13e Année | N° 2 | Avril-Juin 1958

Etudes Germaniques

Allemagne - Autriche - Suisse
Pays scandinaves et néerlandais

Revue trimestrielle de la Société des Etudes Germaniques

DIRECTEUR

Maurice COLLEVILLE

SOMMAIRE

DIDIER
4-6, rue de la Sorbonne
PARIS

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

ÉTUDES GERMANIQUES

Anciens Directeurs : J.-F. ANGELLOZ et Fernand MOSSÉ

RÉDACTION

Directeur : Maurice COLLEVILLE, Professeur à la Sorbonne, Directeur de l'Institut d'Etudes Germaniques.

Assisté du *Comité de Rédaction :*

Jean FOURQUET, Linguistique et Moyen Age.
Claude DAVID, Littérature de langue allemande.
Maurice GRAVIER, Langues et Littératures scandinaves.
Pierre BRACHIN, Langue et Littérature néerlandaises.

Secrétariat Général : Mme A. Fernand MOSSÉ.

Adresser tout ce qui concerne la revue : correspondance, articles et comptes rendus dactylographiés, exemplaires de presse, communications, à :

Rédaction d'Études Germaniques

7, rue Monticelli, Paris XIVe

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La revue laisse aux auteurs toute responsabilité pour les opinions exprimées dans les articles et comptes rendus.

ANNÉE 1958

Abonnement (Un an) : France et Colonies	....	**1800** fr.
— — Etranger	....	**2000** fr.
Cotisation des Membres de la Société des Etudes Germaniques.		**1600** fr.
Le numéro	....	**500** fr.
Années écoulées	....	**2000** fr.

Adresser les abonnements et les cotisations à la

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

4-6, rue de la Sorbonne. PARIS Ve

Chèque Postal : PARIS 2853-84

Abonnements et cotisations partent du 1er Janvier.

AVIS A NOS ABONNÉS

L'administration de la Revue prie ceux de ses membres qui n'ont pas encore acquitté leur abonnement ou leur cotisation pour l'année en cours, de bien vouloir le faire sans tarder. En cas de non-paiement le numéro suivant ne leur serait plus envoyé.

Nous nous permettons de rappeler les tarifs en vigueur depuis janvier 1958 :

Abonnement (un an) : **France et Colonies** . . . . **1.800 fr.**

Etranger . . . . **2.000 fr.**

Cotisation des Membres de la Société des Etudes Germaniques . . . . **1.600 fr.**

Librairie Marcel DIDIER,
4 et 6, rue de la Sorbonne, Paris (V^e^).
C./C. Paris 2853-84

Études Germaniques

13ᵉ Année — Avril-Juin 1958 — Numéro 2

Au sein d'une retraite sereine et féconde, le Président de la Société des Études germaniques, M. Edmond VERMEIL, vient de fêter son quatre-vingtième anniversaire.

Les membres parisiens de notre association, qui le voient, chaque mois, présider nos réunions, accueillir nos hôtes, diriger nos discussions, savent combien l'âge a laissé intacts en lui la vivacité de l'esprit, l'extrême curiosité, l'intérêt pour toutes les questions, historiques ou littéraires, qui concernent l'Allemagne.

La Rédaction de notre Revue et le Bureau de notre Société sont sûrs d'être les interprètes de tous les germanistes français, en adressant à M. Vermeil, avec leurs félicitations et leurs vœux, l'assurance de leur respectueuse affection.

AU TEMPS DU MESMÉRISME :

UN FERVENT ADEPTE DU MAGNÉTISME ANIMAL,

LE PASTEUR J. G. LAVATER[1]

DANS la doctrine religieuse de Lavater (un calvinisme libéral avec quelques traces de zwinglianisme) nous relevons deux traits fort nets et assez personnels.

Lavater est un « visuel », et même plus généralement un « sensoriel ». Il a besoin de « signes extérieurs » pour étayer sa foi. Il les cherche avec avidité. A peine installé dans sa chaire à Zurich (il a 25 ans), il approfondit le dogme des « Dons du Saint-Esprit ». Il s'agit des facultés exceptionnelles que Jésus-Christ a conférées aux Apôtres : don des langues, don de guérir des malades, etc..., facultés grâce auxquelles le « pouvoir » de certains chrétiens égale leur « vouloir ». Lavater approfondit notamment le texte de saint Marc, XVI, XVII et suivants. Et, contrairement à l'enseignement des orthodoxes, il conclut à la « permanence de ces dons ». Ils ne furent pas l'apanage des Apôtres et des chrétiens des trois premiers siècles. Même au XVIIIe siècle, il existe des chrétiens d'élite qui les possèdent encore. Certes ils sont rares; à nous de les découvrir. D'abord Lavater éprouva une immense émotion, car il crut posséder lui-même les « dons »; sa joie fut courte, hélas! Et il se met alors à observer autour de lui : un paysan, une servante, un médecin, le curé catholique Gassner, puis l'étrange « génie » au sens du Sturm und Drang qu'était Chr. Kaufmann. En 1782 la « Marquise » Branconi, maîtresse d'un prince, le présente à Cagliostro, en qui il croit, au premier abord, reconnaître un « chrétien apostolique ». Les désillusions viennent vite...

Second point : Lavater pose en fait qu'un parallélisme rigoureux existe entre le corps et l'âme de chaque individu; corps et âme, écrit-il, sont « homogènes ». Lavater lit les sentiments sur le visage. Et il fonde bravement la « science physiognomonique ». Il mesure les fronts, les angles de la tête et classe les âmes en conséquence. Admirable instrument

1. Nous avons appris avec regret la mort récente de M. O. Guinaudeau. Il nous avait remis deux chapitres d'un livre sur Lavater qui n'a jamais été publié. M. Claude David a bien voulu se charger de remanier le texte et de le condenser sous la forme de l'article que nous présentons à nos lecteurs.

que la nouvelle science qui permet de déterminer les voies d'accès vers chaque âme pécheresse, puis de la convertir! Et c'est en même temps une science d'une portée pratique immense : le prince décèle l'intendant prévaricateur; le jeune homme repère la fiancée qui lui convient, etc... Naïvetés? Certes. Mais l'Allemagne de 1774 se passionne pour elles.

Cette année-là, Lavater entreprend, par petites étapes, un voyage dans les pays du Rhin et dans toute l'Allemagne du Sud. Excellente occasion d'aller observer chez lui le Curé Gassner, et aussi de recueillir des centaines de documents physiognomoniques. Il tire son horoscope au premier venu. Puis, sans craindre le reproche d'indiscrétion, il publie un grand nombre de ses observations dans les quatre volumes des « Fragments physiognomoniques 1775-78 ». Ce voyage « paie », d'autant plus que le Zurichois est un pasteur mondain, gai, bonne fourchette. On parle couramment alors du « galant Lavater ».

Dix ans plus tard, Lavater est le conseiller des Princes et le confident des âmes (surtout féminines), un sermonaire recherché, un épistolier infatigable. Son activité dévorante lui crée des ennuis, les catholiques cherchent à l'enrôler, les rationalistes à le discréditer. Qu'importe à cet intrépide disciple de Jésus-Christ?

I. — Le triomphe : 1785-86.

Lavater n'avait jamais cessé de croire, d'une foi mystique, à la grande attaque que le rationalisme allait, un jour prochain, mener contre le christianisme. Il lui avait même, une première fois, en 1773, assigné une date approximative : dans dix ans. Puis la décennie s'étant achevée sans que se produisît l'événement, il avait en 1784 risqué une nouvelle prophétie : dans dix ans serait terminée la terrible bataille qui mettrait aux prises la « magie chrétienne » (ou divine), et la « magie rationaliste » (ou satanique). Au demeurant, Lavater n'éprouvait aucune inquiétude sur l'issue même de la lutte. Certes, celle-ci serait sévère, mais le christianisme triompherait. Notre pasteur a-t-il envisagé de prendre lui-même l'offensive contre le rationalisme? C'est possible, encore que son tempérament ne le portât pas aux calculs ou aux démarches tortueuses, non plus qu'à la violence froidement calculée. En tout cas il n'était pas homme à refuser la lutte, ni même à louvoyer. Il arbore fièrement ses couleurs. Accusé de « fanatisme », il se classe lui-même tout franc parmi les « sentimentaux » et les « imaginatifs ». Suspecté de complaisance pour le catholicisme, il proclame son ferme propos de faire appel à tous les chrétiens dans la lutte qui va s'ouvrir. Et il ne songe pas cependant à renier la plus critiquée de ses thèses théologiques, celle aussi qui lui tient le plus au cœur : la doctrine de la « permanence des dons du Saint-Esprit »; on venait encore de le constater dans le cas du pasteur Sillig. Il se prend au contraire d'une nouvelle ardeur pour cette doctrine. Il croit, en effet, découvrir dans l'imposition des mains par le magnétiseur la forme moderne de l'imposition des mains apostolique.

Certes, il avait, dès 1781, connu les procédés magnétiques que Cagliostro avait utilisés pour tenter la guérison de M[me] Sarasin, puis celle de M[me] Lavater elle-même. Mais les résultats ne lui parurent pas probants. C'est seulement en 1784 qu'il commença d'étudier la doctrine et les cures magnétiques, et l'année suivante qu'il se prit d'enthousiasme pour elles. Comme Mesmer, l'inventeur des cures magnétiques, jouissait d'une notoriété européenne depuis son arrivée à Paris en 1778, on ne saurait prétendre que notre pasteur se soit jeté tête baissée dans l'admiration de Mesmer et du magnétisme.

Mesmer constate que certains êtres humains exercent sur d'autres une action profonde grâce au mystérieux « fluide magnétique ». Ils font entrer leur sujet, ou « médium », en état de « somnambulisme », ou bien exaltent chez lui une faculté, par exemple le sens médical ou la vision à distance au détriment des autres facultés. Il en résulte chez le médium un état de déséquilibre physique et psychique que Mesmer appelle « désorganisation de l'être » : état qui peut certes présenter des inconvénients, mais dont l'opérateur peut tirer aussi d'heureuses conséquences curatives.

Mesmer opère sur les médiums d'abord par des procédés individuels, par des passes magnétiques ou par l'imposition des mains. Plus tard, après son arrivée à Paris, voyant les malades assiéger son hôtel, Mesmer imagine des procédés de cure collectifs : moyen commode de satisfaire un plus grand nombre d'admirateurs et d'augmenter du même coup ses bénéfices. L'invention du « baquet magnétique » permet à cinq ou six malades de guérir eux-mêmes et simultanément tous leurs divers maux par l'application d'une pointe de fer magnétique sur le siège du mal, ou bien sur la partie voisine de la peau.

Cette magnifique mystification assure au Viennois une fortune de millionnaire mais, en même temps, amène sa perte. La charlatanerie devenait trop manifeste. Les Parisiens protestèrent, en outre, contre l'immoralité de certains attouchements. Enfin, le succès de Mesmer excita la jalousie du corps médical; deux sociétés savantes de Paris firent en 1784 des rapports hostiles à l'intrus. Prenant en considération plusieurs pétitions, Louis XVI expulsa Mesmer de France l'année suivante. La vogue n'avait pas duré dix ans.

Chose curieuse : l'Allemagne commence à porter de l'intérêt au mesmérisme juste au moment où le magnétiseur se voit attaqué à Paris. C'est en effet un article paru en janvier 85 dans la nouvelle Revue Rationaliste de Berlin qui le signale au grand public. Si même il n'est pas l'auteur de l'article, Nicolaï, fondateur et directeur du nouvel organe, en est l'inspirateur. Est-il besoin d'ajouter que l'article est tout le contraire d'un éloge? Il se présente comme un « éreintement définitif » du mesmérisme. La lecture de l'article cependant rendit Mesmer sympathique à Lavater. Son tempérament le poussait à mettre en doute toutes les opinions reçues et de plus il lui paraissait invraisemblable qu'une forme quelconque de l'imposition des mains, fût-elle d'apparence déconcertante ne fût qu'une imposture. Lavater devait rencontrer en 1785 et 86 deux fois le comte de Puységur, l'un des plus brillants et des plus fermes adeptes de Mesmer. Mais dès juillet 85, il procède à une enquête per-

sonnelle, d'abord à Berne, puis en Suisse romande. A Berne il assiste à des cures collectives; leurs résultats n'emportent pas sa conviction A Genève, il confère sur la doctrine avec plusieurs savants dont certains sont favorables au mesmérisme. Mais surtout il étudie les faits eux-mêmes et en particulier le cas de Mme Pigott. Il s'agit là d'un excellent médium, d'une « désorganisée » authentique, qu'une cure magnétique vient, à Lyon, de guérir de ses maux. A cette personne, inconnue la veille encore, Lavater, avec la familiarité indiscrète dont il est coutumier, expose le cas de sa propre femme. Mme Pigott trouve une analogie frappante entre le cas de Mme Lavater et le sien propre. Aussi conseille-t-elle à Lavater (et le savant Butini appuie cet avis) d'user d'un traitement magnétique. Elle estime que Lavater peut fort bien le pratiquer lui-même; elle lui en fournit les directives. De plus, déclare Butini, il n'existe aucune contre-indication; en aucun cas la cure magnétique ne présente d'inconvénient.

Dès son retour à Zurich, le pasteur commence le traitement. Moins de trois semaines plus tard, le 3 septembre, il réussit à faire entrer le médium en état de somnambulisme. Il consigne les faits avec un soin extrême; et dans les trois semaines qui suivent, établit un premier rapport. Document plein de naïveté et de présomption tout à la fois! La constipation a disparu, mais les convulsions hystériques ont redoublé. Parfois le malheureux médium hurlait et se tortillait comme un ver. Toutefois, dans les moments de répit, elle fournissait de précieuses indications sur les moyens propres à la soulager : un clystère tous les jeudis, puis une saignée, le deuxième mardi qui suivra les menstrues. Mme Lavater faisait connaître aussi aux mères de famille qu'une passe magnétique pratiquée sur le nombril guérissait les enfants de la coqueluche.

Pendant quelques semaines se manifeste une amélioration nette dans l'état de santé de Mme Lavater. Une rechute se produit en octobre, mais le magnétiseur a la satisfaction de faire, en décembre, entrer sa femme à nouveau dans l'état de somnambulisme. Lavater continue à livrer au public de nouveaux détails, souvent assez naïfs. Mme Lavater, en état de somnambulisme, possède des facultés supérieures : des personnes se trouvent-elles, à son insu, réunies dans la pièce voisine? Le médium flaire leur présence, puis les nomme. Lui présente-t-on un livre? Au simple toucher elle le déclare écrit en français; or, elle ne connaît pas cette langue. Mme Lavater a même le don de prophétie. Bref, le pasteur-magnétiseur reconnaît dans sa femme-médium les qualités qui caractérisent les Apôtres et les chrétiens des premiers siècles : le don de guérir les malades, le don des langues et le don de prophétie.

Désormais, Lavater, armé de ces faits qu'il répute indéniables, s'enflamme pour le magnétisme. En cet automne 1785, le magnétisme, pour lui, est aussi vrai que la religion chrétienne elle-même. Dans son Ponce Pilate, Lavater professe que christianisme et magnétisme sont, l'un et l'autre, tributaires d'un « sixième sens » qu'il appelle « le sentiment intime de la vérité » ou le « sentiment-éclair de la vérité ». Ce sixième sens nous fait admettre, sans aucune intervention de l'intelligence, « sans artifice », à la fois les deux doctrines.

A la suite de la lecture d'un livre sur Christophe Colomb, Lavater affirme que « Christophe Colomb possédait une foi mystique qui lui permit de pressentir la vérité, c'est ce pressentiment qui le lança à la découverte du Nouveau Monde, alors que son temps et son milieu de mécréants ne voulaient pas envisager l'hypothèse d'un autre continent ». Lavater désormais classe les êtres humains en « colombiens » et en « non-colombiens ». Est-il besoin d'ajouter que les rationalistes appartiennent à la seconde catégorie?

En 1785 encore, Lavater n'hésite pas à écrire que « Jésus-Christ fut le premier magnétiseur ». Lavater, théologien et savant, se garderait d'avancer semblable affirmation s'il n'en trouvait pas la preuve dans l'Evangile. Il s'appuie sur les versions concordantes que lui fournissent saint Marc et saint Luc de l'épisode de la fille de Jaïrus. En outre, quand la pauvre malade (Luc VIII, 46) saisit le bord du manteau de Jésus, le Christ ne l'a pas vue; il a senti seulement le geste de la femme et déclare : « J'ai connu qu'une force était sortie de moi ». Il s'agit, pour Lavater, de la force physique du magnétisme.

Par la suite, Jésus fit, par l'imposition des mains, passer cette force dans les Apôtres qui reçurent ainsi les « dons ». A leur tour, les Apôtres les communiquèrent aux ardents chrétiens du premier siècle... Aujourd'hui encore, affirme Lavater, Dieu met les vrais chrétiens en possession des « dons » par l'imposition des mains du magnétiseur.

Lavater accorde certes que les meilleurs d'entre les chrétiens de son temps ne vont pas à la cheville des chrétiens apostoliques; il accorde aussi que des charlatans se sont glissés parmi les chrétiens-magnétiseurs. Mais il demeure ferme sur le principe : christianisme et magnétisme sont de même essence divine, l'un et l'autre apportant la preuve de la « permanence des dons ». L'idée que M[me] Lavater et lui-même étaient victimes d'illusions n'effleura jamais sa pensée. Il prit au sérieux tous les propos que tenait sa femme en état de somnambulisme. « Un jour, raconta-t-il, nous assistâmes en quelque sorte à sa transfiguration spirituelle. Alors elle nous encouragea à faire preuve d'une joyeuse simplicité dans notre foi, à revenir à la foi de notre enfance, à redevenir enfants ». Toutes déclarations qui devaient charmer l'auteur des « Vues sur l'Eternité. »

Si Lavater a réussi les passes magnétiques qu'il pratiqua sur sa femme, n'est-ce pas le signe que tous deux ont gardé l'état d'âme enfantin des premiers chrétiens? Lavater lui-même possède donc ces dons du Saint-Esprit que la majorité des théologiens réserve aux « chrétiens apostoliques ». Or voici qu'un sieur Orell lui prédit qu'il éprouvera bientôt une exaltation extraordinaire, laquelle sera suivie d'une crise aiguë de souffrance et qu'il retrouvera ensuite, pour une quinzaine de jours, sa mentalité d'enfant et redeviendra « doux comme l'agneau ». Un autre médium, une femme, lui annonce que, grâce aux passes magnétiques, il va bientôt évoquer les morts, son père, puis les frères Hess. Tous ces signes renforcent sa conviction.

Lavater avait apparemment oublié ses déboires des années 1769 et suivantes, quand il avait, candidement, fait connaître au monde le cahier de ses « exaucements de prières ». Le voilà donc multipliant en 1785 et

1786 ses explications et ses démarches auprès du public savant d'Allemagne. En septembre 85 il adresse un rapport au Dr Marcard, bientôt doublé par une « Contribution à l'histoire du magnétisme animal », sans compter d'innombrables lettres privées, qui sont de véritables dissertations. Pour n'avoir pas été imprimés, tous ces documents n'en circulent pas moins largement dans le monde savant dont Lavater ne cessait de rechercher les suffrages. Destinés à des rationalistes, ils présentent le plus souvent une rigoureuse déduction avec divisions, subdivisions et paragraphes numérotés. La conclusion de tous ces documents rappelle celle de la lettre que Lavater avait adressée jadis à Moïse Mendelssohn. Elle est présentée sous la forme d'un dilemne : il faut ou prouver l'absurdité de ces raisonnements ou se convertir à la foi chrétienne. Mais en 1786, Lavater se heurtait à des adversaires rompus à la polémique, les uns railleurs, les autres procéduriers ou brutaux.

Parmi les railleurs, nous trouvons Campe. Campe évoque l'épisode du prophète Balaam. Lorsque Balaam frappe son ânesse, celle-ci parle un langage humain pour reprocher sa trahison à son maître. Qui osera, de ce fait particulier, inférer que tous les ânes parlent le langage des hommes ? De même, à supposer exacts les faits de magnétisme apparus sur Mme Lavater, qui osera en conclure que tous les faits de magnétisme sont conformes à la vérité ? La plaisanterie de Campe n'eut pas de suite, mais il n'en alla pas de même des coups rudes et perfides que Frédéric Nicolaï devait porter à Lavater.

Lavater cependant jouissait d'une telle réputation que des princes et aussi quelques paroisses calvinistes d'Allemagne désirèrent obtenir de sa main chapelains et pasteurs. Il envoya Outre-Rhin quatre ou cinq de ses disciples les plus actifs. Häfeli devint, par exemple, le chapelain de la princesse de Dessau, Louise, fervente admiratrice de Lavater. Stolz, autre disciple, avait été élu pasteur à Offenbach, puis venait d'être envoyé à Brême en décembre 1784. Le jeune Tobler l'avait remplacé à Offenbach.

A peine arrivé, Stolz s'applique à répandre la gloire de son patron dans la ville hanséatique. Il trouvait, au surplus, le terrain bien préparé. Le Sénat de Brême venait de baptiser du nom de Lavater un grand voilier lancé en cette année 1784. Stolz sut vanter les talents de sermonnaire de son patron et piquer la curiosité générale en faisant tirer par lui des horoscopes physiognomoniques. Mais, jeune et bouillant, Stolz crut trop vite la partie gagnée. Un poste de pasteur calviniste étant devenu vacant à Brême quelques mois après son arrivée, Stolz posa la candidature de Lavater, lequel fut éconduit en mars 85. Le héros de Zurich avait-il, oui ou non, soutenu l'initiative de son disciple ? On ne le sait pas exactement. En tout cas, il semble l'avoir connue à l'avance et ne l'avoir pas découragée.

Stolz reprit alors son patient travail. Quand il reçut au cours de l'hiver 85-86 les différents récits et mémoires concernant l'heureuse cure magnétique de Mme Lavater, il exposa avec feu les résultats obtenus par le pasteur. Il fit si bien qu'il décida une demoiselle Albers à consulter Lavater sur son cas, par correspondance. Et voici que, par un heureux concours de circonstances, dans cette ville qui ne comptait alors guère

plus de sept mille calvinistes, soit un quart de la population, un second poste de pasteur calviniste devint vacant l'année suivante. Cette fois Lavater fit officiellement acte de candidature, cédant à des démarches pressantes, notamment à celle du bourgmestre Post. Comme Stolz avait eu le temps de préparer le terrain, Lavater fut élu (11 mai 1786) — et avec éclat : 165 voix se portent sur son nom, 30 seulement sur celui de son concurrent. Les luthériens avaient donné leurs voix au Zurichois, tout comme les calvinistes. En dix jours arrivent à Zurich douze lettres qui supplient Lavater d'accepter l'élection. L'un des correspondants s'offre à assurer le ravitaillement en beurre de la famille Lavater; un autre couvrira tous les frais du déménagement. Le conseil de fabrique (72 notables, tant luthériens que calvinistes), le Sénat, c'est-à-dire l'assemblée politique de la ville libre, lui font parvenir des adresses officielles rédigées en termes pressants.

Cependant, quand, le 21 mai, le pasteur annonce en chaire à Zurich le résultat de l'élection, les sanglots éclatent dans le temple, surtout dans les rangs des femmes. On vient assiéger la maison du pasteur, on force sa porte; on lui crie son désespoir. Une députation du Conseil de fabrique rend visite à Lavater. Le bourgmestre intervient à son tour : bourgmestre contre bourgmestre! A Zurich comme à Brême on se méfie de la nature impulsive de Lavater. Lui-même semble partager cette crainte et prend des dispositions pour réfréner l'ardeur de son tempérament. Témoin le papier découvert parmi ses manuscrits. Sur une double colonne il a consigné — en les numérotant — les raisons qui militent en faveur de Zurich ou de Brême, exactement douze de part et d'autre. Brême, c'est l'inconnu; Zurich, c'est la patrie et Lavater s'y trouve si bien! Accepter le poste de Brême, c'est changer de milieu, de climat intellectuel et spirituel. Or, pour répondre à l'attente des nouveaux paroissiens — des inconnus — l'homme de Dieu sera contraint à un effort salutaire qui le renouvellera, qui fera reprendre l'essor à son « génie ». Rester sur place c'est courir le risque de l'enlisement. Admirons ce pressentiment... D'autre part, s'il s'installe à 300 km. de Berlin, il procurera aux rationalistes l'occasion de mieux connaître ses idées. Nul doute, pense Lavater, que les préjugés qu'ils nourrissent contre lui ne se dissipent alors. Et ainsi prendrait fin la terrible bataille entre le christianisme et le rationalisme, dont le Zurichois avait parfois la fatuité de se croire l'enjeu. Mais, d'autre part, s'il déserte Zurich, il compromet la cause de la religion chrétienne dans sa patrie. Enfin Zurich l'emporte dans son esprit. Le 28 mai, il fait connaître qu'il n'accepte pas le poste de Brême. Mais quinze jours plus tard, il roule vers cette ville en chaise de poste! Il avait l'habitude de faire, l'été, un voyage de détente. Son fils partait pour Gœttingue où il devait poursuivre ses études de médecine. Pourquoi le père ne l'y aurait-il pas accompagné? A peine arrivé à Gœttingue, il se voit relancer par les Brêmois. Pourquoi n'aurait-il point répondu à ces appels?

Lavater arrive à Brême le 29 juin. Son séjour est d'une semaine. Nous ne possédons, malheureusement, sur la réception que la ville lui a réservée, d'autres documents directs que les lettres du héros à sa femme et les souvenirs de Stolz.

Lavater prononça trois sermons. Un jour la foule de ses admirateurs empêcha la voiture d'accéder au temple; l'intervention d'un piquet de soldats la dégagea non sans peine. Quand il parcourait les rues de Brême, le pasteur, debout dans sa voiture, bénissait la foule. Il exorcisait les possédés, imposait les mains aux malades. Il rendit, bien entendu, visite à M[lle] Albers et prit en mains la direction de cette cure magnétique. Du coup, il avait implanté à Brême les théories et les pratiques du magnétisme. Mais il fut aussi homme du monde. Les autorités de la ville hanséatique donnèrent un festin en son honneur. Le héros y parut tel qu'on l'avait vu douze ans plus tôt lors de son voyage à Ems : bonne fourchette, convive jovial, aimant la plaisanterie, aimable, séduisant. La ville le combla de cadeaux divers; les jarretières des dames de Brême allèrent rejoindre dans sa collection celles de la marquise Branconi. Il emporta avec lui en chaise de poste les menus objets; les meubles suivirent dans un fourgon.

Au retour, il évita Berlin, citadelle du rationalisme; sans doute ne tenait-il pas à avoir une nouvelle entrevue avec Nicolaï. Il s'arrêta à Weimar. La duchesse Louise de Weimar, sa très fidèle amie depuis 1774, lui fit grise mine. Elle déplorait son goût toujours plus vif pour le mysticisme, pour les charlatans et les magnétiseurs. De plus, elle tenait pour certaine la conversion de Lavater au catholicisme. Goethe lui manifesta une franche hostilité. Il chercha, vainement, quelque bon prétexte qui lui permît de quitter Weimar avant l'arrivée du Zurichois. « Hélas, écrit-il à M[me] de Stein, il semble inévitable que j'attende ici le passage de Lavater. Et cependant, que je souhaiterais de ne pas me trouver sur le chemin de cet Apôtre ambulant! Depuis que Lavater a composé « Ponce-Pilate », je ne me sens plus rien de commun avec lui. J'ai arrêté son compte, fait la balance, tiré le trait final. Nous n'avons plus rien à faire ensemble »... On était loin de la fougueuse amitié de jadis![2]

Enfin le grand homme est de retour à Zurich; il y retrouve sa famille et ses ouailles. Hélas! les péripéties de la bataille qui mettait aux prises le christianisme et le rationalisme lui laissèrent peu de paix. Nicolaï et ses acolytes le poursuivaient, implacables comme les Furies.

II. — Les déboires, 1786-87.

Frédéric Nicolaï avait 53 ans en 1786; presque le même âge que Lavater. Il était en pleine possession de sa pensée et de sa réputation. Il tenait la vedette dans l'histoire littéraire et philosophique en Allema-

2. Dans *EG.* (IV, 2-3) O. Guinaudeau a analysé les rapports entre Goethe et Lavater de 1774 à 1786. C'est précisément la publication du *Ponce-Pilate* qui consomme la rupture spirituelle entre les deux hommes. La rupture est le fait du seul Goethe. Lire la lettre, longue et brutale, que ce dernier adresse au Zurichois le 9 août 1782 : « je suis un non-chrétien résolu ». Lavater, cependant, ne désespérait pas de ramener au bercail l'enfant prodigue. Ne venait-il pas, juste quelques mois plus tôt, de dédier son *Natanaël* à l'auteur d'*Iphigénie*, comme au plus illustre de ces Natanaëls sincères qui, selon lui, ne demeurent éloignés du christianisme que par ignorance?... Pourtant l'accueil que lui réserve Goethe à Weimar lui apporte une vive désillusion. Dans les lettres contemporaines il parle de « Goethe le hautain » de « Goethe le silencieux »; il écrit à Spalding : « J'ai trouvé Goethe plus âgé, plus froid, plus raide, plus fermé. » Une autre lettre loue, il est vrai, la bonté et la sagesse du Weimarien.

gne depuis la fondation, en 1765, de sa première revue : « La Bibliothèque générale de l'Allemagne » dont le succès continuait.

Entre 1773 et 1781 il avait précisé sa position philosophique. Son Nothanker expose le drame que vit un pasteur protestant libéral (rationaliste), victime de machinations orthodoxes. Les « Joies du jeune Werther », qu'il fait paraître aussitôt après le roman de Goethe lui-même, sont une parodie des tendances du « Sturm und Drang », une description des ravages que le dévergondage de l'imagination et le mysticisme peuvent exercer sur un esprit faible. Enfin il publie en 1781, anonymement, un « Exposé de la vraie nature de l'institution des Jésuites ». Une plume exercée; une autorité bien assise. Bref un adversaire redoutable.

A cette date de 1781 le publiciste berlinois a une marotte : c'est la haine du catholicisme, animé et dominé, à son dire, par les Jésuites. Il charge les disciples de Loyola de tous les péchés. Quiconque ne partage pas ses idées doit être un jésuite ou, plus exactement, un « ex-jésuite », puisque l'ordre n'a plus d'existence officielle.

Cette même année Nicolaï entreprend un long voyage dans les régions catholiques de l'Allemagne (Bavière et Autriche) et pousse jusqu'en Suisse un voyage d'études. Le but avoué, c'est l'observation des mœurs. L'intention secrète est le dépistage des différentes activités sournoises des catholiques. Le Berlinois couvre de notes ses carnets. Puis il en commence la publication : douze volumes. Un monument monstrueux et indigeste. La forme est négligée; mais qu'importe? Il s'agit de déciller les yeux naïfs de la majorité des protestants qui ne soupçonnent pas le travail souterrain que les Jésuites exécutent au sein des Eglises d'Allemagne. Le tome VII de l'ouvrage paraît en 1786; le portrait de Lavater y est placé à la cimaise.

Les relations entre Nicolaï et Lavater avaient commencé sous d'heureux auspices. Lors du passage de Lavater à Berlin, en 1764, Nicolaï avait tenté de l'enrôler dans la liste des collaborateurs prévus pour la « Bibliothèque générale »; c'était une preuve d'estime. Par la suite il avait éprouvé de l'inquiétude à l'occasion des « Vues sur l'Eternité ». Puis le « fanatisme » de Lavater l'avait irrité, lorsque ce dernier avait solennellement invité Mendelssohn à se convertir au christianisme. Par contre il avait montré de l'intérêt pour les études physiognomoniques, versant des observations personnelles aux dossiers de Lavater, daignant même lui fournir un portrait de Jésus-Christ selon ses idées de rationaliste...

Pourtant Lavater demeurait sur ses gardes. Ses « cornes d'escargot » exploraient trop adroitement l'horizon pour qu'il ne constatât pas l'abîme spirituel qui le séparait de Nicolaï. Fait caractéristique : le Berlinois est l'une des rares notoriétés que Lavater n'ait pas tenté de « convertir ».

Ils se virent en 1781 au cours du fameux voyage de Nicolaï. Une vive curiosité les pousse l'un vers l'autre. Nicolaï fait un crochet pour rendre visite à Lavater, sans d'ailleurs le rencontrer. Ce dernier court après lui et le rejoint, à l'autre bout du lac de Zurich. Ils passent toute une après-midi ensemble. Le lendemain ils ne peuvent que constater

l'opposition de leur tempérament et de leurs idées. Lavater consigne ses impressions dans des lettres : certes Nicolaï est un homme intelligent et un brillant causeur, mais il a des œillères qui l'empêchent d'embrasser tous les aspects d'un personnage. Nicolaï, de son côté, s'empresse de communiquer les notes de son carnet. Bien avant la parution du tome VII du « Voyage de 1781 », tout le monde sait à Berlin que « Lavater est à Zurich le pilier d'un protestantisme vieillot, à tendance austère et piétiste »; qu'il « a toute la mine d'un ex-jésuite », et qu'il est, d'ailleurs, dans « les meilleurs termes avec Sailer, ex-Jésuite authentique ». Nicolaï consigne en outre sur son carnet que Lavater tolérerait, ou même encouragerait des mœurs fort immorales à l'Orphelinat de jeunes filles de Zurich. Ces ragots exaspèrent Lavater qui, en 1784, renvoie à Nicolaï une lettre sans l'avoir même décachetée.

Exposer la grande querelle de 1785-86 entre Nicolaï et Lavater serait une entreprise difficile et passablement vaine. La lutte est d'autant plus confuse qu'elle n'est qu'une passe dans la vaste bataille qui se livre à cette date autour du nom de Stark à propos du « cryptocatholicisme ». Bornons-nous aux principaux épisodes.

Dans les premiers mois de 1785, Nicolaï fonde une nouvelle revue (une de plus!) *La Revue mensuelle de Berlin*. Dès son début elle range Lavater parmi les cryptocatholiques. En novembre de la même année, elle se hâte de publier le rapport que le Zurichois vient d'adresser à Marcard au sujet de ses expériences magnétiques. Elle fait suivre le rapport d'un post-scriptum désagréable : Lavater est un maniaque, atteint de la folie des grandeurs.

Le rationaliste berlinois dépêche à Zurich un observateur, Leuchsenring. L'enquêteur a deux colloques avec Lavater en novembre 1785. On ne saurait, lit-on dans son rapport, contester la sincérité du pasteur; mais son orgueil est immense. D'autre part, son esprit est obnubilé par un affreux mysticisme religieux. Appelé auprès d'une servante d'auberge pour une cure magnétique, Lavater demande à la pauvre fille si elle croit à la « permanence des dons du Saint-Esprit ». Lui-même se dit en possession des « dons »; il ne se borne d'ailleurs plus aux expériences médicales, mais il entend ressusciter les morts; il affirme qu'il a déjà évoqué l'ombre de son père et celle d'un ami d'enfance. On voudrait laisser en paix ce malheureux égaré. Mais on n'en a pas le droit; Lavater n'est-il pas devenu l'idole des femmes, « le directeur de conscience de la moitié de l'Europe » et, récemment enfin, l'animateur de la secte religioso-magnétique? Le triomphe de Lavater à Brême provoque une vive inquiétude dans le clan rationaliste de Berlin : Lavater allait-il s'installer en conquérant à 200 km. de la capitale du « roi-philosophe »? Quand Lavater évite Berlin sur le trajet du retour, Nicolaï voit là un signe de faiblesse et de peur, et il multiplie ses attaques. Est-il vrai que Lavater ait tenu à Halle des propos désobligeants sur lui, Nicolaï? N'a-t-il pas envoyé au successeur de Frédéric II une lettre d'éloges dont les vers et les idées sont également détestables? Or ce successeur est un antirationaliste notoire, un piétiste fanatique.

Entre temps Nicolaï avait asséné à Lavater un coup terrible : c'était

un pamphlet de l'illustre Mirabeau, la « Lettre sur Messieurs de Cagliostro et Lavater ».

Mirabeau[3] a fait, à l'époque, deux séjours à Berlin. Le premier, à titre privé, de janvier à avril 86; il est très bien reçu; il a des entretiens avec le vieux roi Frédéric II, et avec son frère, le prince Henri. Puis il fait un séjour semi-officiel de juillet 86 à janvier 87; il est en « mission secrète ». Il assiste à l'agonie et à la mort du roi, à l'avènement de son successeur. Il se permet quelques démarches indiscrètes et provoque des protestations, dont celle du prince Henri. Il retourne encore en Allemagne en mai 87 et achète des documents prussiens secrets.

Il imprime et fait circuler les lettres qu'il a écrites de Berlin à l'Abbé de Périgord (le futur Talleyrand). Puis paraît en janvier 89 son *Histoire secrète de la cour de Prusse,* en trois volumes, si scandaleuse que même Grimm en est offusqué. Le Prince Henri élève une vigoureuse protestation. Dès février le Parlement condamne le livre à être brûlé.

Nicolaï avait bien choisi l'homme de main qu'il chargeait d'exécuter Lavater. Et sans doute Mirabeau se fît-il grassement payer cette besogne. La « lettre sur Messieurs de Cagliostro et Lavater » fut écrite et imprimée durant le premier séjour de Mirabeau à Berlin.

Lavater avait lu cette brochure de Mirabeau en mai 1786. L'affaire de Brême lui fit différer sa réponse. De retour à Zurich en juillet, il considéra que son triomphe de Brême constituait une réponse éloquente aux calomnies du fougueux Français. Etait-il besoin d'une réplique? Répondre n'était-ce pas uniquement attiser les haines? Il se taira donc. Mais les Lavatériens les plus fougueux désapprouvèrent cette modération. L'un d'eux lança fin juillet une réplique dont le ton était vif. Par un malencontreux hasard, il s'agissait d'un prince régnant et, par surcroît, d'un catholique. L'incartade de cet ami décide Lavater à prendre lui-même la plume : il espère à la fois tempérer l'ardeur de ses artisans trop zélés et confondre ses adversaires. Sa réplique est rédigée en août, mais il attend encore. Quand les rationalistes mettent les tergiversations de Lavater sur le compte de l'embarras et de la peur, il publie enfin, en novembre 1786, « Lettre à mes Amis ou ma Justification, Ire Partie ».

Le pamphlet de Mirabeau est intelligent et vigoureux, mais bâti sur des documents légers et incomplets. Mirabeau ignore « les Vues sur l'Eternité » et le *Ponce-Pilate.* Certes, arrivé depuis deux mois à peine à Berlin, ignorant l'allemand, l'auteur est excusable de ne posséder qu'une documentation médiocre. Mais l'arsenal de Nicolaï, l'inspirateur de Mirabeau, ne renfermait-il pas de meilleures armes? Seulement, Mirabeau n'avait cure de l'exactitude : on lui demandait un pamphlet; il l'écrivit et quitta l'arène aussitôt après, sans souci de l'adversaire ni des suites du combat.

Mirabeau, au début, montre l'importance de l'adversaire. Le rayonnement de Lavater ne cesse de croître; l'astuce de ce pasteur lui a permis de prendre l'Europe entière dans les filets de sa correspondance. Mais, plus l'ennemi est redoutable, plus il est urgent de l'abattre. « Les

3. Cf. Barthou : *Mirabeau,* p. 107 suiv., p. 117 suiv., 136 suiv.

sages (entendons : Mirabeau lui-même et les philosophes) doivent employer les armes de la raison et celles du ridicule contre des extravagances qui menacent d'infecter (*sic*) tous les pays, toutes les communions ». Lavater allie la sincérité au génie de l'intrigue et à la fourberie, une forte culture à l'ignorance crasse, la piété la plus respectable à la superstition la plus noire. Sa vie est celle d'un honnête homme de Dieu et d'un bon père de famille. Et pourtant nous le voyons tourner autour des jupons des duchesses et des cotillons des bergères. En un instant Lavater passe du mysticisme à la pire sensualité. Et même « son mysticisme est déjà bien voluptueux. »

Mais, continue Mirabeau, on découvre bientôt en Lavater un trait fondamental et immuable, c'est « son horreur insensée pour les philosophes ». Une haine aveugle entraîne Lavater à ranger ses contemporains en deux classes, les chrétiens et les philosophes ou, comme il se plaît à dire, les « lavatériens » et les athées. Tout « lavatérien » possède le « don » de faire des miracles. Et Mirabeau énumère tous ceux que Lavater a successivement tenus pour de vrais chrétiens. Il n'a garde d'omettre le nom de Cagliostro. Précisément le « comte » de Cagliostro vient d'être démasqué dans l'affaire du « Collier ». Associer les noms de Lavater et de ce fourbe, c'est le moyen sûr de ruiner le crédit de Lavater. Cagliostro n'est pas seulement un bateleur et un fat; c'est aussi un émissaire des jésuites. Sinon, eût-il réussi à duper ainsi toute la société parisienne et la reine elle-même? — Or, Lavater n'a cessé d'être un admirateur de Cagliostro; il s'est fait récemment encore son défenseur. Donc Lavater est, lui aussi, un « ex-jésuite ». C'est Nicolaï qui dicte ses phrases au pamphlétaire français.

Lavater d'ailleurs n'entretient-il pas les meilleures relations, avec un autre jésuite, l'Evêque Sailer? Cagliostro, Lavater, Sailer : voilà le triumvirat qui anime le « christianisme philosophico-cabalistique ». Cette peste s'insinue dans tous les milieux en Allemagne : elle veut introduire dans « la patrie de la saine philosophie » le despotisme spirituel et politique des jésuites. Or, Cagliostro est maintenant abattu. Sailer, le prêtre catholique, est un adversaire franc, moins dangereux que l'hypocrite pasteur protestant, sans doute passé au catholicisme en secret... Donc, Lavater est le pire adversaire. Il exerce par son charme une influence insidieuse sur les femmes du monde et sur les princes. La lutte sera rude et longue. Mais, si les troupes rationalistes de Berlin se groupent autour du «roi-philosophe », elles triompheront du redoutable Lavater!

Il eût fallu à Lavater l'esprit de Beaumarchais pour donner à la riposte l'étincelante insolence de l'attaque. Or il ne vient de Zurich qu'une ennuyeuse dissertation qui n'apporte pas d'idées neuves. La réplique est intitulée : « Ma justification, Ire Partie : Au sujet du catholicisme et du jésuitisme ».

Premier point : En quatorze paragraphes, Lavater montre qu'il n'est d'accord avec l'Eglise catholique ni pour la doctrine, ni pour la hiérarchie, ni pour l'organisation de la société civile. Comment pourrait-il donc favoriser ou simplement souhaiter la conversion au catholicisme des protestants?... Et pourtant on lui prête des desseins plus noirs encore.

comme de projeter une « Union des Eglises chrétiennes ». Lavater paraît avoir oublié qu'il a jadis préconisé le « syncrétisme » et sonné le ralliement de toutes les forces chrétiennes pour la lutte contre le rationalisme. A-t-il la mémoire courte ou joue-t-il double jeu?

Deuxième point : Il est tout le premier à détester l'esprit des jésuites et à redouter leurs entreprises. Il n'ignore pas « leur influence énorme, leur incroyable esprit d'intrigue ». Il définit l'ordre des jésuites « une hydre aux cent têtes » et affirme que le retour de l'Allemagne au catholicisme serait un retour à la barbarie ». Mais, cela dit, il n'est pas disposé à flairer partout de monstrueux complots des jésuites et, notamment, à leur prêter le dessein de reconquérir l'Allemagne protestante par la force ou par la persuasion. On ne peut souhaiter une réponse plus nette et plus énergique. On est par contre moins satisfait des explications de la IIe partie sur les relations entre l'auteur et Sailer. Ici, le pasteur paraît embarrassé. Certes il réaffirme le catholicisme de Sailer; mais il ajoute que Sailer lui-même ne le ferait pas changer de point de vue, et que l'évêque catholique, d'ailleurs, n'a jamais tenté l'entreprise. Mais il affirme ensuite qu'il n'a jamais recommandé à des protestants les derniers ouvrages « ascétiques » de Sailer. A-t-il donc oublié les lettres pressantes qu'il adressait à ses amis de Dessau, de Strasbourg, de Francfort, etc...? N'a-t-il pas fait du *Livre de prières* (1783) un livre de chevet pour sa femme? Défaillance de la mémoire ou reniement? Attitude en tout cas d'autant plus singulière que nous le verrons témoigner à Sailer un indéfectible attachement jusqu'à la mort, et notamment aux heures d'épreuves que traverse l'évêque catholique.

A l'aveugle animosité de Mirabeau et de Nicolaï, Lavater a jusqu'à présent opposé des raisonnements, et une sérénité qu'il estime éloquente. Mais bientôt il s'échauffe, adopte le ton de Mirabeau. Le pasteur invective contre les mouchards, les détrousseurs de correspondances, les « monstres de bestialité ». Il distingue, parmi les hommes, ceux qui possèdent le « caractère humain », et les autres, demeurés au stade de la « bestialité ». Les Berlinois n'avaient pas tout à fait tort, ils affirmaient que Lavater divisait l'humanité entre « lavatériens » et « athées »!...

Puis Lavater attaque Leuchsenring, le mouchard que Nicolaï avait envoyé à Zurich. Il affirme qu'il eût tôt fait de démasquer le personnage. Désireux de manifester sa bonne foi aux yeux de tous et de contribuer au rétablissement de la paix, il accepte qu'un jury d'arbitrage se prononce entre Leuchsenring et lui. Du jury il écarte toutefois Nicolaï et ses acolytes.

Ce long et fastidieux plaidoyer, à son terme, retrouve le ton de sérénité qu'il aurait bien fait de ne jamais quitter. Lavater proclame close la polémique entre Nicolaï et lui. Mais cette polémique ne devait pas tarder à rebondir.

Après son retour à Zurich, les Brêmois espérèrent un moment encore le faire revenir sur sa décision. Comme il restait inflexible, une nouvelle élection ne pouvait plus être différée. Les « lavatériens » de Brême songèrent à reporter leurs suffrages sur celui dont Lavater leur avait fait l'éloge, Pfenninger. Mais ce dernier ne fut pas élu. Jadis les

luthériens avaient, dans l'enthousiasme général pour Lavater, accordé leurs suffrages à ce Pfenninger. Maintenant, dégrisés par les événements, ils les lui refusèrent. Il se rappelèrent que ce dernier avait, comme Lavater, recommandé aux protestants les livres de Sailer. Il avait même sollicité la collaboration du prêtre catholique à sa revue religieuse. On croyait encore savoir qu'il avait distribué sous le manteau à ses futurs paroissiens de Brême le *Livre de prières* de Sailer! — Le chef des conjurés luthériens était un pasteur qui portait par hasard lui aussi le nom de Nicolaï.

L'échec très franc de Pfenninger en septembre 1786 plonge Lavater d'abord dans la stupeur, puis dans la douleur. Une autre source de déception et de souci lui vient des accusations dont il est l'objet à l'occasion des expériences magnétiques de Brême. Les médecins-traitant lui avaient rendu compte de leur succès dans le cas de la demoiselle Albers; grâce à ses directives ils étaient parvenus à « désorganiser » le médium. Mais, aussitôt, aux cris de triomphe des magnétiseurs répondent les protestations des rationalistes. On nie l'exactitude des faits. On accuse cet étranger, ce pasteur illuminé, d'avoir à Brême, comme auparavant à Bâle, à Carlsruhe, à Strasbourg, fondé un club magnétique et mis la ville en feu.

Le pasteur J. D. Nicolaï et ses alliés ne font guère que reprendre les accusations qu'avaient portées naguère F. Nicolaï et Mirabeau. Mais ils peuvent étayer leurs dires sur des faits locaux qu'ils prétendent avoir observés eux-mêmes. Bornons-nous à rappeler ici quelques thèmes. Le magnétisme est une école d'immoralité; il favorise des attouchements déshonnêtes; une musique voluptueuse accompagne le « travail » du magnétiseur. En outre, le magnétisme n'est qu'une duperie. Ce n'est qu'une réédition des tours de passe-passe opérés jadis par Gassner. Les « Nicolaïtes » de Brême croient savoir que des Lavatériens de la ville vénèrent des reliques de Gassner, qu'ils marmottent des patenôtres devant des portraits de Lavater dont la tête est auréolée comme celle des saints catholiques, qu'ils se réunissent dans une chapelle lavatérienne où l'officiant est Stolz. En mars 87 ils impriment une feuille volante, une cinquantaine de mauvais vers : « Cris de joie poussés par les lavatériens de Brême en l'honneur du Maître. »

Dans l'enthousiasme du triomphe, le 6 juillet 1786, le pasteur de Zurich avait promis à ses partisans une nouvelle et prompte visite. Les mois passèrent cependant sans que Lavater reparût, et J. D. Nicolaï put un jour se vanter en chaire d'avoir réussi à l'intimider.

Les menaces des « Nicolaïtes » de Brême ont-elles effectivement retenu le Zurichois? C'est peu probable. Il ne reculait pas devant la perspective des batailles. Mais, désabusé lui-même sur le compte de la « science magnétique », comment aurait-il souhaité reparaître devant ses partisans? Ses disciples d'ailleurs le quittaient. Stolz, dont les antilavatériens faisaient le grand-prêtre du culte de Lavater, abandonna publiquement le Maître. On lit dans les mémoires de Stolz qu'il déplorait chez Lavater la vanité et la « sensualité »; dès que le Zurichois était en présence de femmes, ces deux défauts lui troublaient l'esprit.

Le cas de Stolz ne resta pas isolé. Les défections furent nombreuses dans les années 85 et 86; et elles vinrent de tous les points de l'horizon. Ne rappelons que les plus éclatantes.

Le futur président du consistoire calviniste de Zurich, J. J. Hess, se sépare de Lavater avec éclat à la fin de 1785. Les liens spirituels avaient pourtant été solides entre ces deux compatriotes, grandis ensemble dans les études théologiques. Ensemble ils avaient été protagonistes dans le mouvement bibliciste à Zurich. J. J. Hess, lui aussi, frayait avec les piétistes, vivait sur un pied d'amitié avec Sailer. Sa *Vie de Jésus* eut même, vers ce temps-là, la singulière fortune d'être officiellement adoptée par le clergé catholique, après de légères retouches. J. J. Hess rompt en visière à Lavater quand il croit constater que l'engouement de Lavater pour le magnétisme l'entraîne dans la charlatanerie, peut-être dans la folie mystique.

La rupture entre Goethe et Lavater crée à ce dernier des inimitiés dans le monde savant et littéraire d'Allemagne dont il avait toujours recherché les suffrages. Elle eut des répercussions également à la cour de Weimar. La duchesse Louise de Weimar, que Lavater avait fait naître vingt ans plus tôt à la vie spirituelle, avait, dès 1783, marqué son aversion pour l'entourage des charlatans où se complaisait Lavater. En 1785 elle avait déploré l'introduction des théories magnétiques dans les dogmes chrétiens. Maintenant enfin, elle avait acquis la conviction que Lavater était passé au catholicisme. Et elle rompit avec lui.

La princesse Louise de Dessau était non moins chère au cœur de Lavater : la pitié et l'esprit de charité l'avaient attaché à cette épouse malheureuse, à cette âme tourmentée et neurasthénique. Or, Louise de Dessau rompt, elle aussi, avec Lavater en 1786 sur les accusations de « cryptocatholicisme ». Une autre circonstance avait d'ailleurs contribué au dénouement : l'influence de Häfeli, le chapelain de la princesse. Häfeli était un compatriote et ami de Lavater que ce dernier avait lui-même placé auprès de Louise, et qui, lui aussi, avait renié son Maître.

Toutes ces défections venues de partout et partout à la fois ne s'expliquent-elles pas par l'exagération de certains travers du caractère de Lavater, par l'outrance de certaines de ses idées religieuses?

En 1774 Lavater est un personnage en Europe. Son activité surprend et enchante tout le monde; sa gaieté enfantine, son bon sens séduisent quiconque l'approche. Dès 1778, toutefois, des amis s'inquiètent de le voir rechercher des « signes sensibles » pour étayer sa foi. Entre 1778 et 1786, son bon sens est, à maintes reprises, obscurci par l'acceptation de doctrines extraordinaires, par l'attente fébrile de « messagers accrédités ». Alors commencent les batailles, les accusations, les légendes, le culte de Lavater, les haines et les reniements.

Le mesmérisme, suspect à Paris dès 1784, survécut en Allemagne durant quelques années. Cependant, les événements de la révolution française le firent oublier, même de Lavater.

Les temps d'heur et de malheur paraissaient révolus pour le pasteur zurichois. Mais son besoin de « signes extérieurs » le hanta de nouveau, sous une forme plus aberrante encore : la survie de saint Jean. En 1791, son vieil ami, le comte de Stolberg, lui rend visite à Zurich et lui

annonce que saint Jean est à Copenhague où la « loge » l'évoque et le reçoit. Malgré les efforts de son entourage Lavater se rend à Copenhague en mai 93. La loge croit en la métempsychose; Lavater entre en contact avec l'âme de Joseph d'Arimathie. Mais saint Jean n'apparaît point au Zurichois, lequel revient, portant en manière de scapulaire, une bande de parchemin sur laquelle est écrite en grec l'affirmation : « Tu as reçu une grande promesse ». Lavater confie ses émotions dans un « Journal du voyage à Copenhague ».

Un an plus tard, un jeune homme inconnu, Rodolphe Hermann, frappe à la porte du presbytère. Il se dit messager de saint Jean. Pendant près de trois ans Lavater l'héberge chez lui, jusqu'au jour où l'imposteur lui présente des lettres de l'Apôtre rédigées par un complice.

Mais la réalité politique ramène sur terre Lavater. La confédération helvétique s'écroule; le Directoire impose ses lois à la Suisse. Lavater lutte en patriote, retrouve son crédit dans son pays. Au cours de la bataille de Zurich, portant ses consolations aux malades, il reçoit un coup de feu. Il traîne un an, dans de grandes souffrances. Quand il meurt, il a retrouvé la gloire dans sa petite patrie.

O. Guinaudeau †

Bordeaux.

LES LÉGENDES IRLANDAISES DE A. ROLAND HOLST

A. Roland Holst raconte dans *Eigen Achtergronden* (« Les arrière-plans de ma personnalité ») comment, étudiant en Angleterre, il découvrit la traduction d'une légende celtique : *The Voyage of Bran, Son of Febal.*

« A la lecture de ces pages, écrit-il, j'eus littéralement l'impression que d'anciens souvenirs s'éveillaient en moi, et une étude plus approfondie de la mythologie celtique me confirma dans le sentiment que j'avais trouvé ma voie. »[1]

A cette source d'inspiration A. Roland Holst a puisé en effet les thèmes de cinq œuvres. Mais ce qui compte avant tout, c'est qu'il doit à cette renconre la forme première de sa vision du monde :

« Les concepts dont l'influence se fait sentir dans mon œuvre étaient plutôt des distinctions d'ordre très général... Ils proviennent non pas tant de ce qu'il est convenu d'appeler pensée... que de ce que je nommerais volontiers une expérience de la vie plongée dans la réflexion. Parce qu'il leur importait peu d'avoir raison, ils renoncèrent d'eux-mêmes à toute démonstration,... et, dans la mesure où ils se sont résolus à développer leurs conséquences, ils ne le firent que dans le cadre de la poésie ou d'une prose proche de celle-ci, donc presque exclusivement sous la forme de l'imagination créatrice et des symboles. »[2]

Ainsi l'auteur fait de ces notions des entités vivantes pourvues d'une volonté d'expression dont il ne serait que l'instrument. Le suivre dans cette voie nous entraînerait trop loin de notre sujet. Retenons que les conceptions fondamentales de son inspiration, animées d'une vie propre irréductible à la démonstration, ne s'expriment que par et dans l'art. L'idée et l'expression sont inséparables. L'auteur est au même instant, sur le même plan, poète et penseur.

C'est en 1916 que paraît *La Mort de Cuchulain de Murhevna*[3]. Une sévérité peut-être excessive l'a fait éliminer des Œuvres Complètes. Pourtant nous y trouvons déjà les qualités de forme et l'élévation de pensée qui firent la même année le succès de *Deirdre et les fils d'Usnach*[4]. A l'occasion de la composition de cette œuvre, A. Roland Holst prend plus nettement conscience des lignes directrices de sa pensée, telles que nous les trouvons exprimées dans son essai sur *L'aspiration élyséenne* qui sert d'introduction à une traduction commentée du *Voyage de Bran*

1. *Verzameld Proza* (A. A. M. Stols, S. Gravenage). II, p. 247.
2. *id.* p. 239.
3. *De dood van C. v. M.* (De Gids, LXXX, 1916.)
4. *D. en de Zoonen v. U.* (V. P., I, p. 7.)

(1918)[5]. En 1920 suivent, réunies sous le titre symbolique de *Entre le feu et la lune*[6], les deux dernières légendes : *Le chant d'au-delà du monde* et *Abandonné*.

On ne peut, à la lecture de ces œuvres, s'empêcher d'évoquer Ossian, bien que cette mystification littéraire ne paraisse pas avoir exercé sur elles d'influence sensible. L'inspiration en est bien puisée aux mêmes sources celtiques, et nombre d'éléments en sont semblables : bardes ou druides, combats farouches, grands feux rougeoyant dans de sombres Halls, sentiments primitifs. Mais Macpherson se contente de les délayer à l'infini dans un décor conventionnel, et sa pensée, fort indigente, s'abreuve uniquement au regret du passé. Au contraire, celle de A. Roland Holst, sans pouvoir renier ses affinités avec le grand courant du romantisme, est, dans l'ensemble, tournée vers l'avenir. A la nostalgie d'un bonheur disparu fait place chez lui le désir d'une félicité future. Il s'en explique, à sa façon de poète pour lequel l'image tient lieu de démonstration, dans quelques pages essentielles de son *Aspiration Elyséenne :*

« Partout, grandiose et persistant, subsiste à l'arrière-plan de l'homme le bruissement du Paradis, troublant et vague, où les voix de l'âme et du sang se confondent dans le chant de la nature. En lui ce chant s'est interrompu Cette rupture est la conscience, et la conscience lui apparaît dans sa faiblesse comme le bannissement hors du Paradis. Mais dans sa grandeur la vie se change au sein de la conscience en amour, et cet amour aspire en ses rêves à une ré-union des voix de l'âme et du sang en un chant de félicité éthérée, le chant de l'Elysée. L'aspiration de cet amour est l'aspiration élyséenne, et la conscience au sein de laquelle il aspire à la ré-union de l'âme et du sang trouve sa forme la plus haute dans la ferveur mystique. »[7]

L'homme est à la charnière de cette évolution qui conduit du Paradis à l'Elysée. Alors la mort n'est plus un terme, mais une porte ouverte sur les lumineuses perspectives d'un monde réconcilié.

On voit tout ce que A. Roland Holst doit au romantisme, tout ce par quoi aussi il le dépasse. Le romantisme répudie la conscience : ennemi de la raison, torturé par l'introspection, livré aux séductions passives de l'instinct, il aspire à une sérénité somme toute végétale. Pour A. Roland Holst l'homme, destiné par nature à dépasser un bonheur passif et inconscient, atteindra par la volonté une félicité consciente. Les romantiques voient dans le poète à la fois le mage qui montre la voie à l'humanité et le sage qui connaît cette voie. Pour A. Roland Holst, qui écrit son *Aspiration élyséenne* en cette période de fermentation des esprits qui suit la Révolution d'Octobre, le rôle du mage est réservé à l'homme politique. Celui-ci mène la société vers une forme de communauté où l'individu, dépouillant l'égoïsme et répudiant l'appétit de plaisir et de puissance, ennemis de la joie profonde, entendra de nouveau l'appel d'un bonheur qui n'est plus fugitif et trompeur étourdissement. En attendant cet instant, le poète a pour rôle de maintenir vivante, en lui et en quelques privilégiés, l'aspiration à la vraie félicité. Tâche malaisée, car il ne saurait pas plus démontrer cette aspiration que défi-

5. *Het elysisch verlangen. De Zeetocht van Bran, zoon van Febal.* (*V. P.*, I, p. 73.)
6. *Tusschen Vuur en Maan.* (*V. P.*, I, p. 97.)
7. *V. P.*, I, p. 73.)

nir cette félicité. Il ne peut qu'essayer de les rendre sensibles, en dépouillant le transitoire pour s'efforcer d'atteindre au fond de lui-même et des grands mythes primitifs quelque chose des symboles éternels à travers lesquels l'humanité en prend ou en garde vaguement conscience :

« De même que la nature, au fur et à mesure qu'elle se rapproche de la mer, se réduit dans les régions côtières presque aux éléments nus, de même, à notre époque, un poète qui se sent inspiré par le pressentiment mystico-élyséen sera amené à simplifier la vie temporelle de son cœur jusqu'à ce qu'enfin il perçoive la houle de l'âme éternelle... Et lorsqu'enfin il atteindra la côte, si désertée de tous en notre temps, il sera entièrement absorbé par la tâche d'évoquer la vie en l'homme, cette nostalgie obscure de parages plus lumineux. Mais en tant qu'artiste il éprouvera le besoin de créer les symboles grâce auxquels seulement ce passage... peut s'accomplir. »

Cependant ses moyens sont réduits, la communauté de tous les hommes n'étant pas encore réalisée :

« Il ne peut.. qu'évoquer l'atmosphère de laquelle plus tard naîtront ces symboles et, en reproduisant ses émotions personnelles à l'intérieur de cette atmosphère, en simplifiant passionnément ses propres sentiments, atteindre aussi quelque chose du rythme qui accompagne cette naissance. »[8]

Ainsi la pensée est-elle (c'est à cela qu'on revient toujours) inséparable de la forme en laquelle elle s'exprime, mieux, qui l'exprime. Pour en saisir les détours, nous devons nous efforcer d'analyser en quoi consiste l'art de A. Roland Holst.

*
* *

Ce qui frappe dès l'abord, c'est son extrême dépouillement. Le décor de l'action se réduit presque aux quatre éléments. La terre et la mer y apparaissent comme des entités ennemies. La tempête mugit au sommet aride des collines; le ciel se couvre au couchant de sombres et sinistres vapeurs. La maison des hommes, perdue dans ce paysage, s'y confond : les murs du château d'Emain Macha se dressent, noires falaises, dans la plaine poudreuse; la tour de la vieille Lavarcham s'élève solitaire, sur le roc abrupt battu par les vagues; les domaines des courtisans s'estompent en îles flottant sur un paysage incertain. Un détail est tout juste suggéré, ici ou là : la large cheminée et l'escalier de la tour; la grande salle du château ouverte sur l'infini; la fenêtre où brille l'éclat dur d'une étoile. Cette imprécision fait apparaître la demeure humaine comme irréelle et fragile sur cette terre aux traits rudes nettement détachés sur un ciel opalescent. C'est à peine si le brasillement d'un feu, la lueur d'une chandelle créent dans cet univers indifférent et nu une impression d'éphémère sécurité; dehors hurle l'ouragan ou grondent les flots.

Si l'homme est peu de chose dans cette immensité, l'animal et la plante en sont presque absents. Au pied de la tour, Deirdre apercevra

8. *V. P.*, I, p. 77/8. Plus tard la pensée de A. Roland Holst évoluera vers un individualisme nourri de pessimisme politique, sans être altérée en ce qui concerne les grandes lignes de l'évolution humaine.

sur la neige rougie, auprès d'une bête abattue, la noirceur d'un corbeau. Le cri grinçant des mouettes, voix lugubres de la solitude marine, invite au dernier voyage. Ni pittoresque, ni couleur locale.

Le paysage s'oppose aux êtres qui l'habitent comme le permanent s'oppose au transitoire. Toute vie est mortelle, toute œuvre humaine éphémère. Des fières murailles d'Emain Macha, le sombre château du roi Concobar, rien ne subsiste, même pas une pierre; seule la plainte du vent hante ces lieux autrefois animés. Les êtres et leurs travaux n'ont pas de sens par eux-mêmes. Au symbolisme naturaliste de A. Roland Holst ne participent que les réalités durables : l'eau et le feu, la terre et le ciel. Le sol est l'image même de la permanence puisée dans la passivité : les « vieilles collines » tendent leur dos patient à la vaine fureur de l'ouragan; les rocs « farouches » contiennent l'assaut incessant des vagues tumultueuses et changeantes. Car la mer, c'est la vie profonde, l'immanence de l'âme éternelle; la grande voix de sa houle invite le voyageur au cœur saisi d'inquiétude à laisser la vaine agitation des villes; l'océan est le passage vers les îles bienheureuses, la mort, chemin unique de la félicité. Le feu symbolise l'activité impuissante, désordonnée et parfois dévastatrice des hommes; l'obscurité assiège les grandes flammes autour desquelles, cherchant la chaleur de l'amitié, le calme de la sécurité, quelques guerriers se serrent; l'incendie dévore la forteresse dont il ne restera que des murs calcinés, proie livrée sans défense aux violences de l'air. De même que la mer et la navigation (le voyage de Bran, la traversée de Deirdre d'Ecosse en Irlande), les événements météorologiques jouent un rôle important dans les Légendes Irlandaises.

Le vent, messager du destin, portera aux oreilles de Deirdre le chant de Noïsa ou l'appel de Fergus; Etene perçoit, sans le comprendre, le chuchotement de la brise dans le feuillage. Ailleurs, éternel et plaintif vagabond, il rôde au flanc sourd des collines, âme obscure en quête d'une délivrance. Des nuées qui flottent dans le ciel tombera la pomme d'or, signe de prédestination, dans les mains de l'enfant Conla. Mais il arrive aussi que la pluie ou la brume enveloppent la raison d'un voile épais et lourd, livrant l'homme au déchaînement aveugle des passions : une grande bataille s'annonce par des nuées qui traînent au crépuscule, et les grands crimes se forgent par une nuit noire, tourmentée de rafales. Le rôle de l'air est plus ambigu que celui de la terre et de l'eau; plus changeants, plus imprévisibles que celles-ci, le vent, le nuage et l'averse reflètent l'âme humaine écartelée entre ses agitations contradictoires.

L'emploi de tels symboles, loin d'être fortuit, est parfaitement intentionnel :

« C'est ainsi que je me mis à considérer la vie personnelle et consciente du cœur comme une île dans la mer, préexistante à la personne, qui représente la vie de l'âme, mer qui, dans des rêves, plus anciens que le cœur, tantôt paisible, tantôt impétueuse se brise en vagues de conscience sur les côtes. Le vent et le crépuscule y maintiennent la conscience prisonnière des choses éphémères perçues dans le cycle des heures et parfois précieuses à nos yeux. et le cri des mouettes appelle avec insistance l'îlien jusqu'au rivage, où il éprouve, ensorcelé, le pressentiment que d'autres iles s'étendent par delà la mer, où la vie est plus parfaite et plus lumineuse. Il croit s'en souvenir, comme s'il en était originaire, et plus il entend l'appel qui l'attire vers la côte, plus

sa vie est dominée par une nostalgie qui vient d'au-delà du temps, d'au-delà du vent et de la lumière. »[9]

Ce message, l'auteur le mettra, dans les dernières légendes, en partie tout au moins, dans la bouche d'êtres à demi surnaturels, appelés par la nostalgie d'une femme à prendre le corps d'un homme : Conla, Etene, le poète et la bien-aimée. Mais l'œuvre y perd en force suggestive; ces personnages artificiels sont loin de posséder le même charme que le paysage tel que le décrit A. Roland Holst.

Il est permis de se demander si l'auteur n'aurait pas, après tout, transposé dans ses Légendes les visions familières que lui offre son pays natal. Il y a bien des analogies entre ces collines arides et les dunes rases de la Hollande, entre ces brumes et la nébuleuse mer du Nord, entre ce vent rôdeur et le souffle qui ploie l'herbe dure âprement accrochée au sable. Les aspects de ce paysage sévère, A. Roland Holst les anime de ses rêves et de ses méditations; en les incorporant dans ses évocations de l'Irlande, il prête aux mythes celtiques une profondeur et une portée que ceux-ci n'ont pas nécessairement par eux-mêmes. Dans ceux-ci en effet, relations d'aventures réelles ou imaginaires, telles *Le Voyage de Bran,* les personnages jouent un rôle essentiel qui, chez A. Roland Holst, ne sont plus guère que les comparses des grands acteurs cosmiques, symboles et témoins d'une vérité plus profonde et plus durable que la pitoyable et sordide réalité des hommes.

Ces derniers n'apparaissent pas tant, dans les Légendes, comme des individus autonomes que comme des types universels : Le Roi, le Jeune Homme, la Jeune Fille, le Poète. Ils sont peu nombreux; les personnages secondaires se confondent en une masse anonyme. Il arrive même, ainsi dans le recueil *Entre le feu et la lune,* que les protagonistes ne soient pas nommément désignés. L'âme n'a pas d'état-civil; antérieure à toute individuation, elle ne se révèle à la personne que dans des rêves, ou ces mythes anonymes symbolisés par les éléments permanents de la création. Les traits physiques des personnages sont à peine suggérés, sinon dans ces termes généraux propres au conte et à l'épopée : les cheveux d'or de Deirdre, les lèvres rouges et le teint blanc de Noïsa; Cuchulain est brave, son fils Conloch est fort; la foule attendant sur les remparts d'Emain Macha l'arrivée des « fils d'Usnach » se résoud en schèmes estompés d'où n'émergent que les voix « graves » des hommes et celles « d'or » des femmes. Leurs activités restent imprécises : la chasse, la guerre, une traversée; on assiste ici à une beuverie; là, les courtisans se rassemblent autour de leur seigneur, en grand arroi; parfois chante un ménestrel, et ses accents, se confondant avec la voix du vent et le ruissellement de la pluie, réveillent dans le cœur des auditeurs les échos assoupis de songes oubliés. Peinture en camaïeu gris, rehaussé de pâle gouache.

A l'occasion d'événements tragiques, lors de scènes essentielles, l'auteur note quelques détails plus précis : le combat de Cuchulain et de Conloch; le retour de Gelba blessé, un œil arraché; le roi jouant avec

9. *V. P.*, II, p. 246.

l'étranger un baiser de sa femme Etene. Encore s'agit-il bien souvent d'attitudes figées, de visions statiques : Deirdre debout à la proue du drakkar qui la ramène et scrutant l'horizon d'où surgit son destin; la fureur de Concobar peinte sur son visage; le roi tout à son désespoir après le départ d'Etene. En enveloppant ses descriptions d'un halo de brumeuse incertitude, A. Roland Holst oblige l'imagination du lecteur à entrer dans le jeu, éveillant dans son cœur une résonance poétique. De même, lorsqu'ils parlent, les personnages n'usent que d'un langage simple sans raffinements ni nuances, qui, parfois, se réduit à des cris de colère ou de surprise.

Ces caractères primitfs aux passions frustes et violentes reflètent

« une vie mythique et élémentaire, une existence où le cœur était constamment soumis à des facultés de l'âme antérieures à la formation de la personnalité. »[10]

Ce n'est qu'exceptionnellement que nous pénétrons dans la psychologie des personnages. Leur tempérament, leurs sentiments se traduisent dans un geste, une expression, une parole : ainsi Concobar balbutiant devant Deirdre qui le regarde avec de grands yeux. Parfois le paysage s'en fait l'interprète : la neige s'étend au pied de la vieille tour, page blanche comme le cœur de la jeune fille et sur laquelle le destin tracera ses runes éphémères; la tempête est une réplique de la fureur de Concobar; la métamorphose des champs et des bois est la projection sur les objets extérieurs du charme exercé par Etene sur les êtres qui l'entourent. Une fois de plus la nature l'emporte sur l'homme : les modifications passagères du permanent traduisent les altérations de l'être fugitif.

Cette économie de moyens se retrouve dans le style, en particulier dans celui des deux premières Légendes. Un balancement le caractérise, provoqué surtout par la position du verbe au milieu de la phrase :

« En als de storm machtig *wordt* in de winternachten, en zijn somber feest *viert* met de wateren der duisternis, worden mijn lippen, war ik *sta* op de drempel van dit eenzaam huis, zout van het schuim dat vanuit zee *waait* over deze heuvelen. »[11]

L'impression d'ample rythme poétique est encore accentuée par l'alternance des paragraphes longs et courts; ces derniers tantôt forment refrain, tantôt au contraire marquent une brusque modification de la situation. Le procédé est employé de façon systématique au début et à la fin de *Deirdre et les fils d'Usnach*. A. Roland Holst ne dit-il pas de sa prose qu'elle est « bien proche de la poésie »?

Aucune recherche non plus dans le vocabulaire, qui est d'une simplicité quasi antique, voire biblique. Il ne recule pas devant la répétition des mots-clés, sortes de leitmotive : « les vieilles collines », « paysage d'ombres », « le vent obscur », « des nuages échevelés flottaient sur la

10. *V. P.*, II, p. 247.
11. « Et lorsque la tempête fait rage par les nuits d'hiver, et célèbre ses sombres noces avec les eaux obscures, alors, debout sur le seuil de cette maison solitaire, je sens sur mes lèvres le sel des embruns que le vent de mer chasse par-dessus les collines .» (*V. P.*, I, p. 25.)

campagne ». On y rencontre des transpositions plus propres à la poésie qu'à la prose : « la froide et flottante lueur du soleil », « lorsque le monde est dépassé, et le rêve pas encore atteint, le cœur frissonne solitaire à la branche morte de cette vie ». De même que le pittoresque est exclu de la description, de même le langage est aussi monocorde, aussi insistant que celui de la nature :

« Rien ne subsiste que les grandes voix monotones qui dominaient la musique de Sencha : la chanson du vent, les longs rêves gris des plaines et des collines, la lointaine voix de la mer. »[12]

L'harmonie des choses permanentes est toujours égale à elle-même.

*

* *

L'effet provoqué par cet art si discret qu'il échappe à toute analyse précise est celui d'une mélancolie tenace, d'une nostalgie lancinante, d'une attente frissonnante faite d'appréhension et d'espoir : « ... de eentonige weemoed van den avondwind over oude heuvelen. »[13] Cette atmosphère imprègne chaque œuvre; on la retrouve tout au long d'une action à la lenteur torturante; elle baigne les sentiments de tous les personnages.

Au début de *La mort de Cuchulain,* le héros, marié à l'Ecossaise Aoifé, regrette la belle Efreme laissée dans sa patrie; mais il apprend que le roi d'Ulster le mande, et sa langueur cède à une précipitation joyeuse, à la hâte d'être au lendemain. Abandonnée, Aoifé est rongée par une rancune inextinguible et secrète. Elle prépare longuement sa tardive vengeance et nourrit dans le cœur de Conloch, l'enfant qu'elle a eu de l'ingrat, l'ardent désir de revoir un père prestigieux. Mais la reconnaissance mutuelle ne s'accomplira que dans la mort. Celle-ci seule en effet exauce les aspirations profondes de l'être.

Deirdre et les fils d'Usnach est rempli du sombre attrait des prédictions et des présages. Un vieux druide vaticine sur l'enfant nouveau-né. Des signes de sang et de mort s'inscrivent dans la neige. D'autres paraissent au couchant, ou rôdent dans un ciel bas et lourd. La jeune fille Deirdre, prisonnière de cette solitude d'où naissent de grandioses et vagues aspirations, les croira réalisées un jour dans son union avec Noïsa, l'aîné des fils d'Usnach, en faveur de qui elle oublie la promesse faite au roi Concobar. Tardivement, devant la tombe ouverte où dort son bien-aimé, elle reconnaît son erreur terrestre et demande à la mer qui l'engloutit la consolation et la sérénité refusées à la vie contingente. Le bonheur est impossible à l'homme torturé par ses contradictions ; méconnaissant la paix de son foyer d'exilé, Noïsa soupire en songeant à la cour de Concobar, où il s'était illustré. Aussi lorsque Fergus, dans sa bonne foi trahie, viendra lui apporter le pardon du roi, s'apprêtera-t-

12. *V. P.*, I, p. 62.
13. « ... la monotone mélancolie du vent soufflant le soir par dessus les vieilles collines. (*V. P.*, I, p. 9.)

il, avec une alerte impatience, à l'accompagner sur son bateau. La mélodie fondamentale de l'attente admet en effet des variations, des transpositions en contrepoint : quand le mal du pays fait place chez Noïsa à la joie anticipée du retour, la sérénité songeuse de Deirdre cède à une appréhension qui la paralyse devant la mer, sur la plage étroite qui borde la falaise massive et abrupte : symbole d'un départ sans retour. Les courtisans rassemblés sur les murs d'Emain Macha se préparent d'abord dans l'allégresse à revoir les fils d'Usnach; mais, la fourberie de Concobar une fois évidente, s'appesantit sur eux l'angoisse qui annonce les grandes catastrophes.

C'est encore la nostalgie, celle d'un Paradis vaguement promis, obscurément pressenti, à la recherche duquel il faut se rendre, que A. Roland Holst voit dans le *Voyage de Bran*. Pourtant il nous semble bien que cette légende, reproduite telle quelle et non parée de la magie d'un verbe aux séduisantes harmonies, traite plutôt du thème de l'absence et de la mort, propre à un peuple de navigateurs. Nous saisissons ici, sur le vif, comment le poète prête ses propres pensées au mythe, à la fois forme malléable éternellement disponible et objet complaisant de ses méditations.

Enfin dans *Entre le feu et la lune* (le feu, symbole de l'activité humaine temporelle et la lune, image des facultés éternelles de l'âme universelle), A. Roland Holst développe le thème du « ressouvenir ». Le chant du poète, être élu et prédestiné, l'amour de la bien-aimée dont la présence transfigure les êtres et les choses, éveille en notre cœur comme un écho lointain de mondes antérieurs. En fait il s'agit là d'une réalité plus profonde, préexistante à notre passagère actualité. Rêve qui passe et nous laisse à la fois meilleur et plus triste, plus amer et plus savant.

Ce recueil ne fait cependant pas l'impression profonde et durable que laissent les deux premières Légendes irlandaises. Il ne provoque pas en nous les mêmes résonances prolongées. En dépit de ses qualités d'inspiration et de forme, il ne présente pas la même unité sans faille. L'auteur y intervient personnellement, non en tant que barde anonyme, mais en penseur : il y développe ses idées, qui l'emportent sur une action ravalée au rang de simple parabole; les personnages sont conventionnels plutôt que typiques, déjà « civilisés » : l'adolescent éthéré, le roi au noble cœur, le beau ténébreux; l'intervention du merveilleux, l'analyse des caractères, trop raffinée pour répondre à l'esprit de la saga primitive, accentuent le caractère artificiel de l'ensemble; la langue plus riche, le rythme plus varié, le style plus chatoyant atténuent cet effet de monotone mélancolie qui faisait le charme prenant des œuvres antérieures. Les plus beaux passages y sont en fait étrangers à la légende en tant que telle. Par une analogie singulière, l'inspiration de A. Roland Holst a subi une évolution parallèle à celle qu'il discerne dans l'histoire de l'humanité. La conscience, née de la confrontation de l'objet et du sujet, du poète et de sa création, de l'homme et de la nature, brise l'unité de l'écrit comme celle de la vie et provoque souffrance et disharmonie. *Entre le feu et la lune* est moins « heureusement » réussi que *Deirdre*. L'auteur y est à la recherche de sa seconde manière, faite de méditation poétique sur le monde actuel; dernier hommage à sa pre-

mière inspiration, nous n'y retrouvons plus que le reflet de l'art qui fait de *Deirdre* une œuvre immortelle.

*
* *

Cet art, apparenté à la musique, voire à la mélopée, a pour but, non de convaincre le lecteur, ni de l'inciter à méditer sur des pensées originales, mais de créer en lui une disponibilité, un état d'âme ouvert à l'inconnu, à l'ineffable. La philosophie de A. Roland Holst peut nous paraître, réduite à ses grands traits, banale : vanité du bonheur ici-bas, souffrance née du vouloir vivre, fragilité des œuvres et des conditions humaines, certitude d'un destin qui dépasse notre finitude terrestre. Ce qui en fait l'originalité et la beauté, c'est justement cette imprécision voulue, ce halo né des images qui baigne la pensée. Refusant de s'emprisonner dans les limites étroites et trop précises d'une doctrine, l'artiste avec son pinceau, le poète avec ses harmonies, s'efforce de faire pressentir au lecteur l'existence d'une destinée « par delà le temps, par delà l'espace », à laquelle donner soi-même son visage. A. Roland Holst ne fait pas appel à la raison froide, mais au cœur vivant, pas à la conscience qui ne peut saisir la réalité dans son ampleur et ses nuances, mais à l'âme qui la pressent toute entière au terme de ses cheminements obscurs. L'existence est une migration à travers le transitoire, le souffle du vent qui passe sur la lande, et la mort une fenêtre sur l'infini, la mer aux horizons illimités après lesquels l'homme soupire, éphémère et insatisfait.

Louis Fessard.

Lycée Janson de Sailly.

FRANZ SCHUBERT
ET LA LITTÉRATURE DE SON TEMPS *

Dans sa biographie de Schubert, Kreissle von Hellborn fait état d'une boutade de Robert Schumann commentant l'extraordinaire fécondité de son prédécesseur :

> « Schubert hätte nach und nach die ganze deutsche Literatur in Musik gesetzt, und wenn Teleman verlangt, ein ordentlicher Componist müsse den Thorzettel componieren können, so hätte er an Schubert seinen Mann gefunden »[1].

Il suffit de rappeler à ce propos que les relevés les plus récents dénombrent plus de 600 lieder de Schubert[2].

On sait avec quel soin Schumann choisissait les textes qu'il mettait en musique. Aussi ne peut-on s'empêcher de déceler dans ses paroles une critique cachée : par certaines de ses œuvres Schubert devait lui apparaître comme un compositeur de « Torzettel ».

Nous n'entreprendrons pas de défendre Schubert en reprenant à notre compte le jugement de Teleman. Nous dirons simplement que le goût littéraire de Schubert n'était pas celui de Schumann, ni a fortiori le nôtre.

Au demeurant ce goût, que nous trouvons aujourd'hui trop éclectique, était déjà celui de ses grands prédécesseurs : Mozart n'a mis en musique qu'un seul poème de Goethe, *Das Veilchen,* donnant la préférence à Weisse, Hagedorn, Jacobi, Hölty. Et si Beethoven s'est servi de dix poèmes de Goethe, ses plus célèbres lieder lui ont été inspirés par un Jeitteles (*An die ferne Geliebte*) ou un Matthisson (*Adelaide*). Nous rencontrerons la plupart de ces noms chez Schubert.

En effet, parmi les poètes dont Schubert s'est inspiré, on trouve d'une part Goethe, Schiller, Hölty, mais d'autre part Matthison, Wilhelm

---

* Conférence faite le 6 juin 1957 au Centre culturel autrichien de Paris.

1. Kreissle v. Hellborn : *Franz Schubert,* 1865, p. 473.

2. Le relevé le plus complet et le plus récent des lieder, classés par ordre chronologique, se trouve dans le « *Dictionary of Music and Musicians* » de Grove (5e édition, Londres, 1954), vol. VII, pp. 578-592. Cet ouvrage dénombre plus de 600 pièces, compte non tenu des différentes versions du même morceau, ni des compositions pour ensembles vocaux.

Pous toutes les données biographiques et chronologiques nous renvoyons à l'ouvrage fondamental d'Otto Erich Deutsch : *Schubert. Die Dokumente seines Lebens,* dont la dernière édition, revue et corrigée, a été publiée en traduction anglaise sous le titre : *The Schubert reader. A life of Franz Schubert in Letters and Documents* (New York, 1947). N'ayant pu consulter que cette édition en anglais, nous citons les documents d'après Jaspert (cf. *infra*) qui d'ailleurs se fonde sur les travaux de Deutsch, de même que A. Einstein, auteur du meilleur ouvrage d'ensemble sur Schubert dont nous disposons (cf. *infra*).

Müller, Kosegarten, Mayrhofer et même des auteurs dont les noms sont pratiquement oubliés aujourd'hui : Schlechta, Leitner, Lappe, etc. Schubert a même mis en musique des anonymes que l'on a tenté en vain depuis plus de cent ans d'identifier. Aussi bien, si le nombre des textes empruntés à Goethe (une soixantaine), à Schiller (une trentaine), si le fait que Schubert a mis en musique les poèmes à Suleika peu après leur publication, qu'il s'est inspiré de Heine dès 1828, constituent autant d'arguments qui plaident pour son goût et son discernement littéraire, la présence de ces inconnus et de ces anonymes est assez troublante.

On ne se rapprocherait guère non plus de la solution du problème en essayant de réhabiliter d'office, comme certains l'ont fait, tous les poètes mineurs qui ont plu à Schubert : nous lisons ainsi sous la plume du musicologue Moritz Bauer dans un essai de 1909 :

> « hier möge auch das Vorurteil Widerspruch finden, als sei Schubert in seinen Texten wahllos gewesen : nichts ist unbegründeter als das. Vielmehr finden wir die besten Dichter mit den meisten Liedern vertreten. »

Et à l'appui de cette thèse sont promus au rang de grands poètes un Mayrhofer et un Schober[3].

Le choix des textes opéré par Schubert ne peut s'expliquer que par le goût et les modes littéraires de son temps. Pour éclairer cette proposition, nous nous référerons à deux documents. Le premier est une lettre d'avril 1816 dont laquelle Joseph von Spaun expose à Goethe son projet de publier les lieder de Schubert. Il précise que l'édition doit se composer de huit cahiers : deux consacrés à Goethe lui même, le troisième à Schiller, les quatrième et cinquième à Klopstock, le sixième à Matthison, Hölty, Salis, etc., les septième et huitième à Ossian : « welche letzteren sich vor allen auszeichnen »[4]. Inutile de dire que l'Olympien de Weimar laissa sans réponse une telle impertinence, sans doute involontaire.

Le deuxième texte est une page des « Souvenirs » d'Eduard von Bauernfeld, où celui-ci défend rétrospectivement son ami contre le reproche, déjà courant vers 1870, d'avoir été sans véritable culture littéraire : « Wer die Dicher so versteht, dit Bauernfeld, ist selbst ein Dichter »[5]. Or les noms qu'il cite à l'appui sont éloquents : Goethe, Schiller, Wilhelm Müller, J. G. Seidl, Mayrhofer, Walter Scott, Heine. En 1872 encore Bauernfeld est donc resté fidèle à l'éclectisme schubertien, le sien, celui de sa génération.

Cet éclectisme, qui entraîne la mise sur le même plan de génies aussi différents que ceux d'un Goethe et d'un Seidl, d'un Schiller et d'un Mayrhofer, est doublement instructif. D'une part, il attire notre attention chez les poètes indiscutables sur des aspects de leur œuvre que dans notre optique habituelle nous risquons de sous-estimer, d'autre

---

3. BAUER (Moritz) : « Franz Schubert » in : *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstiftes*, Frankfurt/M., 1909, p. 127.

4. Lettre du 17 avril 1816, citée dans : EINSTEIN (Alfred), *Schubert. Ein musikalisches Porträt.* Zürich, 1952, p. 127.

5. BAUERNFELD (Eduard von) : *Gesammelte Schriften*, XII, Wien, 1871-1873. In vol. XII : *Aus Alt- und Neu-Wien*, p. 80. Ce texte est cité dans JASPERT (Werner) : *Franz Schubert. Zeugnisse seines irdischen Daseins*, Frankf./M., 1941, p. 510.

part il nous invite à attribuer plus d'importance à des poètes que nous avons pris l'habitude de considérer comme négligeables.

Les quatre premiers lieder de Schubert — ils datent de 1811 — sont déjà fort instructifs. Il s'agit de *Hagars Klage,* sur le texte d'un certain Schücking, de *Der Vatermörder,* d'après un dénommé Gottlieb Konrad Pfeffel, dont on ne sait pratiquement rien, sinon qu'il n'a rien de commun avec le fabuliste Pfeffel, enfin de deux lieder d'après Schiller : *Eine Leichenphantasie* et *Des Mädchens Klage...* Les deux premiers poèmes sont de véritables « Schauerballaden », des poèmes « noirs », mélodramatiques, avec une légère touche moralisatrice et sentimentale. Or ces mêmes caractéristiques sont également valables pour les textes schillériens.

Les deux lieder d'après Schiller, comme la plupart des suivants composés sur des textes du même auteur, sont remarquables pour leur tonalité sombre, le goût du sépulcral, du nocturne, du macabre qui s'y manifeste, et qui expliquera par la suite le choix de textes comme *Totengräberlied* de Hölty (1813), *Geistertanz* de Matthisson (1814) et *Totengräberweise* de l'Autrichien Franz v. Schlechta, mis en musique en 1826, c'est-à-dire vers la fin de la carrière de Schubert.

Le glissement du sépulcral au sentimental et au libertinage anacréontique peut être illustré par une courte analyse de *Des Mädchens Klage :* la jeune fille, assise au bord d'un ruisseau, « soupire dans la nuit profonde » sur son amour défunt, mais ses pleurs sont impuissants à réveiller les morts : elle se consolera en pensant qu'à lui seul, le souvenir des peines et des joies de l'amour est un bien. Nous comprenons mieux ainsi qu'aux lieder « noirs » d'après Schiller succèdent d'autres lieder plus frivoles, par exemple ceux de la série *An Laura.*

Or, ce mélange d'éléments funèbres et sentimentaux, noirs et anacréontiques se retrouve dans les poèmes de Matthisson, Salis et autres héritiers du Hainbund. Plus que pour nous aujourd'hui, la parenté qui relie Schiller aux poètes de Goettingue et à leurs émules était sensible pour Schubert : pour lui Schiller était beaucoup moins le grand génie original que le représentant privilégié d'un style et d'une mode.

Toutes les ballades que Schubert a mises en musique s'insèrent dans la même tradition noire et romanesque et il est difficile de tracer une frontière entre des romances funèbres comme *Thekla die Geisterstimme* ou *Des Mädchens Klage* et de véritables ballades comme *Der Taucher, Die Bürgschaft, Ritter Toggenburg* surtout, de même qu'il est difficile de séparer ces ballades de celles d'autres auteurs, qui parfois sont de véritables complaintes à faire frémir. Nous nous contenterons de citer quelques titres, comme *Die Nonne* de Hölty ou *Adelwold und Emma* d'un certain Friedrich Anton Franz Bertrand (1815). Nous sommes ici au départ d'une évolution qui aboutira aux lieder crépusculaires sur des textes d'Ossian, composés à partir de 1815, et à ceux que Schubert à composés sur des textes tirés de *La Dame du lac* et d'*Ivanhoë* de Walter Scott, et qui datent des années 1825 à 1827.

Les ballades ou romances goethéennes mises en musique par Schubert entrent dans la même catégorie : l'atmosphère crépusculaire prédomine dans le célèbre *Gretchen am Spinnrad* (1814) comme dans

les lieder tirés de *Wilhelm Meister* dont les premières versions datent de 1815 et se situent chronologiquement après la première série de ballades d'après Ossian. Il est remarquable, en ce qui concerne les lieder tirés de *Wilh. Meister,* que Schubert n'ait mis en musique aucune des chansons de Philine, que vraisemblablement il ne jugeait pas assez mélancoliques. Les *Harfnerlieder* et *Mignonlieder* par contre ne cessèrent de l'inspirer : la dernière version des *Mignonlieder* est de 1826.

Schubert semble donc avoir surtout cherché chez Goethe l'atmosphère sentimentale de la littérature allemande de la fin du XVIII[e] siècle : les quatre premiers textes qu'il lui emprunte en 1814, immédiatement après *Gretchen am Spinnrade,* sont des poèmes nocturnes et mélancoliques : *Nachtgesang, Trost in Tränen, Schäfers Klagelied, Sehnsucht.*

Comme Schiller, Goethe n'est pas encore pour Schubert le grand solitaire qu'il sera pour les générations à venir. Ce n'est pas là une méconnaissance de son génie, mais seulement une manière, plus naïve et plus directe, de l'apprécier.

Pour Schubert, en effet, comme pour la plupart de ses contemporains, la poésie ne doit être que l'expression des sentiments « communicables », donc généraux et même conventionnels. On peut même se demander si ces qualités de « généralité », de « communicabilité » ne sont pas celles mêmes qui rendent possible la transposition musicale, c'est-à-dire le transfert du poème dans une certaine anonymité : le poème qui exprime des sentiments et des pensées trop personnels est peut-être impropre à un transfert de cette sorte.

La place importante occupée chez Schubert par les ballades et les romances, c'est-à-dire par des poèmes semi-épiques, s'explique peut-être de la même façon. Et peut-être aussi le rôle joué plus tard chez Schubert par les « cycles » de lieder comme la *Schöne Müllerin* ou la *Winterreise* ; le « cycle » transforme en récit épique ce qui autrement ne serait qu'épanchement lyrique.

La transposition musicale va de pair avec une dépersonnalisation du poème. Et l'on comprend mieux ainsi la présence de ces lieder composés sur des textes dont, après plus d'un siècle, on n'a pas encore réussi à identifier les auteurs.

Les mêmes remarques s'appliquent à l' « air » d'opéra dont les paroles sont mises dans la bouche d'un personnage fictif, c'est-à-dire dépouillées de tout ce qui pourrait être expression personnelle. Or Schubert n'ignorait pas cette tradition de l'air d'opéra, et les musicologues expliquent, au moins en partie, l'originalité du « Lied » schubertien par l'introduction dans la tradition du « Strophenlied » (lied dont la mélodie se répète identique dans chaque strophe), du principe d'unité, de gradation, d'expressivité qui conduira au « durchkomponiertes » lied, le lied à mélodie unique graduée comme celle de l' « aria » d'opéra. Sans doute Schubert a-t-il eu au moins un prédécesseur dans cette voie, le Souabe Zumsteeg que l'on se plaît à opposer aux représentants de l'école berlinoise du lied, Reichardt et Zeller[6]. Mais pour reprendre les paroles de Bauernfeld, ce n'est qu'avec Schubert que le lied, en tant que

---

6. EINSTEIN, *o. c.*, pp. 36 ss.

genre, devient définitivement *ein kleines lyrisches Seelendrama*[7], le reflet lyrique des mouvements dramatiques qui agitent une âme humaine.

Nous trouvons parmi les lieder des airs d'opéra sur des paroles italiennes, c'est-à-dire dans la langue traditionnelle de l'opéra. Durant toute sa vie Schubert restera un admirateur fervent de Métastase : il le met en musique, non seulement au début de sa carrière — ce qui pourrait s'expliquer à la rigueur par l'influence de son maître, l'italien Salieri —, mais également à l'époque de sa maturité : les derniers lieder, d'après Métastase, *L'incanto degli occhi, Traditor deluso,* datent de 1827, c'est-à-dire d'une année avant la mort du compositeur.

Les qualités d'objectivité et de communicabilité, caractéristiques des lieder schubertiens, semblent être celles-là mêmes que Schubert et ses amis viennois appréciaient dans la littérature. Dans le milieu où Schubert a vécu, la poésie a surtout été ressentie comme phénomène social, comme expression de sentiments collectifs plutôt que comme création solitaire et unique.

Les documents biographiques éclairent ce fait. Nous savons par exemple que dans le cercle des « Schubertianer », les « Leseabende », les lectures en commun, sont en vogue. Contentons-nous de citer quelques passages du journal de Franz v. Hartmann qui assista aux dernières « Schubertiaden » :

> 5. Jänner 1828 : Zu Schober, der die Totenkränze von Zedlitz ausliest... Dann gehen wir ins Bierhaus... 2. Februar 1828 : Schober holt uns ab worauf Lesung bei ihm ist. Es wird da der Findling von Kleist gelesen, und der göttliche Prometheus von Äschylos. Darauf gehen wir ins Beisel.. »[8].

Le contact de Schubert avec le texte qu'il met en musique est comme vivifié par la chaleur du groupe : les textes lui sont révélés à travers une sorte de « medium » collectif. Et les lieder de Schubert sont destinés au groupe de ses amis plus qu'au public lointain des salles de concert.

Les mêmes raisons qui expliquent le goût de Schubert et de son temps, pour un certain aspect de la poésie de Schiller et de Goethe, rendent compte de la fidélité que Schubert garde aux poètes du Hainbund et surtout à leurs émules plus récents, parmi lesquels figurent la plupart des écrivains ses amis.

Que la vogue de Matthisson et de Salis ait été réelle, nous ne pouvons en douter. Dans ses Mémoires, Eduard Hanslick (né en 1825) se souvient qu'au temps de sa jeunesse il était normal de compter parmi les classiques allemands, en plus de Goethe et de Schiller : Matthisson, Salis, Gellert, Uz, Hagedorn, Gessner, Ewald von Kleist[9]. On sait aussi la place faite à Matthisson et à Salis dans les programmes du « Konvikt » de Kremsmünster du temps où Stifter y était interne. Aussi bien M. Enzinger n'hésite-t-il pas à parler de ces deux poètes comme des

---

7. Cf. Bauernfeld, *o. c.*, p. 83.
8. Jaspert, *o. c.*, pp. 439-451. Sur le cercle des « Schubertianer », cf. Bauernfeld, *o. c. l. c.*, Jaspert, *o. c.*, p. 198, p. 357 et Paumgartner (Bernhard) : *Die Schubertianer*, Wien, 1928, pp. 8 ss.
9. Hanslick (Eduard) : *Aus meinem Leben*, II, Berlin, 1894, I, p. 19.

auteurs favoris, avec Jean Paul, de la bourgeoisie de la Biedermeierzeit[10].

Pour caractériser l'art de ce Friedrich von Matthisson, né en 1761, dont les poèmes s'échelonnent de 1778 à 1793, on ne peut mieux faire que de citer un passage d'un article que Schiller lui consacra :

> « ... in der Einsamkeit, in seiner eigenen Brust, in den einfachen Situationen des ursprünglichen Standes sucht unser Dichter den Menschen auf. Freundschaft, Liebe, Religionsempfindungen, Rückerinnerungen an die Zeiten der Kindheit, das Glück des Landlebens und dergleichen sind der Inhalt seiner Gesänge. Der Charakter seiner Muse ist sanfte Schwermuth und eine gewisse contemplative Schwärmerei, wozu die Einsamkeit und die schöne Natur den gefühlvollen Menschen so gerne neigen... eine geläuterte, heitere Menschlichkeit beseelt seine Dichtungen »[11].

C'est cette « douce mélancolie », cette « rêverie contemplative » suggérée par les textes de Matthisson, soulignée par Schiller, qui a son écho dans la musique schubertienne et en constitue la note dominante.

On pourrait être tenté, comme l'un des biographes les plus qualifiés de Schubert, Alfred Einstein, de parler à ce propos de romantisme : « Hier (il s'agit du lied *Adelaide* d'après Matthisson) sprudelt eine Quelle des Überschwanges, den man in Ermanglung eines genaueren Ausdrucks als romantisch zu bezeichnen pflegt »[12]. Mais il s'agit alors d'un romantisme, encore très XVIIIe siècle, tendre, sensible, serein, enjoué jusque dans ses effusions et qui n'a presque rien en commun avec le romantisme de l'*Athenäum*.

Les lieder d'après Matthisson ne constituent qu'un point de départ : successivement Schubert mettra en musique des textes d'autres survivants du Hainbund ou de l'anacréontisme comme Johann Gaudenz, baron de Salis-Seewis, l'alter ego de Matthisson (1762-1834), Ludwig Gotthard Kosegarten (1758-1818), pour remonter ensuite jusqu'aux maîtres du mouvement Friedrich Leopold von Stolberg (1750-1819), Matthias Claudius (1740-1815), Hölty surtout (1748-1776) et même Johann Peter Uz (1720-1796). Porté par le même mouvement, il redécouvre Klopstock et Ossian. Les lieder d'après Schubart (1739-1791) et Johann Georg Jacobi (1740-1814) sont à ranger dans la même catégorie.

Le cas Hölty (dont 23 poèmes furent mis en musique par Schubert) nous paraît particulièrement intéressant. Le succès durable de ce poète à Vienne est illustré par exemple par le poème de Lenau, *Am Grabe Hölty's*, qu'on ne peut d'ailleurs citer sans penser aussitôt à un poème de Mörike, *An eine Lieblingsbuche meines Gartens, in deren Stamm ich Hölty's Namen schnitt*. Un romantisme tardif, sentimental et porté à l'idylle, très « biedermeier » en un mot, correspond à une résurgence du pré-romantisme suave à la Hölty. Les lieder schubertiens semblent constituer un maillon de cette chaîne.

---

10. ENZINGER (Moritz) : *Adalbert Stifters Studienjahre*, Innsbruck, 1950, p. 101. Cf. PAUMGARTNER, *o. c.*, p. 8, d'où il ressort que le cercle des « Schubertianer » au « Konvikt » des petits chanteurs de Vienne a eu comme noyau un groupe de jeunes gens qui se connaissaient pour avoir été ensemble au « Stift » de Kremsmünster.
11. Cité chez BAUER (M.), *o. c.*, p. 79.
12. EINSTEIN, *o. c.*, p. 78.

Si nous considérons les auteurs contemporains mis en musique par Schubert, nous sommes frappés par l'absence des grands romantiques, tels que Hölderlin, Eichendorff, Brentano. Alfred Einstein n'expliquait cette absence que par des hasards malencontreux. Il faisait valoir que Schubert a composé des lieder sur des textes de Friedrich Schlegel, de Novalis, de Rückert, de Werner, d'Uhland, etc...[13]. Mais ce contre-argument n'est guère valable. Ce n'est qu'en distendant à l'excès le sens du qualificatif « romantique » qu'on peut l'appliquer à Rückert, ce Beckmesser teinté d'alexandrinisme, qui fut l'idole de la petite bourgeoisie « biedermeier », ou à Platen, aristocrate épris de la beauté pure et parnassien avant la lettre. Schubert a mis en musique cinq poèmes de Rückert (dont le célèbre *Du bist die Ruh*) et deux de Platen (dont *Die Liebe hat gelogen*), poèmes où l'on ne trouve guère, en fait de romantisme, qu'une mélancolie crépusculaire dans le goût de Hölty. Un seul poème de Uhland intéressa Schubert. Et les seuls poèmes de Friedrich Schlegel et de Zacharias Werner dont il se soit inspiré sont postérieurs à leur conversion: ces deux écrivains ne sont plus pour lui des représentants de la « neue Schule »[14] du Nord, mais ceux de la tradition autochtone, austro-catholique, au même titre que d'autres poètes religieux, tels que Johann Peter Silbert, le comte Louis Széchényi, tous deux disciples dévots de Saint Clemens Maria Hofbauer, au même titre aussi que le patriarche de Venise, et poète à ses heures, Johann Ladislaus Pyrker.

Chronologiquement les lieder *Abendbilder* et *Himmelsfunken* d'après Silbert (1819) suivent de près la *Litanei auf das Fest aller Seelen,* d'après un poème catholicisant de J. G. Jacobi et précèdent, de près également, le *Morgenlied* d'après Werner et les cinq *Geistliche Lieder* d'après Novalis : Novalis est mis en musique comme s'il était lui aussi un Hofbauerien, un nazaréen.

Sans doute les premiers lieder d'après Schlegel, d'une piété suave, comme *Vom Mitleiden Mariä,* de 1818, seront-ils suivis d'autres lieder presque panthéistes (*Im Walde* 1820) ou visionnaires (*Abendröte* 1820, *Die Sterne* 1820). Mais même là, il s'agit d'un Schlegel austrianisé, catholique orthodoxe et qui ne se lasse pas d'affirmer et de proclamer la beauté et la perfection de la création : son *Wanderer* (1819) chante :

Wandr' ich so im Dunkeln weiter,
Steige mutig, singe heiter,
Und die Welt erscheint mir gut.

Si l'on parle encore ici de romantisme, il s'agit d'un romantisme tout apaisé et consolé.

Alfred Einstein range également parmi les Romantiques Wilhelm Müller et Henri Heine. Là encore l'étiquette n'est peut-être pas tout à

---

13. *Ibid.*, p. 189.
14. C'est l'appellation coutumière à Vienne où l'on se plaît à opposer cette « Neue Schule » aux classiques ou que l'on considère comme tels : Goethe, Schiller, Lessing, Wieland, Klopstock, etc. Cf. à titre d'exemple l'hebdomadaire de SCHREYVOGEL (*Das Sonntagsblatt*, 1807-1809) et en général ses œuvres critiques, p. ex. « Ueber den Gebrauch des Ausdruckes : romantisch in der neuen Kunstkritik » in *Der Sammler*, 1810, pp. 96 ss. (article publié sous le pseudonyme : C. A. West). Cf. également le témoignage de PICHLER (Caroline) : *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben, hrsg. von E. K. Blümml*, II, München, 1914, *passim*.

fait adéquate. Wilhelm Müller, en qui W. Scherer voyait un héritier de l'anacréontisme[15] recherche les effets épiques de l'idylle. C'est par leurs qualités « objectives » de récits sentimentaux que les poèmes de la *Schöne Müllerin* et de la *Winterreise* purent plaire à Schubert : le vrai romantisme n'eut jamais prise sur lui.

Comme pour Wilhelm Müller, ce fut un hasard, une lecture en commun chez Schober, qui révéla Heine à Schubert. Aucun document biographique ne nous renseigne sur sa réaction première, mais il est permis de penser qu'il fut attiré, chez ce poète aussi, par la verve, l'aisance du vers, le sentimentalisme facilement communicable, le côté ballade ou romance triste, c'est-à-dire par toutes les qualités du texte qui en facilitaient l'insertion dans un cycle. (Et l'on sait au demeurant quelle influence Müller exerça sur Heine.) Non que Schubert ait été insensible à la résonance unique de certains des poèmes du *Buch der Lieder* : une audition du *Doppelgänger* suffirait à démontrer le contraire. Mais cette communion profonde avec le poète est en quelque sorte surajoutée; elle vient couronner après coup un choix opéré selon d'autres principes.

A plusieurs reprises nous avons été amené à nous servir du concept de « biedermeier », qui évoque l'ambiance bourgeoise d'une certaine littérature d'après 1815, la littérature menue d'une société résignée, repliée sur elle-même et quelque peu désenchantée après les grands essors de l'ère des génies. Or si en Allemagne le « Biedermeier » de Rückert ou même de Mörike équivaut à une retombée d'enthousiasme, à un rétrécissement plus ou moins volontaire de l'horizon poétique, il n'en est pas de même en ce qui concerne le « Biedermeier » d'un Seidl, d'un Mayrhofer ou d'un Schubert. En Autriche on ne renonce à rien, on n'a rien à abjurer : on n'a jamais partagé les enthousiasmes démesurés du Nord et l'on n'est pas touché au même degré par les désenchantements qui suivent; on continue en ligne droite la tradition poétique d'avant la révolte subjectiviste, d'avant le romantisme proprement dit.

Là encore l'examen des textes d'auteurs autrichiens mis en musique par Schubert est révélateur. La liste de ces auteurs est trop longue pour qu'il faille attribuer une signification profonde à la présence de tel nom ou à l'absence de tel autre.

Cependant, l'absence de Lenau exige quelque commentaire : sans doute la première œuvre de ce poète, *Jugendträume*, ne paraît-elle dans la revue *Aurora* qu'en 1828; mais dès mai 1826 ce poème, avec quelques autres, avait été communiqué à J. G. Seidl qui fréquentait Schubert. À la rigueur celui-ci aurait donc pu être touché par les premières productions du jeune poète. Si toutefois l'hypochondrie maladive de ce dernier n'avait pas été absolument inconciliable avec la mélancolie plus sereine du compositeur.

L'absence partielle de Grillparzer s'explique aisément. Schubert connaissait Grillparzer, l'admirait et était admiré de lui. Il mit en musique que quelques pièces de circonstance du poète déjà célèbre : en 18[illegible]

15. Scherer (Wilhelm) / Walzel (Oskar) : *Geschichte der deutschen Literatur*, 1928, p. 508.

Ständchen, sur commande des sœurs Froehlich, puis en 1828 *Myriams Siegesgesang,* et enfin *Bertas Lied in der Nacht,* de 1819, écho du succès immense remporté en 1817 par la *Ahnfrau* (au demeurant une romance « noire »!). Mais la collaboration des deux artistes s'arrête là : l'introversion de Grillparzer, sa manière trop personnelle et trop discursive, sa « diction » trop dure écartèrent Schubert, ce qui n'empêcha pas le poète de dédier des vers émus à sa mémoire.

En revanche tous les autres poètes autrichiens qui inspirèrent Schubert ont comme un air de famille : leurs œuvres sont nées de ce ce même « medium » collectif dont sont nourries les mélodies schubertiennes. Or tous ces poètes se rattachent à la tradition du Hainbund et du Musenalmanach de Goettingue, qui se perpétua à Vienne plus longtemps qu'ailleurs. Dans un travail déjà ancien mais nullement dépassé, M. Otto Rommel a montré cette continuité[16].

En effet le *Wienerischer Musenalmanach* parut avec quelques interruptions de 1777 jusqu'en 1807. Les collaborateurs le plus marquants de la revue continuèrent encore à jouer un rôle important dans la Vienne littéraire du début du siècle : Joseph Franz von Ratschky, né en 1757 (qui fonda l'Almanach et présida à ses destinées de 1777 à 1779, puis de 1781 à 1792), ne meurt qu'en 1810. Gottlieb von Leon, né également en 1757 et qui publia la revue de 1795 à 1796, ne meurt qu'en 1832. Gabriele von Baumberg, née en 1775, vit, elle, jusqu'en 1839. Johann Nepomuk von Kalchberg, né en 1779, et qui fit très jeune ses débuts dans l'Almanach, connaît un renouveau de gloire après 1814. Tous ces poètes ont fréquenté le salon de Caroline Pichler et appartenu au cercle du baron Hormayr[17] où s'est faite toute la littérature autrichienne du début du siècle. Firent également partie du même groupe les frères Collin, Ladislaus Pyrker, Guillparzer même; et d'autre part Friedrich Schlegel, Theodor Körner, le plus austrianisé de ces émigrés du Nord qui avaient afflué à Vienne à l'époque des guerres napoléoniennes, l'auteur de ce *Zriny* qui, — comme nous le rappelle Joseph Roth dans son *Radetzkymarsch* —, a nourri la ferveur patriotique de plusieurs générations d'Autrichiens.

Or tous ces noms figurent sur la liste des poètes dont les œuvres furent mises en musique par Schubert : une nouvelle fois apparaissent les liens entre la musique de Schubert et le climat poétique du Hainbund. De même que Schubert, les jeunes poètes viennois de sa génération sont restés marqués par cette influence. Nous nous contenterons de le montrer à propos de deux d'entre eux : Franz von Schober et Johann Mayrhofer.

Franz von Schober a été l'intime de Schubert depuis l'époque du « Konvikt » et c'est à lui qu'est adressée la dernière lettre que le compositeur écrivit sur son lit de mort. Fils illégitime d'un aristocrate suédois, nanti d'un assez important patrimoine, Schober fait figure d'homme

---

16. ROMMEL (Otto) : *Der Wiener Musen Almanach. Eine literarhistorische Untersuchung (Euphorion. 6. Ergänzungsheft)*, 1906.
17. ROBERT (André) : *L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler*, Paris, 1933. (Sur les rapports de Schubert avec les amis de C. Pichler, cf. JASPERT, *o. c.*, p. 169.)

du monde, élégant et désabusé, parmi les « Schubertianer » en général assez démunis. A intervalles réguliers, de 1815 à 1827, Schubert ne cesse de revenir à Schober. La mélancolie de celui-ci, même feinte et conventionnelle, lui suffit comme point de départ. Ce qui lui importe, c'est de dépasser cette mélancolie, de la réintégrer dans l'harmonie.

Le romantisme de Schubert, s'il est permis d'employer ce terme, est un romantisme réconcilié avec l'existence, qui a pris son parti de la réalité. Dès 1836 Bauernfeld en fait la remarque : « Schubert hat die rechte Mischung von Idealem und Realem. Die Erde ist ihm schön »[18]. Et dans un poème où, selon une tradition bien établie, Grillparzer fait allusion à Schubert et au charme de sa musique (*Als sie, zuhörend, am Klavier sass*) se trouve le vers révélateur :

> Der Ton des Schmerzes ward zum Ton der Lust[19].

Or ce balancement, cet équilibre entre les délices de la plainte et l'apaisement de l'harmonie ne sont pas nouveaux : ils se trouvent déjà chez Hölty et chez Matthisson. L'*Adélaïde* de ce dernier (mis en musique par Beethoven et par Schubert) n'est qu'un credo confiant en la victoire définitive de l'amour et de l'idéal sur la mort et le temps :

> Einst, o Wunder! entblüht auf meinem Grabe
> Eine Blume der Asche meines Herzens...

Le thème de la victoire sur la mort et sur la tristesse est courant également chez Goethe et chez Schiller, surtout dans les poèmes de ces auteurs dont Schubert s'est inspiré, comme *Nachtgesang* de Goethe ou *Sehnsucht* de Schiller.

Ce motif de la mélancolie, dont on ne jouit que pour la dépasser, n'est développé nulle part avec plus de constance que chez Johann Mayrhofer, cet autre ami de Schubert, son compagnon de tous les jours, son confident, son maître en littérature. C'est Mayrhofer sans doute qui lui révéla définitivement Schiller aussi bien que Goethe.

Point de mélancolie plus sincère que celle de cet hypochondriaque qui pourtant prétend toujours nier sa peine, jusqu'au jour où, à l'âge de 47 ans (1834), il se donne la mort. Plus que la plainte élégiaque, ce qui frappe chez cet épigone, c'est l'effort constant qu'il fait pour la transcender. L'un de ses poèmes (mis en musique par Schubert en 1824) porte en titre *Der Sieg*. Il se sert d'abord, pour masquer ses émotions, du badinage anacréontique, hérité du XVIIIe siècle. Puis il cherche une arme plus efficace. Il pense d'abord la trouver dans l'art : le vieux roi de la ballade *Liedesend* (mise en musique par

---

18. BAUERNFELD : *Tagebücher* (in : « *Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft* V-VI : 1895-1896) à la date du 8 mars 1826, cité chez JASPERT, *o. c.*, p. 367.

19. GRILLPARZER (Franz) : *Sämmtliche Werke. Historisch-kritische Gesamm[t]ausgabe. Im Auftrage der Stadt Wien hrsg. v. A. Sauer.* Wien, 1909 ss. I. Abteilung, [.] Band, p. 53 et commentaire p. 284 (cf. *Jahrbuch der Grillparzer Gesellschaft* [.] (1895), p. 231, in : SAUER (A.), *Grillparzer und Katharina Fröhlich* et *ibid.* XX[.] (1930), pp. 66 ss., in : OREL (Alfred), *Grillparzer und Schubert.*)
Dans l'édition Stefan Hock : GRILLPARZER : *Werke*, XVI, le poème se trou[ve] vol. I, p. 29.

Schubert en 1815) remercie en ces termes le poète qui l'a consolé de la mélancolie du sort :

> Was mir ein Gott verweigert
> Erstattete dein Spiel[20].

Mais il trouve sa victoire surtout dans un sursaut de la volonté qui nie le danger et qui affirme, en dépit des apparences, l'ordre de l'univers, l'excellence de la création. Il appartient au poète de nous réconcilier avec la réalité, bonne même quand elle déçoit. Toute l'œuvre de Mayrhofer proclame cette conviction.

Or aucun poète mis en musique par Schubert ne semble avoir été aussi proche de lui. Schubert en a conscience obscurément lorsque, en 1818, il écrit dans une lettre : « Mayrhofers *Einsamkeit* ist fertig, und wie ich glaube, so ist's mein Bestes, was ich gemacht habe »[21]. Et réciproquement Mayrhofer se retrouve dans la musique de son ami quand, dans le poème *Geheimnis* qu'il lui dédie, il le félicite d'avoir réalisé l'idéal d'art auquel il a lui-même toujours aspiré :

> Sag an, wer lehrt dich Lieder, so schmeichelnd und so zart?
> Sie zaubern einen Himmel aus trüber Gegenwart[22].

Tout l'art de Mayrhofer, de Schubert, tout l'art autrichien du début du siècle est évoqué par ces vers : son amertume sereine, sa mélancolie souriante, le mélange de sagesse émue et de sensibilité virile qui le caractérisent, son héroïsme sans pathos, résolu et sans illusions, le contraire même de la révolte et de l'envolée romantiques. Vouloir le réel tout en connaissant ses imperfections, sacrifier le rêve sans l'oublier ni le renier, tel est le sens de la résignation autrichienne, du « Sei's denn » de Grillparzer comme de la plainte harmonieuse de Schubert.

Sans doute Mayrhofer n'est pas un grand poète : Grillparzer, dont le jugement est rarement en défaut, s'en est bien rendu compte[23]. Mais il est à un haut degré représentatif de son temps et de la société à laquelle il a appartenu : Ernst von Feuchtersleben, qui pourtant portait à Goethe une admiration quasi idolâtre[24], et qui considéra toujours Grillparzer comme le « maître » et le « géant » de son temps[25], n'hésita pas à définir son idéal de la poésie lyrique moderne

---

20. Mayrhofer (Johann) : *Gedichte*, Wien, 1824, p. 41.
21. Lettre à J. M. Vogl du 3 août 1818, citée chez Einstein, *o. c.*, p. 189.
22. Mayrhofer, *o. c.*, p. 9.
23. Grillparzer : *Werke* (édit. Hock déjà citée), vol. XIII (*Studien III. Zur Literatur*), pp. 401-402. Fragments n° 388, de 1823, et surtout n° 389, de 1843 : « Mayrhofers Gedichte sind immer wie Text zu einer Melodie. Entweder zur antizipierten Melodie eines Tonkünstlers, der das Gedicht in Musik setzen sollte, oder es schimmert die Melodie eines gelesenen fremden Gedichtes durch, das er im Innern reproduzierte und mit neuem Texte und neuer Empfindung sich vorsang ». Grillparzer met bien l'accent sur l'aspect « communicabilité » de cette poésie.
24. Feuchtersleben (Ernst Freiherr von) : *Sämmtliche Werke... hrsg. von Friedrich Hebbel*, VII, Wien, 1851 ss. Cf. I, pp. 135 ss., le poème *Den Manen Goethes*, p. 200, le poème *Dem künftigen Dichter. Nach Goethes Tode*, etc., etc.
25. *Ibid.*, p. 124 ss. *An Grillparzer* (... ruhig steht der Meister... Du prüfst die Riesenkraft...), pp. 17 ss. *Ein Wort Grillparzers*, p. 144, *Toast... Für Grillparzer, 1844...*, etc., etc.

en se référant, exclusivement, à quelques poèmes de Johann Mayrhofer[26] !

Le jugement de Feuchtersleben démontre encore une fois que l'éclectisme littéraire de Schubert n'a rien d'insolite. Il n'a besoin ni de justifications ni d'excuses.

Roger BAUER.

Institut Français de Bonn.

---

26. *Ibid.*, V, p. 43 (in : *Moderne poetische Literatur :* « ... eine symbolische Darstellung, in welcher Reflexion, Empfindung und Anschauung durch das poetische Genie so innig in eins verschmolzen sind, dass kein Auge mehr ihre Grenzen entdeckt. Dies ist das Ideal der modernen Lyrik. Wenn man die mythischen Dichtungen J. Mayrhofers liest (Memnon, Prometheus, Herkules u. s. w.) dieses edlen Genius begabten Dichters, den ich bei Schilderung dieses Ideals der künftigen Lyrik im Herzen hatte, so fühlt man, besser als ich's sagen konnte, was ich meinte ». Cf. MAYRHOFER (Johann) : *Gedichte. Neue Sammlung. Aus dem Nachlasse mit Biographie und Vorwort herausgegeben von Ernst Freih. v. Feuchtersleben.* Wien, 1943. Cf. également l'éloge de Franz von Schober dans FEUCHTERSLEBEN, *o. c.*, VI, pp. 133 ss.

NOTES ET DISCUSSIONS

UNE CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE LA « NOUVELLE » ALLEMANDE

DÉCIDÉMENT, la nouvelle est à l'ordre du jour. La critique consacrée à ce genre littéraire est déjà fort abondante. Voici pourtant qu'après W. Pabst[1], B. von Arx[2], J. Kunz[3], J. Klein[4], B. von Wiese[5] et N. Erné[6], Fritz Lockemann apporte lui aussi sa contribution à l'histoire de la nouvelle[7].

L'ouvrage est bien imprimé, clairement présenté, d'un maniement facile. Il débute par une introduction de 24 pages, suivie d'une vue d'ensemble du plan. Puis l'auteur étudie, classés selon un ordre à la fois chronologique et logique, 45 auteurs allant de Goethe à Bergengruen et de ces auteurs, environ 400 nouvelles. C'est dire assez le travail d'investigation considérable — bien que limité dans l'espace et le temps — auquel s'est adonné Lockemann. Enfin, le volume se termine par une bibliographie[8] de 11 pages et un répertoire des auteurs étudiés ainsi que des œuvres analysées.

F. Lockemann précise dès le début le sens de sa recherche :

> « Dieses Buch will einen Beitrag zur Geschichte einer literarischen Gattung geben und zwar zu einer Gattungsgeschichte im strengen Sinn; es will zeigen, wie ein Gattungscharakter als gleichbleibender Kern durch alle Gestaltungen eines Zeitraums hindurchgetragen wird, wie er geschichtlich und persönlich bedingte Änderungen erfährt, ohne dass sich sein Wesen ändert. » (p. 7).

Le critique n'ignore pas les difficultés de l'entreprise; il a parfaitement conscience du cercle vicieux que n'ont pas toujours su éviter ses devanciers. Pour écrire en effet l'histoire d'un genre littéraire, il faut commencer par le définir; mais pour le définir, il faut en découvrir les lois, donc analyser

1. *Novellentheorie und Novellendichtung — Zur Geschichte ihrer Antinomie in den romanischen Literaturen* (1953).
2. *Novellistisches Dasein — Spielraum einer Gattung in der Goethezeit* (1953).
3. « Geschichte der deutschen Novelle vom 18. Jahrhundert bis auf die Gegenwart » — In : *Deutsche Philologie im Aufriss*, hrg. v. W. Stammler — Sp. 1739-1840 (1954).
4. *Geschichte der deutschen Novelle* (1954).
5. *Die deutsche Novelle von Goethe bis Kafka* (1956).
6. *Kunst der Novelle* (1956).
7. Fritz LOCKEMANN : *Gestalt und Wandlungen der deutschen Novelle. Geschichte einer literarischen Gattung im 19. u. 20. Jahrhundert* (München, Max Hueber, 1957, 390 p., DM 19.80).
8. La Bibliograpie consacrée aux auteurs est évidemment très sommaire. Celle qui concerne le genre lui-même est plus substantielle. Les derniers ouvrages parus sont mentionnés, sauf le petit livre suggestif de N. Erné, jugé sans doute un peu fantaisiste.

les œuvres; or comment peut-on attribuer à telle ou telle œuvre le nom de nouvelle si l'on n'a pas auparavant déterminé les caractéristiques du genre? Aussi F. Lockemann a-t-il mis au point une méthode destinée à briser ce cycle infernal; il espère ainsi, évitant de partir d'une définition a priori et par conséquent arbitraire de la nouvelle ou de se perdre dans les variantes d'un genre aux contours insuffisamment précisés, parvenir à une synthèse de l'étude historique et de l'étude esthétique :

« Die gattungsgeschichtliche Betrachtung kann also das scheinbar Unvereinbare vereinen : die relativierende historische und die absolutierende ästhetische Betrachtungsweise. » (p. 20).

Sa méthode consiste à examiner de près comment s'est implanté en Allemagne ce genre littéraire, un temps l'apanage des littératures latines; il s'agit en somme de savoir en premier lieu ce que Goethe a emprunté à son modèle italien Boccace et de suivre ensuite l'évolution de ce rameau étranger greffé un beau jour sur la littérature allemande :

« Das der deutschen Dichtung scheinbar künstlich aufgepfropfte Reis ist natürlich weitergewachsen, ist als eine notwendige epische Aussageform von den bedeutendsten Dichtern ergriffen und weitergebildet. Schöpfungen dieser Gattung gehören zu den gültigsten Leistungen des 19. Jahrhunderts. » (p. 21).

Or F. Lockemann met en relief l'importance du « cadre » chez Boccace ainsi que les rapports étroits qui unissent ce « cadre » à une expérience fondamentale, déterminant elle-même une certaine forme de récit. Il constate ensuite que pour Goethe, comme pour son modèle, le « cadre » est l'expression de l'aspect social de la nouvelle, dans laquelle s'affrontent deux forces opposées, celle de « l'ordre » et celle du « chaos ». Tandis que la peste règne à Florence, semant la mort et l'anarchie, dix jeunes gens de la bonne société se réunissent pour recréer un embryon de communauté, dont le centre est chacun des conteurs qui, tour à tour, prennent la parole; les émigrés allemands que Goethe met en scène dans ses « Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten » se trouvent dans une situation analogue, les forces du chaos étant représentées ici par la Révolution française. Cette similitude de situation permet à Lockemann d'affirmer :

« Eine sich auflösende Gesellschaft wird durch das Erzählen von Novellen zusammengehalten. » (p. 13).

Certes il existe des nouvelles non encadrées, il en était déjà ainsi chez Cervantes; la tendance ira s'accentuant dans la littérature allemande, mais Lockemann affirme, à bon droit semble-t-il, que la nouvelle à « cadre » peut être considérée comme le prototype du genre. Le « cadre » en effet peut, soit s'étendre à l'infini et englober la totalité des lecteurs, soit se réduire à un seul personnage; il est de toute façon nécessaire que les deux plans qu'il impose à la nouvelle et dont il est la condition et le symbole, subsistent :

« Die novellistische Spannung, die Spannung zwischen Chaos und Ordnung, bestimmt den Gattungscharakter der Novelle. » (p. 15).

Muni donc de ce fil d'Ariane, F. Lockemann, laissant à peu près complètement de côté la théorie, s'attaque au réel et nous propose une promenade à travers les œuvres. Nous ne nous permettrons pas de porter un jugement sur le détail de ses analyses, nécessairement succinctes. Disons simplement que nous le suivons avec intérêt, d'autant plus facilement qu'il a pris soin

de poser des jalons, de ménager des haltes, qui nous permettent de souffler, de faire le point avec lui, avant de continuer notre route.

C'est ainsi qu'il nous montre, chemin faisant, comment les forces de l'ordre et celles du chaos, d'abord extérieures à l'homme, peu à peu s'intériorisent, s'individualisent; il arrive même que l'un des pôles tende à disparaître comme chez G. Büchner et à plusieurs reprises nous avons l'impression de dresser l'acte de décès de la nouvelle. C'est que nous avons affaire en effet à un genre perpétuellement menacé, et les nouvellistes allemands ont eu pleinement conscience du danger. Citons entre autres Paul Heyse, Paul Ernst ou même Werner Bergengruen. Paul Heyse estimait beaucoup les nouvelles de Boccace et en particulier celle qui est intitulée « Le Faucon ». Celle-ci représentait à ses yeux la nouvelle-type; de là ses efforts pour recréer l'unité de la nouvelle autour d'un objet symbolique (Dingsymbol) et l'appellation de « Falkennovelle ». Paul Ernst n'a pas saisi l'importance du cadre; il répète avec Storm que la nouvelle est « la sœur du drame » et voit le centre de la nouvelle dans le « Wendepunkt », tournant décisif du récit que Goethe appelait « unerhörte Begebenheit » et que l'on désigne aussi parfois par le terme de « Zentralereignis ». Bergengruen enfin s'efforce, tantôt de retrouver la tradition italienne dans ses nouvelles brèves, tantôt de continuer la tradition allemande dans ses nouvelles plus longues. Ce n'est toutefois pas un simple hasard si le titre de l'une de ses œuvres, « Die drei Falken », rappelle « le Faucon » de Boccace.

Nous venons de parler de tradition italienne et de tradition allemande; c'est qu'en effet la nouvelle allemande tend à s'émanciper. Certes, il nous arrive de retrouver le schéma de Boccace; le Sinngedicht de G. Keller n'est-il pas un retour aux nouvelles encadrées, formant un cycle comme le Décaméron? Toutefois de plus en plus la nouvelle s'isole, le « cadre » devient factice ou même disparaît. Certains auteurs, C. F. Meyer ou Th. Mann entre autres, s'efforcent bien de le revaloriser; mais ils le destinent alors à imposer au lecteur une certaine perspective et même dans ce cas il perd sa signification première. Enfin il peut même se trouver, chez Stifter par exemple, que l'événement extraordinaire fasse défaut, que le tournant n'ait rien de soudain, d'inattendu; il va sans dire que dans ces conditions la tension propre à la nouvelle risque de faiblir. Cette chute de tension est toutefois moins grave que la disparition de l'un des pôles comme cela se produit chez Fr. Hebbel, ce précurseur de la short-story, dont les récits se développent sur un plan seulement. D'ailleurs nous touchons là du doigt l'aspect social de la nouvelle, liée non seulement à la conception du monde de l'artiste, mais aussi à celle du public.

Aux époques où les notions d'ordre et de chaos s'estompent, où divers ordres apparaissent comme possibles, la tension faiblit; un conformisme béat signifierait la mort de la nouvelle, aussi bien d'ailleurs qu'une installation quiète au sein du chaos. Avec F. v. Saar, nous ne sommes pas tellement éloignés d'un tel état de choses. Voilà ce qui explique la question posée par l'auteur en guise de conclusion : l'importance accordée à l'anecdote ou à la short-story ne semble-t-elle pas impliquer qu'un monde de l'ordre n'est plus ressenti aujourd'hui comme une nécessité vitale et que par conséquent la nouvelle n'a jamais été aussi menacée ?

Ainsi, tout en notant accessoirement les différences entre divers auteurs, en opposant par exemple le naturel (Ursprünglichkeit) de Keller au style léché de Heyse (klassizistische Wohlfrisiertheit), F. Lockemann s'efforce de ramener les nouvelles allemandes à un dénominateur commun. Il esquisse en même temps la courbe de l'évolution de la nouvelle, jalonnée en ses

sommets par les noms de Kleist et Hoffmann, puis de Storm, Keller, Raabe, Meyer, tandis qu'aux points bas nous trouvons une première fois Stifter et, pour finir, F. v. Saar. Voilà pour l'étude historique.

Quant à l'étude esthétique, l'auteur s'est efforcé de mettre en relief les éléments essentiels de la nouvelle. L'interférence des deux plans déjà signalée, d'une part la rapproche du drame et de la ballade, d'autre part la distingue de l'anecdote ou de la « Kurzgeschichte » :

« Die Anekdote ist einschichtig, die Novelle mehrschichtig. » (p. 76).

La nouvelle se caractérise donc par l'irruption du chaos dans un ordre donné et l'événement décisif (Wendepunkt) est justement celui qui permet à l'ordre de se rétablir :

« Wie in der Rahmensituation die Tatsache des Erzählens einen Kristallisationspunkt der Ordnung schafft, so gibt die Pointe als Wendepunkt einem chaotischen Geschehen die Wende zur Ordnung. » (p. 14).

L'action peut évidemment être jalonnée par plusieurs moments décisifs; il peut même arriver que nous nous acheminions d'un ordre inférieur à un ordre supérieur et inversement. Il n'est pas impossible non plus que la nouvelle illustre le triomphe du chaos; mais alors Lockemann lui donne le nom de contre-nouvelle (Gegennovelle), terme un peu gênant et acceptable seulement dans la mesure où il montre à quel point la nouvelle allemande a pu s'éloigner parfois de son modèle initial.

Ainsi ce genre, tel que le présente Lockemann, permet une multitude de variantes; la nouvelle apparaît comme une œuvre artistique, moins artificielle qu'on ne l'a prétendu parfois. Elle est un récit très centré, concentré, qui a naturellement tendance à se condenser en un symbole; mais « Faucon » (Falke ou Dingsymbol) leitmotive et motifs secondaires, ornements possibles de la nouvelle, n'y sont point nécessaires; ces accessoires ne sont que les conséquences de ce besoin de concentration, aussi bien d'ailleurs que le caractère parfois un peu abstrait des personnages :

« Eine gewisse Abstraktheit der Gestalten, die nur als Träger der in der Novelle wirkenden Kräfte der Ordnung und des Chaos Lebensrecht haben. » (p. 19).

Il resterait à mettre à l'épreuve les lois de la nouvelle découverte par Lockemann. Il nous y invite lui-même :

« Gelingt die Erschliessung der einzelnen Novellen aus diesem Kern, so dürfen wir darin eine Bestätigung unseres Verfahrens erblicken. Je öfter dies Kriterium der Erschliessbarkeit sich bewährt, desto breiter die Geltung des Gesetzes. » (p. 22).

Nous l'avons tenté à propos de C. F. Meyer et nous avons été amené à faire les constatations suivantes :

1) Il nous semble que les nouvelles de Meyer sont plus riches, plus profondes que ne le suggèrent parfois les analyses de F. Lockemann, ce qui ne saurait préjuger en rien d'ailleurs de ses conclusions concernant le genre de la nouvelle;

2) En effet son schéma est assez souple pour s'adapter à ces mêmes nouvelles et permettre d'arriver à des conclusions semblables à celles auxquelles on a pu aboutir par d'autres voies.

Les résultats obtenus semblent donc, il faut le reconnaître, fort substantiels. F. Lockemann est parvenu à démontrer le fait si souvent affirmé, si rarement vérifié, de l'identité de la structure interne et de la structure

externe de l'œuvre d'art. S'il est vrai en effet qu'un genre littéraire se distingue par une forme donnée, celle-ci correspond à un contenu donné, lui-même expression dans des conditions données d'un certain tempérament artistique. Il s'ensuit que l'analyse de la forme doit coïncider avec l'étude du fond et nous placer au centre même de l'acte créateur.

Il nous faut donc savoir gré à l'auteur de cette étude d'avoir tenté de découvrir l'originalité organique d'un genre littéraire aux prolongements si divers, de s'être efforcé de rendre claire à l'intelligence une unité que chacun sent. Il ne s'est pas contenté en effet de cette définition qui ne satisfait personne, mais à laquelle on revient généralement, faute de mieux, et qui fait de la nouvelle un récit de longueur moyenne, l'opposant ainsi à la « short-story », plus courte, et au roman, plus long. Il s'est refusé aussi à voir dans la nouvelle un genre mineur, à la portée d'un artiste au souffle court, pensant avec Mérimée que « l'artiste qui a gravé certaines médailles grecques est l'égal de celui qui a sculpté un colosse ».

G. BRUNET.

Lycée de Châlon-sur-Saône.

LES DÉBUTS D'UN ÉCRIVAIN : HEINRICH BÖLL

DANS l'adaptation de *La Guerre et la Paix* écrite pour la scène par Piscator, un meneur de jeu commande à tous les personnages : le destin, c'est-à-dire la politique. Le fils du sculpteur Böll, Heinrich, né à Cologne en 1917, appartient à une génération qui subit tout spécialement la tyrannie de ce destin. Il refuse de s'engager après avoir terminé ses études secondaires. Il est apprenti libraire et s'essaie à l'art d'écrire, lorsqu'en automne 1938, on l'enrôle pour le service obligatoire du travail. Libéré au printemps 1939, il reprend ses études pour un mois. On le mobilise alors pour un « exercice de plusieurs semaines » qui ne prendra fin qu'en 1945. Les six années de guerre que Böll passe sur divers fronts, du cap Gris-Nez à la Crimée, forment la substance de ses premiers récits.

Der Zug war pünktlich[1] nous conte l'histoire d'un soldat allemand qui regagne le front après une permission. Lorsque le train démarre, il crie à son ami : « Je ne veux pas mourir et le pire est que je vais mourir bientôt ». Il pressent même le jour et le lieu de sa mort. Non seulement rien ne peut empêcher la fatalité d'être à l'heure, mais rien, ni les souvenirs, ni l'amitié, ni l'amour, ne saurait arracher la victime à son obsession, lui faire oublier que le temps, c'est de la mort. L'existence d'André est conditionnée par un autre temps, qui progresse au cours du roman et se réalise dans l'hallucination finale. L'art de Böll oscille entre le fantastique et le naturalisme; il ne va pas sans outrance. Les personnages s'imposent à nous avec une force fascinante; en quelques mots Böll les fait surgir devant nous.

Cette qualité se confirme dans : *Wanderer, kommst du nach Spa*[2]... ou « Passant, va dire à Sparte »... que nous sommes tous morts ici pour obéir à ses lois ! La cité de la guerre ou de l'après-guerre a condamné à mort tous ses sujets. Les survivants ont à peine plus de réalité que les disparus. Ils doivent se recréer de toutes pièces. Cela nous vaut vingt-cinq esquisses, dont certaines sont des chefs-d'œuvre : « Kumpel mit dem langen Haar », « Mein trauriges Gesicht » et surtout « Der Mann mit den Messern », choisie par Hermann Kesten pour représenter Böll dans son anthologie : « Die schönsten deutschen Erzählungen des zwanzigsten Jahrhunderts[3] ».

Les neuf nouvelles de *Wo warst du, Adam?*[4] sont plus longues. Certains héros apparaissent dans plusieurs d'entre elles, l'architecte Feinhals dans toutes; l'action se déroule le plus souvent en Europe Centrale; on a l'impression d'un monde clos et on comprend que Böll ait groupé tous les épisodes sous le nom de roman. Il décape les vieilles notions d'héroïsme et de grandeur dans la guerre, gratte le vernis mystique, patriotique ou sentimental qui recouvre « la pire des insanités ». Deux épigraphes traduisent bien l'esprit du livre. Voici, resituée dans son contexte de *Pilote de Guerre* celle que Böll emprunte à Saint-Exupéry :

« J'ai autrefois vécu des aventures : la création des lignes postales, la dissidence saharienne, l'Amérique du Sud..., mais la guerre n'est pas une aventure véritable, elle n'est qu'un ersatz d'aventure. L'aventure repose sur la richesse des liens qu'elle établit, des problèmes qu'elle pose, des créations qu'elle provoque. Il ne suffit pas, pour transformer en aventure le simple jeu de pile ou face, d'engager sur lui la vie et la mort. La guerre n'est pas une aventure, la guerre est une maladie, comme le typhus. »

Tout y est duperie; on trompe Dieu lui-même. Où étais-tu, Adam ? demandera le Seigneur. A la guerre, répondra l'homme. La guerre, c'est son alibi. Cette formule, reprise elle aussi en exergue, se trouve dans les *Tag-und Nachtbücher* de Theodor Haecker, le premier éditeur allemand de Kierkegaard et son disciple, converti au catholicisme, victime de la politique, interné par les nazis, mort en 1945. Böll ne se réfère pas à lui par hasard. En plus des qualités visionnaires qui s'affirment avec éclat dans *Wo warst du, Adam?* parallèlement à une prise de conscience de plus en plus aiguë du monde extérieur, à une sorte de réalisme hypnotique, la satire apparaît, définie par Haecker « l'envers du lyrisme ». C'est également Haecker, et par lui Kierkegaard, que rejoint Böll dans sa conviction que l'homme ne vaut que par l'amour. Il ne s'attache pas à la responsabilité de l'homme dans la guerre. Il montre ce que la guerre a fait de l'homme : une créature sans recours et, le plus souvent, sans secours, même si elle est effleurée par l'idée de rédemption, la foi en un Dieu ambigu et lointain. Seul l'amour révèle l'homme à lui-même et lui donne pouvoir sur la guerre. Dépossédé de lui-même par la guerre, restera-t-il accessible à cet amour lorsque la vie tentera de le reprendre? On se pose la question à propos des personnages de *Wo warst du, Adam ?* mais elle ne les concerne pas; ils meurent tous. Il faut attendre *Und sagte kein einziges Wort*[5] pour esquisser une réponse.

1. Opladen, Verlag Friedrich Middelhauve, 1950. (Traduction de Colette Audry aux éditions Denoël : *Le train était à l'heure*, 1954.)
2. Verlag Friedrich Middelhauve, 1950 (la nouvelle qui fournit le titre du recueil a été traduite par Denise Naville : « Passant, si tu vas à Spa... » dans « Les lettres nouvelles », 1re année, nº 4, juin 53).
3. Verlag Kiepenheuer und Witsch (Köln-Berlin), 1956.
4. Verlag Middelhauve ,1951 (traduction d'André Starcky aux Editions du Seuil : « Où étais-tu, Adam? », 1956).
5. Verlag Kiepenheuer und Witsch, 1953.

Ce roman a connu en France un succès considérable sous le titre inattendu de « Rentrez chez vous, Bogner! »[6]. Pourquoi Bogner rentrerait-il? En lui, la guerre n'a pas cessé. Il n'a jamais eu de profession définie, de place dans la société. Chez lui, il est encore chez les autres. Il n'aspire qu'au repos et ce repos est impossible à trouver sur les quelques mètres carrés où étouffent sa femme Käte et leurs enfants. Il promène donc sa lassitude à travers la ville, la Cologne insolite des ruines et des bouges. Les bruits de la cité, le tintamarre d'une publicité en délire le menacent. Les mille objets quotidiens (percolateur, billes de la machine à sous, billets de banque, jetons) vivent si intensément que c'est en eux qu'existe Bogner. L'angoisse de Bogner évoque celle de Malte à Paris; elle colle véritablement à la peau du lecteur et cette adhésion aux personnages de Böll et à leurs aventures, que nous devons à un art éminemment direct, a une valeur humaine. Témoins de la mutuelle fidélité de Käte et de Bogner, couple dédoublé plus que désuni, nous savons qu'un dialogue se poursuit entre eux, bien qu'ils vivent le plus souvent loin l'un de l'autre.

C'est que *Und sagte kein einziges Wort* est un roman catholique, qui retrace l'histoire d'un mariage chrétien. On y sent cette « présence cachée de Dieu », cette « circulation souterraine de la Grâce » décelée par François Mauriac dans *La Puissance de la Gloire*. Böll, comme Graham Greene, rappelle que nous serons jugés sur l'amour. Or jamais Käte et Bogner n'ont cessé de s'aimer. Si Bogner n'a pas survécu en vain, si cet estropié peut redevenir un homme, c'est parce qu'un des deux dépositaires du sacrement, Käte, a porté la croix que l'homme refusait. Son lot fut le sacrifice quotidien et le silence. Comme le Christ agonisant, veillé par deux femmes et un adolescent puisque les hommes ont pris la fuite, elle souffrait « et ne disait pas un mot ». Le titre original concerne Käte, non Bogner; il reprend le refrain d'un negro spiritual (and he never said a mumbling), dont le « chant rauque » émeut Käte. Cette inoubliable petite Allemande d'aujourd'hui trouve hors de toute conscience claire et de toute morale traditionnelle le salut vainement cherché par son mari dans l'érotisme et la délectation morose. Le roman se termine par des perspectives éclairées, sans qu'on puisse parler de conclusion, ni même de solution. *Und sagte kein einziges Wort*, est le contraire d'un livre édifiant ou pieux. Rien de plus torturé. Böll y dénonce avec une violence de polémiste toutes les formes du pharisaïsme, triomphant dans les institutions, fussent-elles catholiques, ou les individus, fussent-ils bons paroissiens. Il ne désespère pourtant pas. Les êtres les plus humbles ou les plus sordides peuvent servir de médiateurs entre le vide, où Bogner continue d'errer, et la vie.

On comprend que tant de lecteurs aient souscrit au jugement, si souvent rapporté, de Karl Korn, co-directeur de la « Frankfurter Allgemeine » : « Si quelqu'un me demande à l'avenir de quels livres importants, forts et sincères, les Allemands peuvent se prévaloir, je citerai Böll ».

La critique et le public firent un accueil moins unanimement chaleureux à *Haus ohne Hüter*[7], paru en 1954, qui offre un portrait plus complet de l'Allemagne et de ses différents milieux. La « maison sans gardiens » est le refuge des veuves et des orphelins. Trois millions de veuves, soit 21 % des femmes, vivent sur le territoire de la République fédérale; à Stuttgart, en 1955, plus de 15 000 écoliers sur 46 000 échappaient à la surveillance de leurs mères, accaparée par son travail. La main-d'œuvre féminine en Allemagne occidentale s'élève à 7,9 millions, soit une augmentation de 41 %

6. La remarquable traduction d'André Starcky a paru aux Editions du Seuil en 1954.
7. Verlag Kiepenheuer und Witsch.

par rapport à l'année 1939[8]. Heinrich Brielach et Martin sont victimes de cette situation. Nés en 1942, ils n'ont pas connu leur père. Heinrich assiste au défilé des « oncles »; chacun laisse derrière lui un objet, un mot, un geste, dont s'empare l'imagination de l'enfant. Ainsi se crée un monde hybride. Heinrich et Martin évoluent mal dans le milieu des enfants, parce que les adultes leur révèlent prématurément leurs tares. Comme Bogner, ces enfants n'ont nulle part de place. Pas davantage dans le temps. Ils perdent le leur en partant à sa recherche. Passé et avenir ne cessent de se mêler au présent. Les mères succombent à la même tentation, et avec elles tous ceux qui, arrachés à leur existence par la guerre ou la déportation, tentent de ressaisir les occasions perdues[9]. Le procédé de la surimpression psychologique est fréquent dans *Haus ohne Hüter*. L'exemple de la mère de Martin fait apparaître que tous les rapports humains sont faussés et commandés par le destin de l'Allemagne. Böll nous présente une radiographie de son pays; nous y lisons les progrès du mal : restauration, puissance des profiteurs, intoxication de la jeunesse, confusion des valeurs. Nous y trouvont aussi des promesses de salut : action des hommes de bonne volonté, dénonciation des hypocrites, progrès de l'amour, dont la force ne dépend plus nécessairement d'un sacrement. Heinrich et Martin nous proposent leur exemple, leur refus du nihilisme, leur instinct de l'équilibre. C'est de l'homme qu'en définitive tout dépend, comme si Dieu, pris au piège du siècle, lui avait délégué son pouvoir. Le destin de l'homme, désormais, c'est l'homme lui-même. Au terme du roman, les deux enfants ont retrouvé le sens de l'instant riche de tout le possible. L'espoir grandit dans la maison avec les gardiens de demain.

Ce roman a autant de chaleur et plus de densité que le précédent; il est aussi douloureux, mais moins crispé; l'air de la campagne y circule. Böll y donne libre cours à un comique féroce et réjouissant. La veine n'est donc pas tarie, à laquelle nous devions dès 1951 *Die schwarzen Schafe*[10] et en 1952 *Nicht nur zur Weihnachtszeit*[11], « satire caustique de la tartuferie bien-pensante des épiciers parvenus d'Outre-Rhin » et on peut penser que Böll est au nombre des contemporains qui « ouvrent peut-être au roman allemand une voie qu'il empruntait rarement : celle du *comique* »[12]. Tous les dons de Böll, écrivain, peintre et psychologue, s'épanouissent dans *Haus ohne Hüter*. M. Maurice Boucher loue le narrateur de ne pas parler « la langue des faubourgs, ni même de la conversation familière ou négligée » et de n'emprunter, cà et là, quelques tournures quotidiennes que « par souci de vérité ». Il voit en Böll un « virtuose des prises de vue au ralenti », habile à détailler « par le menu, d'une façon exacte et même neuve », non seulement les images du monde extérieur, mais « les sentiments, les pensées, toutes les impressions qui passent en nous »[13]. On ne se défend pourtant pas d'une appréhension. Voici Böll maître de son art, mais n'est-il pas menacé par l'artifice ? Certains de ces procédés « semblent contestables, sinon usés : commencer un chapitre par « il » ou « elle » et ne dire que deux pages plus loin de quoi il s'agit; s'arrêter brusquement au moment pathétique;... jouer à cache-cache avec le lecteur, paraissent des expédients »[13]. Les objets se métamorphosent en une sorte de ménagerie domestique, mais ce procédé

8. Cf. *Verderbt, Verdamnt, Verraten*, par Georg Reimann, Stuttgart, Franz Mittelbach, 1955.
9. Le titre choisi par André Starcky pour la version française, « Les enfants des morts » (Editions du Seuil, 1955) réduit la portée de l'œuvre, traduite jusqu'à présent en onze langues.
10. Verlag Middelhauve.
11. Verlag Kiepenheuer und Witsch.
12. Jacques Martin, in *EG.*, 37 (janvier-mars 1955), p. 52.
13. Revue *Hommes et Mondes*, 102, janvier 1955, pp. 295-296.

s'accompagne de la répétition lancinante de mots fétiches, de slogans psychanalytiques indiscrètement imprimés en caractères gras et cela devient une formule. Böll succombe à un automatisme brillant et gratuit.

Où le situer à ce premier stade de son évolution ? Il achève de dresser le bilan de notre époque, de nos faiblesses comme de nos énergies ; son œuvre sonne l'alarme, tout en étant un hymne à l'efficacité de l'effort humain. On sait gré à Böll d'avoir assumé une mission historique, d'autant plus importante que, trop souvent, la littérature allemande « s'attarde dans l'idylle » ou « s'élance dans le cosmique », se distingue par son double refus « d'enregistrer le temporel et de s'y engager »[14]. Böll accepta d'être considéré comme un représentant de la littérature « de la guerre, des revenants, des ruines ». « Permettre à ses contemporains d'idylliques évasions » lui eût semblé, dit-il lui-même, « une cruauté ». Il est moins le témoin que la conscience de son temps. Souvent, il s'adresse directement à ses compatriotes. La meilleure justification de son œuvre est une conférence radiodiffusée, *Où est ton frère?*[15], dans laquelle il fait le procès de l'Allemagne d'après la réforme monétaire. Reste à savoir si, sur le plan strictement littéraire, il rejoint « ces milliers de romanciers moyens qui ont essayé de capter quelques parcelles de réalité allemande » ou s'il peut devenir un autre Döblin. Walter Höllerer voit en Böll un des écrivains capables de créer le roman qui nous est nécessaire, un roman qui montre le vrai visage de la société, donne au lecteur conscience de sa situation dans cette société et puisse prendre la relève du roman éducatif[16]. L'optimisme de M. Höllerer se conçoit, mais il appelle une question : Böll est-il un romancier? Dans *Haus ohne Hüter,* la seule de ses œuvres qui ait le volume d'un roman, il anime une galerie de portraits, accumule les exemples et juxtapose les instants, plus qu'il ne retrace la continuité d'un destin, même collectif, ou ne suggère un univers. Son art reste anarchique, manque de cohésion. Böll est plus à l'aise lorsqu'il condense une action en vingt-quatre heures, comme dans *Und sagte kein einziges Wort,* et la plupart des récits ultérieurs à *Haus ohne Hüter.* Son art y gagne en intensité, mais demeure linéaire, ce qui est une des marques distinctives de la nouvelle. Sans douter que Böll puisse devenir romancier, nous saluons plus volontiers en lui, actuellement, un des maîtres de la nouvelle et un poète de l'instant.

On voudrait enfin que Böll ne produisît rien sans nécessité. Böll, très vite consacré[17], trop dépendant de sa publicité et de ses obligations professionnelles, publie trop. Après *Haus ohne Hüter,* nous attendions une œuvre achevée, mûrie dans le silence. Nous n'avons pas vu sans déception proliférer un peu partout des écrits secondaires.

Nous ne tenons pas *Das Brot der frühen Jahre*[18] pour un écrit secondaire, et pourtant nous ne pensons pas qu'il vaille à Böll de nombreux admirateurs. L'histoire démarre bien, mais n'évite pas longtemps la fadeur. Le pain des jeunes années, c'est le pain d'amertume et de haine que distribuent à leurs obligés les exploiteurs bien en fonds et bien en cour, empressés à faire la charité pour mieux se dispenser de la justice. La condamnation de la société prend ici une forme dialectique. Böll porte l'accent sur l'aliénation de l'homme dans le monde moderne; il s'efforce d'arracher le lecteur à sa tiédeur; de livre en livre il rejoint plus nettement les écrivains progressistes. Il s'en sépare cependant en ne luttant pas pour une transformation de la

14. R. Minder, in *Allemagne d'aujourd'hui*, mai-juillet 1952, p. 167.
15. Traduction d'André Starcky dans *Documents*, 11e année, N° 8 (août 1952), pp. 850-860.
16. Cf. *Documents*, 10e année, N° 2 février 1955), pp. 187-192.
17. Preis der Gruppe 47 en 1951, Süddeutscher Erlzählerpreis en 53, Kritikerpreis en 53 également, Prix de la Tribune de Paris en 54.
18. Verlag Kiepenheuer und Witsch, 1955.

société. Il préfère réformer l'homme, sauvé par l'amour (seul un amour pur arrache le héros de la nouvelle au monde sordide de sa jeunesse), mais aussi par la certitude que Dieu respecte la liberté de l'homme de répondre à son appel ou de le méconnaître.

So ward Abend und Morgen[19] renferme, à côté de textes plus faibles, qui rappellent trop *Und sagte kein einziges Wort,* un petit chef-d'œuvre de dialectique : « Die Wage der Baleks ». Depuis des générations, les seigneurs d'un village pèsent sur une balance vénérable tout ce que leur vendent les paysans. Or cette balance est truquée, comme la justice de la terre. L'enfant qui fait cette découverte doit quitter le village. Il ne peut même pas faire profiter les autres de son expérience, car on ne l'écoute pas. Malheur à qui se bouche les oreilles, mais honte à qui rend cette lâcheté nécessaire! Rigueur et vigueur, tendresse et poésie caractérisent ce bref récit.

On admire les mêmes qualités dans *Im Tal der donnernden Hufe*[20], qui semble être un fragment détaché de *Haus ohne Hüter.* Mais les jeunes garçons qu'on y retrouve ont d'autres problèmes à résoudre. Celui de la chair, d'abord. Ce sont des adolescents de quatorze ans, qui prennent au sérieux les interdits de la famille et de l'église et croient devoir préférer « la mort au péché ». Il ne s'agit pas de comprendre le monde de l'après-guerre et de s'y intégrer, mais d'échapper à la société repue de 1957, de rompre avec les philistins, les zélateurs posthumes de von Tirpitz ou les prédicateurs d'arrière-cuisine. Les collégiens commencent par s'inventer une vallée fabuleuse, où retentit un tonnerre de sabots. Puis à la fuite succède le combat, dérisoire et tragique; il faut abîmer le monde des hommes, à coup de pots de confiture ou de pistolets. Rentrer chez soi entre deux gendarmes représente un premier succès, l'affirmation officielle que les deux mondes s'excluent. La justesse de la psychologie de l'adolescent est ici remarquable. Il y a dans *Im Tal der donnernden Hufe* autant de hardiesse et de pudeur que dans « Le blé en herbe ». Mais les héros de Böll sont d'un type moins général que ceux de Colette. Avec Böll nous ne quittons pas l'Allemagne rhénane et catholique d'aujourd'hui, qu'il ménage peu. Tel est son vrai visage : créateur de fables, enfant terrible qui trouble la quiétude des grands et prend pour cible les enseignes de la Gemütlichkeit germanique.

Im Tal der donnernden Hufe a été jugé digne de figurer dans l'Insel-Bücherei (inselfertig!). On y retrouve la manière de Böll sans ses manies, avec toutes les marques d'une maîtrise reconquise. C'est la dernière en date des nouvelles de Böll. Son *Irisches Tagebuch*[21] présente l'avantage de nous montrer Böll pour la première fois aux prises avec une réalité non allemande.

Au terme d'une note rapide, présentation provisoire d'une œuvre en plein essor, on se refuse à conclure. Böll, comparé tour à tour à Aldous Huxley, Gr. Greene, Hemingway, — à Siménon, Camus, Cayrol, continue d'être considéré, en Allemagne et à l'étranger, comme un des espoirs de la « jeune littérature »; espoir d'autant plus précieux qu'aucun mouvement de rénovation ne se précise Outre-Rhin. La qualité de ses dialogues, son activité radiophonique font même espérer qu'un dramaturge sommeille peut-être en ce conteur. Par ailleurs, il est évident que Böll doit renouveler ses thèmes d'inspiration et acquérir la patience réservée aux grands auteurs. Faisons-lui confiance. *Im Tal der donnernden Hufe* prouve définitivement qu'il est plus que d'autres capable de poser dans le concret les problèmes de son pays et de son temps, de nous soustraire à l'univers du discours et de nous jeter en pleine vie. La vie, c'est toujours, avec Böll, le mot de la fin.

Pierre COTET.

Paris, Lycée Montaigne.

19. Zürich, Verlag der Arche, 1956.
20. Insel-Verlag, 1957 (Insel Bücherei, Nr 647).
21. Verlag Kiepenheuer und Witsch, 1957.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Kaj B. LINDGREN. — *Über den oberdeutschen Präteritumschwund.* — Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, 112,1 (Helsinki, 1957, 133 p., 650 mk. finl.).

L'auteur suit la disparition du prétérit simple dans les dialectes de l'Allemagne du Sud, par l'étude statistique d'un nombre important de textes : récits, chroniques, correspondances, en tout 65 (n° 19 à 83), échelonnés du XIV[e] au XVIII[e] siècle. Il trouve partout à peu près le même processus : jusque vers *1500,* le prétérit est la forme normale du récit d'événements passés; dans cette *perspective du passé,* on ne trouve à côté de lui que le *plus-que-parfait,* c'est-à-dire le prétérit d'une périphrase exprimant l'accompli. Le *parfait* ne se trouve guère que dans des contextes où le temps de base est le *présent;* il y joue le rôle d'un *présent de l'accompli.*

Pendant une brève période de transition, située entre *1500* et *1530,* le prétérit et le parfait sont employés côte à côte à l'expression du passé historique comme si l'auteur considérait les deux formes comme interchangeables, et ne faisait entre elles aucune différence de sens. Puis, très vite, le prétérit est totalement abandonné et seule subsiste l'opposition temps simple : temps composé. Au XVII[e] siècle, la réapparition du prétérit accompagne la fin des *Schriftdialekte* et leur remplacement par la langue littéraire commune issue de la langue de Luther.

M. Lindgren a fait précéder cette étude d'une analyse de l'état actuel de l'allemand, d'une part, et du moyen-haut-allemand avant les premiers signes d'affaiblissement du prétérit, de l'autre. Enfin il a fait suivre l'étude principale, à titre de comparaison, d'une analyse de nouvelles ou récits écrits dans des dialectes actuels de l'Allemagne méridionale, où le prétérit est inconnu.

Il pense que l'état atteint en moyen-allemand vers 1400 est en somme passé dans la koiné actuelle sans changement notable.

Il ressort de cette analyse que les fonctions remplies par le prétérit dans la koiné sont partagées, dans les dialectes dépourvus du prétérit, entre un *présent de récit* et *le temps composé,* celui-ci n'ayant pas recueilli purement et simplement les fonctions du prétérit en plus de celles qu'il assumait déjà; il y a eu une redistribution originale. L'auteur a le sens de la valeur relative des statistiques globales: il a su, dans ses textes, disjoindre du corps du récit les passages en *discours direct* (où domine la perspective du présent), et il a fait des observations fines sur la valeur des temps. Il n'est pas loin de découvrir, par la vertu d'analyses serrées, des faits-types d'évolution structurale; pour l'étude de ces faits il y a aujourd'hui une

méthode cohérente, à laquelle il semble toutefois avoir hésité à recourir. Il s'est privé ainsi du couronnement d'une étude bien commencée. — J. FOURQUET.

Heinrich Matthias HEINRICHS. — *Studien zum bestimmten Artikel in den germanischen Sprachen.* — Beiträge zur deutschen Philologie, Bd. 1. (Giessen, W. Schmitz, 1954, 143 p., DM 8).

L'ouvrage de Heinrichs est à peu près contemporain de l'étude de W. Hodler sur l'article germanique, dont nous avons rendu compte antérieurement (*EG* XI 1956 247). Malgré cette conjonction fortuite, on ne saurait imaginer livres plus opposés, tant dans leur but que dans leur méthode. Hodler était modeste dans ses intentions et avait fondé tout son exposé sur les faits germaniques; Heinrichs nous promet une étude en plusieurs volumes qui embrassera les multiples problèmes que soulève la question de l'art. défini. Pour commencer, on nous propose, dans ce premier tome, d'étudier les valeurs de l'art. défini; d'examiner les modalités de son apparition en proto-germanique; de nous décrire, dans un copieux appendice, l'emploi actuel de l'art. défini dans le dialecte de l'auteur (Amern, Kreis Kempen-Krefeld).

Le premier point n'apporte rien de neuf, il faut bien le dire : une fois de plus, l'article est considéré du point de vue sémantique (fonction classificatrice et fonction d'individualisation) et du point de vue grammatical (emploi anaphorique, et comme élément de relation). On regrettera, au passage, que l'auteur n'ait pas analysé l'absence d'article : Hodler avait bien marqué, lui, l'importance du fait.

Vient alors la partie maîtresse de l'ouvrage, consacrée à l'apparition de l'art. défini. L'auteur considère que l'adjectif « faible » a joué un rôle essentiel dans cette innovation et est amené, à ce propos, à rapprocher faits balto-slaves et faits germaniques : cette comparaison, si elle n'a pas le mérite de la nouveauté, est du moins menée avec clarté. On sait que Hirt voyait à l'origine de la désinence en *-n* une particule démonstrative postposée : Heinrichs reprend cette hypothèse et pense que la particule devait avoir une valeur proche de celle de l'art défini. Lorsque cette particule postposée a perdu sa valeur et a été intégrée dans le système morphologique, elle a été remplacée par l'article antéposé. Ainsi, pour Heinrichs, il y a simplement substitution d'un élément neuf à un élément usé, ou, si l'on me permet l'expression, « échange-standard d'une pièce », afin de satisfaire le désir de clarté et d'expressivité du sujet parlant. On ne s'étonnera donc pas que Heinrichs repousse l'explication selon laquelle l'art. défini aurait servi à compenser les désinences affaiblies du substantif.

L'étude dialectale fait apparaître qu'il existe à Amern deux articles (on pourrait dire deux variantes) : une forme proclitique (dər; də; ət, 't) et une forme accentuée (dä; di; dɔt). En gros, on peut dire que la première forme classifie, tandis que la seconde individualise. On lira avec profit cette esquisse dialectale qui est décrite avec beaucoup de minutie.

Ainsi, l'ensemble représente un bon effort d'approfondissement, à partir de données souvent déjà connues. On supporte cependant difficilement les exposés volontiers finalistes de l'auteur, ses allusions répétées à un « Streben nach »... quoi que ce soit. On regrette aussi de rencontrer des libellés approximatifs comme : « der Artikel in logischer Funktion » (passim), où « logisch » s'oppose à « syntaktisch »; ou bien : « die Sprachökonomie, die ja meist blosse Bequemlichkeit ist » (p. 21).

Bref, un livre non dépourvu d'intérêt, mais qui aurait gagné à être plus informé des développements récents (une trentaine d'années!) de la théorie linguistique. — A. CULIOLI.

Erik ROOTH. — *Nordseegermanische Beiträge.* (Stockholm/Lund, Filologiskt Arkiv, 1957, 63 p., 4 c. s.).

Ce petit livre contient trois études. 1° La palatalisation du *-k-* en saxon, frison, vieil-anglais (= nordseegermanisch). Les considérations sont à la fois théoriques (physiologiques, mais il n'y a pas de « logique » dans une évolution qui, dans les langues romanes [v. Brunot et Bruneau, *Précis de grammaire historique,* § 88], commence par *-ts-,* point ultime de l'évolution frisonne, p. 7), et concrètes : Rooth attribue, avec des textes précis, une période à certains stades de l'évolution. Un peu de polémique, beaucoup de faits présentés avec conviction.

2° Les mots vs. *thref* 'phare' et angl. *shelf;* leur valeur sémantique (construction de bois, plateau à flancs abrupts) est bien documentée. P. 29 les « scylfas » portées par des éléphants rappellent « cat(h)cliataib », même sens, Togal Troi l. 568, qui devient ailleurs 'poutre, rempart' (cliath fri nem 'rempart contre le ciel', dans une litanie irlandaise à Satan). Fait technique plus que sémantique.

3° *Rekende* 'Kette, Fessel'. On essaiera de le rattacher à vnor. *rakki* 'chien', au nom des équations romanes ligamen 'lien', ligaminarium 'limier', virl. *selg* 'détachage' (des chiens), 'chassé'. — J. CHARIER.

Wilhelm SCHLAUG. — *Studien zu den altsächsischen Personennamen des 11. und 12. Jahrhunderts.* — Lunder Germanistische Forschungen, 30 (Lund, Gleerup, 1955, 250 p., 20 c. s.).

Ce livre est à la fois une liste de noms propres et une étude de certains points de vue possibles. Les sources sont des archives de Corbey, Freckenhorst, etc..., ou plutôt les publications (incontrôlées) qui en ont été faites. Les considérations théoriques sont faibles : les mots de Schröder : « der Name selbst war ein konzentrierter poetischer Heilwunsch » (p. 15) ne s'appliquent ni aux Latins ni aux Celtes. Pourquoi Guntramnus, p. 103, est-il plus « poétique » que Valerius M. Corvinus ou Brannovices? Les fausses étymologies, p. 16, sont bien plus anciennes que l'époque carolingienne : le mythe marin des Mérovingiens semble aussi vieux que la dynastie. P. 136, rattacher tous les noms en *Rad-, Red-* à « Rat » est téméraire : Landnáma a *Hraði,* de *hradr* 'vif' ou va. *hradian* 'pousser, mener'.

L'ensemble est une série très riche : voir p. 161 une liste de graphies extraordinairement variées pour un seul personnage (peu ordinaire d'ailleurs); une table généalogique étant par malheur impossible à dresser (la série Heribrand - Hildebrand - Hadubrand ne se retrouve qu'une fois, Simar ayant pour frère Vastmar), on a des faits sans système. Schlaug rejette, p. 21, les noms d'étrangers; il se prive ainsi de l'étude intéressante de « prästernas försök att gjuta nytt vin i det namnskickets gamla läglar » (Modéer, dans l'étude sur le registre de Kalmar). Croit-il réellement que Peregrinus et Pylegrimus (p. 76) sont tirés de *bil-* (à écrire *bihal*)? Que *Godescalcus, Gozwin* ne sont pas des décalques de servus domini ou Theophilus? (il est vrai que *Haddingja skati, Ásvinr* existent aussi). La note de p. 4 « fem. » est à lire « mask. »[1]. — J. CHARIER.

Hugo MOSER. — *Deutsche Sprachgeschichte.* Mit einer Einführung in die Fragen der Sprachbetrachtung. 3. Aufl. (Stuttgart, C. E. S. Schwab, 1957, 232 p., DM 13,80).

Le livre se compose de deux parties : la 1re (pp. 11-67) est un exposé historique des théories du langage. Revue rapide, qui sacrifie large-

1. Je signale la fondation d'un périodique « Anthroponymica Suecica » dont le n° 1 est l'étude citée de Modéer, qui est parfaite par sa technique.

ment au besoin artificiel et dangereux du public soi-disant cultivé pour le « digest ». On n'y apprendra qu'à condition de savoir peu.

La 2e partie est une étude diachronique d'une bien autre valeur. Les principaux faits du germanique commun sont clairement exposés, sans préjugé méthodologique, dans la mesure seulement où ils sont bien établis (le casque de Negau est cependant plutôt une énigme qu'un argument). Un livre aussi condensé demande naturellement une attention soutenue, la moindre phrase peut être essentielle : les Suebi de César (*B. G.* I, 37, 3) ne sont pas ceux de Tacite (*G.* 33 ss.), ni les Souabes actuels, et c'est dans le texte, mais pas explicitement. On remarquera à propos de p. 96 que « deutsch » se trouve dans des noms de lieux français (Gamillscheg, *Germ. Rom.* I, pp. 68, 69, 73) si on les comprend comme les noms de lieux de *Germ. Rom.* p. 137; que « Tie(d)eis », de la Chanson de Roland (ms. *Oxf.*, 3795) s'oppose à Bavier, Saisnes et Alemans; que le son *s* est peut-être = *sk*, et peut-être désinence romane; que *dutch* en anglais signifie encore 'incompréhensible' (I am a Dutchman; that is double Dutch to me) à côté de 'Néerlandais'. P. 131 : l'influence de la mystique (dominicaine) dépasse le vocabulaire : en 1236 le Conseil Général de Paris prescrit « quod in omnibus provinciis fratres linguas addiscant illorum, quibus sunt propinqui ». Il y eut alors formation d'une classe linguistique importante (elle tient en un sens la place du livre), rompue à plusieurs systèmes linguistiques, qui les mélange souvent (les auditeurs d'Eckhart laissent passer dans l'alémanique des formes franciques ou bavaroises), mais qui a dû opérer une certaine réduction des particularités.

L'aspect « littéraire » des questions de langue est marqué par la distinction des cinq périodes (p. 100), mais la raison de leur découpage (la 1re dure 300 ans, la 2e 400, la 3e 80, la 4e 250, la 5e déjà quatre siècles) n'est nulle part suggérée.

A la page 140 commence la partie proprement excellente de l'ouvrage : la langue de 1500 à nos jours est étudiée avec une richesse de points de vue et de finesse analytique peu ordinaires. Les bases de la langue luthérienne sont indiquées très lucidement, ses avatars bien précisés et, jusqu'à l'âge classique, suivis dans tous les domaines (église, imprimerie, etc...). C'est la meilleure étude que nous connaissions, elle vaut à elle seule mieux que de fort gros ouvrages.

L'analyse extrêmement variée de Moser montre bien la complexité actuelle des points de vue : certaines idées ont une origine économique (Aubin); d'autres, archéologique (Maurer); d'autres, technique (Moser même, à propos des habitudes d'imprimerie).

Une dernière remarque : une certaine « Vormachtstellung » sert plusieurs fois d'explication à des perméabilités. C'est un concept militaire et économique qui n'est qu'un des aspects de la « dynamique psychologique » qui provoque les adoptions. On le voit bien par la résistance des deux Allemagnes au russe et à l'anglais (américanisé).

Sur les excellentes cartes la frontière linguistique est régulièrement erronée et posée trop au nord dans la base du Slesvig. — Jean CHARIER.

Bruno BOESCH. — *Die Aussprache des Hochdeutschen in der Schweiz. Eine Wegleitung* (Zürich, Schweizer Spiegel-Verlag, 1957, 46 p.).

La prononciation de l'allemand littéraire pose un certain nombre de problèmes en Suisse alémanique. En effet, il ne saurait être question pour nos voisins d'adopter purement et simplement les normes du Bühnendeutsch. Ces dernières, comme l'on sait, vont parfois à l'encontre des habitudes

articulatoires du haut-alémanique. Un facteur affectif intervient par ailleurs : le Suisse, qui est fier de sa langue et de ses valeurs nationales, ne veut se laisser « prussianiser ». Le résultat en est que la langue littéraire est parlée par lui sous une forme le plus souvent hybride, phonétiquement plus proche du dialecte que de la langue officielle. A cet état de choses il fallait porter remède et c'est la raison pour laquelle une Siebs-Kommission s'est réunie à partir de 1954, sur l'instigation des studios radiophoniques de Beromunster.

Suivant en cela l'exemple de la commission de réglementation du Bühnendeutsch, la Siebs-Kommission suisse, après l'achèvement de ses travaux, a chargé un de ses membres, le germaniste bien connu Bruno Boesch, de rédiger à l'adresse du grand public un guide sommaire dans les règles de la prononciation de l'allemand littéraire que les spécialistes souhaiteraient voir appliquer en Suisse, aussi bien dans l'enseignement qu'à l'église, au Parlement qu'à la Radio-Télévision. Le problème de la réglementation a, bien entendu, trouvé une « solution suisse » (pp. 14-15), conformément aux intentions des premiers promoteurs du Bühnendeutsch qui n'ont jamais cherché à édicter des impératifs absolus, valables partout. Les réglementateurs suisses s'écartent délibérément de « tout extrémisme » : ce qu'ils proposent au public, ce sont des « recommandations ». L'opuscule édité par Br. Boesch est facile à lire. Il condense en 16 pages les observations essentielles concernant le vocalisme, le consonantisme et l'accentuation des mots. En annexe : une liste de toponymes suisses avec indication de la syllabe accentuée. — Ernest BEYER.

Trübners Deutsches Wörterbuch. Hg. von Walther MITZKA. Lief. 61, VII/6; 62-63, VII/7-8; 64, VII/9; 65, VII/10 : verbieten-vorzüglich (Berlin, W. de Gruyter, 1956, 80 p. chacune, DM 6 la livraison).

Le *Trübners Deutsches Wörterbuch* atteint maintenant l'article « vorzüglich » : les composés avec *ver-* occupent la totalité des livraisons 61-63 et la moitié de la livraison 64. Fernand Mossé avait ici même souligné l'intérêt du *Trübners Deutsches Wörterbuch* et signalé les étapes de sa parution. Rappelons que, commencé en 1936 par un groupe de lexicographes dirigé par Alfred Goetze, interrompu en 1943 par la débâcle, le *Trübner* a été repris sous la direction de M. Walther Mitzka. Les dernières livraisons nous paraissent aussi solides que les premières. Des articles délicats, p. ex. la préposition *von*, sont excellemment rédigés : aux références étymologiques et aux exemples d'emplois tirés d'écrivains de diverses époques s'ajoutent de très intéressantes références au *Deutscher Sprachatlas*, exposant l'extension géographique du mot sous diverses formes : *van* — *vun* — *va* — *vo*. Les articles consacrés à des mots d'usage courant, comme Vieh, Vogel, Volk, sont abondants et bien documentés, étudiant ces mots dans leur rapport avec la culture allemande sous toutes ses formes : on nous montre ainsi, par des exemples bien choisis, combien la nuance affective attachée au mot « Vieh » varie de la ville à la campagne. L'article « Vogt » sera précieux à consulter chaque fois que l'on rencontrera ce mot auquel les vicissitudes de l'histoire des divers pays de langue allemande ont donné des sens si divers : « voget » est le prince dans le Nibelungenlied, un haut fonctionnaire comme le Gessler du « Guillaume Tell », mais aussi un simple « Schulz » en Suisse au XVIIIe siècle. Comme le *Trübner* ne se proposait pas d'être un dictionnaire complet, mais seulement de noter les mots « intéressants pour l'histoire de la langue ou importants pour la culture », nous ne serons pas étonnés de ne pas trouver, entre « verschallen » et

« verscheiden », les mots « verschämt, verschanzen, verschärfen, verscharren »; par contre, nous avons été surpris de ne pas trouver le verbe « verstehen », dont l'importance culturelle est indéniable et l'étymologie très intéressante. Mais quelques lacunes réparables n'empêchent pas le *Trübners Deutsches Wörterbuch* d'être un excellent ouvrage de référence indispensable au germaniste. — L. VAYSSE.

Richard WOSSIDLO & Hermann TEUCHERT. — *Mecklenburgisches Wörterbuch.* Lfg. 12-17 (Berlin, Akademie-Verlag/Neumünster, Karl Wachholtz, 1955-57, 64 p. par fasc. et DM 10 le fasc.).

Cet excellent dictionnaire dialectal s'est enrichi de cinq nouveaux fascicules. Il est l'œuvre de l'un des grands maîtres de la recherche dialectale allemande contemporaine. Aussi est-il tout pénétré, dans sa conception comme dans sa réalisation, de l'esprit de la géographie linguistique. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir inséré dans le texte un certain nombre de cartes et de dessins d'objets.

M. H. Teuchert publie dans cet ouvrage un fond de matériaux resté inédit après la disparition de R. Wossidlo. Mais sa connaissance parfaite de la structure linguistique du Mecklenbourg lui permet d'y apporter de nombreux cempléments personnels.

Le *Mecklenburgisches Wörterbuch* est à conseiller non seulement aux dialectologues de stricte observance, mais encore à quiconque cherche à pénétrer les subtilités de la langue du Mecklenbourgeois Fritz Reuter. — Ernest BEYER.

Heinrich MARZELL. — *Wörterbuch der deutschen Pflanzennamen,* fasc. 14 (Leipzig, S. Hirzel, 1956, 80 p., DM 8,50).

En voie de publication depuis 1937, l'ouvrage de M. H. Marzell compte maintenant 14 fascicules sur une quarantaine de fascicules prévus. On dit grand bien de ce dictionnaire des noms de plantes qui est devenu un précieux instrument de travail pour les spécialistes de lexicologie allemande.

Linguiste et botaniste averti, l'auteur réunit et confronte les multiples dénominations de plantes en usage dans les dialectes allemands. On lira avec intérêt les articles du fascicule 14 consacrés aux noms littéraires et vulgaires du glaïeul (690-5), du lierre (755-65), du tournesol (772-6), du topinambour (776-81), etc... Marzell a puisé l'essentiel de ses matériaux dans les dictionnaires et lexiques dialectaux. Il s'agit donc avant tout d'un travail de synthèse, mais d'un travail qui désormais facilitera grandement la tâche des chercheurs. Ce dictionnaire est en effet un complément indispensable au *Wortatlas* de W. Mitzka, dans lequel ne figure et ne pouvait figurer qu'un nombre réduit de cartes relatives aux noms de plantes. En mettant en parallèle les dénominations allemandes avec celles attestées dans les autres langues européennes, Marzell ouvre, par ailleurs, d'heureuses perspectives sur le processus de propagation des emprunts. Sur le plan de la diachronie, la prise en considération des formes anciennes (citées avec l'indication précise des sources) apporte enfin à l'étude des problèmes lexicaux un élément d'information d'une valeur considérable.

Le classement alphabétique utilisé par H. Marzell est basé sur les dénominations latines des plantes. Le fascicule 14 va de « Gentiana » à « Helleborus ». Il va sans dire qu'un index des noms allemands, et plus particulièrement des termes populaires, sera indispensable à l'utilisateur

de ce dictionnaire. Cet index, au demeurant, est déjà en voie de parution (t. V, fasc. 1 : « Aafke » à « Geissglocke », 1957, DM 6,50). — Ernest BEYER.

Der Grosse Brockhaus. 16. völlig neubearbeitete Auflage in 12 Bänden. 11. Bd : Sol-Unj. (Wiesbaden, F. A. Brockhaus, 1957, 771 p., DM 42).

La magnifique entreprise de la maison Brockhaus approche de son terme. Le 11e volume de cette collection se présente sous les mêmes dehors séduisants que les tomes précédents : cartes en couleurs, reproductions de tableaux, photographies, tables synoptiques, plans, planches, dessins, statistiques, etc... Toutes les curiosités trouvent ici un aliment substantiel. Que l'on s'intéresse à l'évolution des États du monde moderne (Hongrie, Espagne ou Union Soviétique) ou à l'art du tapis, à la littérature ou à la philosophie, aux grands hommes qui « font » l'histoire contemporaine ou à l'industrie, sous toutes les rubriques figure une documentation précise et claire. Le lecteur veut-il être informé d'Ernest Stadler, le poète lyrique qui fut l'un des pionniers de l'expressionnisme, ou d'Edith Stein, élève de Husserl, convertie au catholicisme et morte à Auschwitz; ignore-t-il le sens des mystérieux groupements de lettres (S.P.I.O., Spitzenorganisation der Filmwirtschaft; S.O.L.L.A.C, Société Lorraine de Laminage continu); désire-t-il se remémorer la carrière de P. H. Spaak ou de Toscanini, les renseignements lui viendront à point nommé. Les notices sont nécessairement courtes, mais elles vont à l'essentiel et indiquent les tendances ou les aspects caractéristiques d'une œuvre ou d'un auteur (cf. Spener ou Spengler).

On sera un peu surpris de la présence ici de nombreux mots français (sottise, soubrette, soufflé, sourdine, soutache, soutane, souterrain, etc...). Mais on appréciera surtout l'objectivité de l'article sur la S. S. qui n'hésite pas à dénoncer les méfaits de tous les services qui y étaient rattachés.

Peut-être la documentation pourrait-elle être améliorée sur de tout petits points. D'une part, les statistiques sont parfois anciennes : p. ex. la population de Swakopmund — ville chère aux Allemands — est évaluée d'après le recensement de 1946; le nombre des étudiants de l'Université de Strasbourg d'après les relevés de 1954; d'autre part, il est clair que les renseignements bibliographiques ne peuvent être complets en leur forme condensée; pourtant on regrettera, dans l'abondant et intéressant article sur le théâtre, l'absence des ouvrages d'un grand spécialiste en cette matière : Heinz Kindermann, *Theatergeschichte der Goethezeit* (1948) et *Theatergeschichte Europas*, Bd I (1957).

Mais ce sont là de bien légères critiques eu égard à l'indubitable qualité de ce bel ensemble. — Maurice COLLEVILLE.

E. V. GORDON. — *An Introduction to Old Norse*. 2nd Edition revised by A. R. TAYLOR (Oxford, Clarendon Press, 1957, LXXXII, 412 p., 35 s. net).

La réédition de ce livre, la réimpression du dictionnaire Cleasby-Vígfússon marquent bien l'intérêt constant et éclairé des Anglais pour le vieux-scandinave. C'est un compendium éclectique : tous les genres ou presque (Edda, sagas, inscriptions runiques, Guta Saga, etc...) sont copieusement représentés; la Hrafnskels Saga est complète. Chaque extrait est coiffé d'une introduction historique, littéraire, bibliographique; chaque mot nouveau ou forme spéciale se retrouve dans le lexique, avec renvoi. Des notes, en un chapitre particulier, commentent le texte, parfois très abondamment : p. 217, note sur 5349, le nom des Skraelingar est suivi jusqu'à la forme actuelle du Groënland méridional, leur appartenance est discutée

en 28 lignes; les runes secrètes de Maeshowe sont expliquées, p. 260, avec schéma. Il y a aussi une grammaire, bien complète; § 218 explique les avatars de l'accent de hauteur; § 35 discute avec références les règles de Kock sur la palatalisation.

Ajoutons que le scandinave de l'Est est bien représenté. On ne saurait trouver de meilleur « Hungrvaki ». Le caractère le plus frappant est peut-être la typographie : sur une seule page, j'ai compté sept corps ou œils différents pour les caractères, quatre pour les chiffres. Cela débrouille merveilleusement le labyrinthe.

Quelques remarques. Il faut bien connaître l'anglais; la langue est assez lourde : « Njal's death is wrought out by fate in the hot-headedness of his sons » veut dire « through the channel of... » (p. 87). P. 203, note sur 1500 : *Hlóđyn* ne se rattache à *Lātō* (dorien) et *Lātōna* (sous influence de *Bellōna, Matrōna,* etc...) qu'au prix de jongleries. P. 206, sur 98 : rajouter « and other Scandinavian languages (dit skarn!) ».

Un Français constatera avec regret que les ressources sont telles qu'aucune bibliothèque universitaire en France ne possède tous les ouvrages que Taylor avait à Leeds. — J. CHARIER.

Hermann KREISSELMEIER. — *Der Sturm der Minne auf die Burg* (Meisenheim a/Glan, Anton Hain, 1957, 116 p., DM 9,50).

Cet ouvrage se présente comme une contribution à l'interprétation de l'allégorie du *Castel d'amour* (die Minneburg), dont une bonne édition nous était fournie naguère par Hans Pyritz (v. *EG* 1951, p. 129). En fait, l'étude de M. Kreisselmeier est une tentative de « sauvetage » : elle vise à réfuter ou du moins à atténuer l'opinion défavorable de la critique, en montrant que le poème, né vers 1350 en Franconie orientale, n'est pas seulement, comme Ehrismann l'affirmait, dès 1897, un mélange confus de motifs traditionnels et d'érudition scolastique, encombré de répétitions et contradictions, ni la manifestation arbitraire et artificielle d'un style fleuri que H. Pyritz nommait « schwer verständlich und noch weniger geniessbar ». M. Kreisselmeier s'efforce avec beaucoup de conviction de faire ressortir toute l'importance philosophique et didactique de cette allégorie, son sens réel et la clarté de la conception fondamentale. Il confronte le poème avec le *Roman de la Rose* et *La chasse d'Hadamar,* fait intervenir la grotte des amants de *Tristan* et jusqu'à la pensée de Duns Scot. Il nous persuade ainsi que les motifs ne sont pas ici l'essentiel et propose chemin faisant des explications plausibles et des émendations textuelles bienvenues. Est-ce à dire que les résultats soient vraiment révolutionnairees et que nous soyons contraints de réformer notre jugement? Il ne le semble pas. L'auteur conclut en effet que le poème peut être considéré comme intéressant à maints égards, sans pouvoir être goûté « mit reinstem Wohlgefallen ». N'est-ce pas rejoindre en fin de compte la position ancienne? — A. MORET.

Hans EGGERS. — *Symmetrie und Proportion epischen Erzählens* (Stuttgart, Ernst Klett, 1956, 101 p., DM 6,80).

« A la vérité, la composition n'a pas été le souci dominant des écrivains du moyen âge. Beaucoup de romans, et des plus réputés, manquent totalement d'unité et de proportions. » Voilà ce qu'écrivait en 1924 Ed. Faral dans les *Arts poétiques du XII*e *et du XIII*e *siècle* (p. 59-60). H. Eggers aujourd'hui affirme : « Er (le poète du moyen âge) muss zuvor mit dem gesamten Stoff bis in die Einzelheiten hinein völlig vertraut geworden sein, muss die ihm

innewohnende Struktur erfasst, ihn danach streng gliedernd aufgeteilt und den vollständigen formalen Bauplan entworfen haben, und dann erst kann er an das Werk der Ausführung gehen » (p. 38).

Pour appuyer ces affirmations, l'auteur entreprend de dégager, à partir des œuvres de Hartmann d'Aue, deux principes de composition qui, selon lui, se retrouveraient dans tous les grands poèmes épiques du temps. 1. L'emploi d'une unité narrative de 120 vers, ce qui veut dire que les poèmes peuvent se décomposer en un certain nombre de parties constituées par des multiples de 120 (« Fitten ») et souvent séparées les unes des autres par des passages intermédiaires comprenant un nombre indéterminé de vers (« Moventien »). 2. La recherche d'une composition symétrique par rapport à un axe central; ainsi, dans le cas du *Pauvre Henri*, il y aurait autour d'un noyau central de 284 vers quatre parties symétriques (deux avant, deux après) de chacune 314 vers.

Bien que le sujet soit assez aride, on prend plaisir à suivre H. Eggers dans son argumentation, en partie parce que le ton de son ouvrage est des plus sympathiques, et qu'il n'y a nulle trace chez lui de ce dogmatisme intransigeant qui parfois rend si pénible la lecture d'ouvrages de ce genre. Cependant, pour souscrire à ses conclusions, il faudrait avoir la foi — une foi qui, pour le moment, nous est encore refusée.

On a du mal à se représenter Hartmann — ou tout autre poète — en train de se livrer à des calculs dignes d'un polytechnicien pour déterminer d'abord le nombre des « Fitten » et des « Moventien », pour faire coïncider ensuite ce premier plan avec la structure symétrique recherchée : tout cela, bien entendu, avant d'avoir écrit une seule ligne. Et l'on se sent pris de compassion pour ce pauvre Wolfram dont la tâche était rendue encore plus ardue par le fait qu'il avait dans son *Parzival* entrepris d'adapter une œuvre fançaise inachevée. Même si l'on admet l'existence de structures très rigoureuses, on est obligé de reconnaître que celles-ci sont bien cachées, puisque des générations d'érudits ont disséqué les poèmes épiques du moyen âge sans jamais se douter de leur présence. « Il faut se laisser guider par le poète », nous dit H. Eggers; en fait, on ne peut se défendre de l'impression que c'est moins le poète qui nous guide que son commentateur moderne. — G. ZINK.

J.-A. BIZET. — *Mystiques allemands du XIVe siècle. Eckhart, Suso, Tauler*. Choix de textes, introduction et notes. — Bibliothèque de philologie germanique, XIX (Paris, Aubier, 1957, 296 p., 1 500 fr.).

Selon son intention avouée, l'auteur de ce livre s'adresse aux germanistes en formation. On ne répétera jamais assez que la mystique constitue sans doute l'apport le plus original et le plus fécond de l'Allemagne à la pensée médiévale. Il est donc souhaitable que les étudiants ne la considèrent pas comme un domaine lointain et inaccessible.

L'introduction les y aidera. M. Bizet, qui avait pris Suso pour sujet de ses deux thèses, expose avec clarté la situation historique et la doctrine des trois grands Dominicains, Eckhart, Tauler, Suso, dans ses lignes essentielles. Le vrai visage d'Eckhart n'apparaît que si on le débarrasse des interprétations plus ou moins fantaisistes qui l'ont défiguré.

Les textes originaux — reproduits avec des modifications dans la graphie qui doivent les rendre d'un abord plus aisé — ont été fort heureusement choisis : les *Reden der Unterscheidung* ne présentent pas de difficultés excessives. En outre, deux sermons permettent de pénétrer plus avant, et jusqu'au cœur de la mystique eckhartienne.

M. Bizet sait que je ne suis pas d'accord avec lui sur l'authenticité

de la *Vie* de Suso. Je ne crois pas, en particulier, à ces mortifications extravagantes sur lesquelles s'est étendu si complaisamment le biographe. Le court passage cité n'en donne d'ailleurs qu'une faible idée. D'autre part, M. Bizet n'a-t-il pas fait une concession à ses « adversaires » en présentant certains chapitres sous le titre de « Fioretti »? Les pages d'introduction à Suso, qui montrent le délicieux « saint François de Souabe » sous un jour un peu austère et doctrinal, trouveront leur heureux complément dans ces gracieux récits.

Sept sermons de Tauler sur les mystères chrétiens complètent cette belle anthologie. Certains, comme *Si quis sitit...* comptent parmi les plus caractéristiques et les plus célèbres.

Une bibliographie, des notes grammaticales et un glossaire permettront de s'initier à la langue en même temps qu'à la pensée.

Il faut souhaiter que ce travail mette en goût les jeunes germanistes et leur inspire la pensée de chercher dans l'histoire de la mystique allemande leurs futurs sujets de thèse. Le nombre d'ouvrages publiés, sur Eckhart spécialement, ne doit pas leur faire illusion. Un vaste labeur attend encore de bons ouvriers. Les rapports d'Eckhart avec la mystique flamande des béguines, par exemple, restent à étudier. Sans parler de la mystique franciscaine en Allemagne à la même époque, encore si mal connue.

Les qualités de la présentation extérieure, élégance et clarté, répondent à celles du texte. — Jeanne ANCELET-HUSTACHE.

Friedrich SEEBASS. — *Martin Luther, der Mensch und der Reformator.* (Giessen und Basel, Brunnen-Verlag, 1956, 92 p., DM 2).

Cet ouvrage de vulgarisation de la collection *Zeugen des gegenwärtigen Gottes* ne prétend pas à renouveler la connaissance de Luther. Mais il ne tourne pas à l'apologie (cf. les indications sur la guerre des paysans ou les écrits antisémites de Luther) et la seconde partie suggère, en de brèves analyses, la consultation des grands textes fondamentaux. Donc une initiation élémentaire certes, mais non dépourvue de mérite, comme il fallait s'y attendre de son auteur. — J.-J. ANSTETT.

Karlstadts Schriften aus den Jahren 1523-25, Teil I. — Ausgewählt und hg. von E. HERTZSCH. — Neudrucke deutscher Literaturwerke des 16. und 17. Jahrhunderts, Nr. 325 (Halle, Max Niemeyer, 1956, XXIV + 104 p., DM 10,70).

Andreas Bodenstein, de Karlstadt, est surtout connu par ses démêlés avec Luther qui, à son retour de la Wartburg, prit violemment à parti, dans ses sermons et ses écrits, celui qui avait été parmi ses compagnons de la première heure; or, ces attaques ont faussé pour la postérité l'image d'un homme qui n'était pas tout à fait le « Rottengeist » ni le « Schwärmer » pour lequel Luther voulait le faire passer. La présente édition se propose de rémédier à cet état de chose en faisant paraître, dans une collection facilement accessible, huit des écrits que Karlstadt a publiés pendant la période cruciale qui va de 1523 à 1525. Entreprise de réhabilitation donc dans une certaine mesure. Mais l'introduction insiste aussi sur l'actualité de Karlstadt pour les Luthériens d'Allemagne. Actualité qui n'a rien à voir avec la politique, mais qui se situe uniquement sur le plan religieux! Le message de Karlstadt doit permettre de faire pénétrer, dans une Eglise trop portée à ne voir que le dogme et la morale, ce courant mystique dont le curé d'Orlamünde était l'un des représentants les plus authentiques. — G. ZINK.

Johann FISCHART. — *Das gluckhafte Schiff von Zürich* (1577). Nach der Ausgabe von G. BAESECKE. 2. Aufl. besorgt von G. GEBHARDT. — Neudrucke deutscher Literaturwerke, 182 (Halle, VEB, Max Niemeyer, 1957, XXVIII + 62 p., DM 2,80).

Das glückhafte Schiff est sans doute l'œuvre la plus connue de cet auteur fécond qu'était Fischart. Le poème célèbre l'exploit réalisé en 1576 par des bourgeois de Zurich qui, partis en barque vers 2 heures du matin, arrivèrent à Strasbourg vers 9 heures du soir — et purent servir ainsi à leurs alliés, encore toute chaude, la bouillie de millet qu'ils avaient emportée. Cet hymne au travail, à l'endurance, à l'union entre les villes de la vallée du Rhin, est suivi d'un court poème qu'un détracteur avait composé (*Schmachspruch*) et auquel Fischart réplique vertement (*Notwendiger Kehrab*).

Le texte de cette édition est celui établi par G. Baesecke; l'introduction en revanche a été quelque peu remaniée et augmentée d'une série de notes, la plupart utiles et intéressantes, quelques-unes superflues (v. 112 : Julius Cäsar = römischer Feldherr...) ou même contestables (comment comprendre cette remarque, à propos de *myl, yl* = Eile, Meile : « Im süddeutschen Dialekt wird *y* oder *i* oftmals wie *ei* gesprochen »?). — G. ZINK.

André MORET. — *Anthologie du lyrisme baroque en Allemagne.* Textes avec introduction et traduction. Collection bilingue. (Paris, Éditions Montaigne, 1957, 311 p., 960 fr.).

Ses études antérieures sur le baroque dans la littérature allemande habilitaient plus qu'un autre notre collègue à présenter et à établir ce choix de poèmes.

Bien évidemment, chacun son anthologie; et dans semblable recueil on peut toujours déplorer un choix ou regretter une absence. A. Moret nous semble avoir voulu surtout donner une idée de la diversité des thèmes et de l'évolution de cette forme d'expression lyrique, permettant ainsi à ses lecteurs d'acquérir une vue d'ensemble à partir de la réalité littéraire même, de sa technique et de sa teneur.

Les vingt-cinq pages de l'introduction ne pouvaient prétendre ni à présenter un tableau général du lyrisme baroque dans ses tenants et aboutissants, ni à faire le point des interprétations proposées pour un phénomène qui, pour être de plus en plus étudié, n'est pas encore élucidé, tant s'en faut. Il était donc sage, dans une collection somme toute destinée à des étudiants, de s'en tenir au rappel des grandes lignes et des grands noms et de les caractériser succinctement. La conclusion, qui élargit les indications antérieures, donne au baroque une grandeur et un tragique que les remarques précédentes ne faisaient pas toujours soupçonner.

Des traductions, nous dirons seulement que leur propos de ne pas trahir le vers original aboutit le plus souvent à des réussites, rimées parfois : nous trompons-nous en pensant qu'A. Moret, avant de les entreprendre, a dû relire maints poèmes français de la même époque et de même tendance esthétique?

Bref, la collection bilingue vient de s'enrichir d'un volume digne de son auteur. — J.-J. ANSTETT.

Werner BECK. — *Die Anfänge des deutschen Schelmenromans.* — Zürcher Beiträge zur vergleichenden Literaturgeschichte, Bd 8 (Zürich, Juris-Verlag, 1957, 178 p., Fr. s. 12).

Il ne faut pas chercher dans cette dissertation une réponse aux grands problèmes de la littérature picaresque; l'objet de l'auteur est plus modeste, plus spécial et plus technique : étudier comment trois obscurs scribes allemands ont adopté, adapté et germanisé trois chefs-d'œuvre typiquement espagnols : Lazarillo de Tormes, Guzmán de Alfarache, Rinconete y Cortadillo. Laissant de côté le Lazarillo de 1617, qu'il estime banal, la Picara Justina, qu'il juge insignifiante, et le Buscón, traduit beaucoup plus tard, Beck étudie comment le pícaro est presque transformé en Störtzer bon teint; en trois ans, de 1614 à 1617, le héros de la mala vida est arraché au terroir ibérique, transplanté, rajusté, et lancé sur les routes de Haute-Allemagne.

L'étude technique des trois adaptations montre comment se forgent, avant l'entrée en scène d'Opitz, une langue et un style littéraires, plus souples que le jargon des chancelleries, plus élégants que la cacophonie de Fischart, plus libres que le parler phébus des Académiciens; Ulenhart, adaptateur original de Cervantes, réussit même un petit chef-d'œuvre d'harmonie et de finesse, à égale distance de la fougue débraillée de Gargantua et de la distinction compassée d'Argenis. — G. BOUCHARD.

Paul GERHARDT. — *Dichtungen und Schriften*. Gesamtausgabe. (München, Paul Müller, 1957, XXX + 521 p., DM 19,80).

Ce volume contient 134 cantiques et poèmes en allemand, 15 poésies latines, 4 oraisons funèbres, quelques textes officiels et le testament de Paul Gerhardt, c'est-à-dire tout ce qui a été conservé de son œuvre, de son activité et de ses conflits et que n'avaient pas encore réuni les recueils antérieurs de Bachmann, Goedeke et Fischer-Stümpel. Les textes sont précédés de l'indication des versets bibliques de base ou de l'occasion; des notes précisent les références aux autres éditions, donnent les variantes éventuelles, fournissent des données sur la composition musicale des cantiques et sur les recueils les plus répandus où l'on peut trouver paroles et mélodie; l'orthographe n'est que rarement modernisée.

Bien que l'intention de l'éditeur E. von Cranach-Sichart, soit pour une bonne part édificatrice, comme le montre son introduction, il a fait là également en partie une œuvre scientifique, en permettant de consulter aisément les textes de Paul Gerhardt.

Cependant nous regretterons que cette introduction n'accorde pas une place suffisante à une étude littéraire du poète que l'on tient généralement pour baroque, comme l'aurait exigé le renouveau des publications sur cette époque. Nous déplorerons plus encore que ces œuvres poétiques soient groupées ici selon de grands thèmes (liturgiques, religieux, humains) et ne soient pas présentées selon l'ordre chronologique; certes, l'art de Paul Gerhardt évolue peu, cependant il n'est pas inutile de pouvoir en suivre les inflexions. — J.-J. ANSTETT.

Meta KLOPSTOCK geb. MOLLER. — *Briefwechsel mit Klopstock, ihren Verwandten und Freunden*. Hrsg. und mit Erläuterungen versehen von Hermann TIEMANN (Hamburg, Maximilian-Gesellschaft, 1956, 3 Bde, 1005 p., DM 60).

Si Klopstock n'était pas le plus injustement oublié des grands classiques allemands, la publication de cette correspondance aurait dû, dans le monde de la critique littéraire, être considérée comme un événement de première importance. Disons sans plus tarder que le mérite de cette édition magistrale

revient à M. Hermann Tiemann, directeur de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Hambourg et professeur à l'Université de cette ville. La perfection de son travail nous incite à souhaiter qu'il puisse, un jour prochain, réaliser un projet qui, je le sais, lui tient à cœur : une édition critique des œuvres et de la correspondance de Klopstock. Des trois volumes qu'il nous offre aujourd'hui, les deux premiers sont consacrés aux lettres elles-mêmes, classées par ordre chronologique; le troisième contient une introduction de M. H. Tiemann et des notes détaillées, qui précisent pour chaque lettre l'histoire du manuscrit et éventuellement des publications antérieures et donnent les explications que nécessitent certains passages (noms propres, indications géographiques et historiques, citations d'œuvres, allusions, etc.); rien n'est laissé dans l'ombre. Enfin, en une vingtaine de pages, M. Erich Trunz trace un portrait de Meta et de son époque.

Ce recueil est consacré essentiellement aux lettres qu'échangèrent Meta et Klopstock, mais M. Tiemann a eu le souci de donner à cette correspondance un cadre un peu plus vaste : on trouve donc des lettres de Meta à sa sœur, à des amis, les réponses de ceux-ci, dans la mesure où ces témoignages éclairaient la personnalité des deux protagonistes. De ces très nombreuses lettres (plus de trois-cent-cinquante) deux cents environ sont publiées ici pour la première fois. Elles proviennent pour la plupart du *Klopstock-Nachlass* que la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Hambourg a acquis en 1950 et qui renferme bien d'autres pièces de valeur qui nous seront révélées peu à peu. Les autres lettres avaient déjà été publiées (par Clodius et Klamer Schmidt en particulier), mais souvent de façon incomplète ou erronée. Lappenberg lui-même, pour son édition de 1867, ne disposa pas de tous les documents nécessaires. C'est donc au terme d'un long travail de recherches, de corrections, de déchiffrage que M. Tiemann nous donne cette édition qui, dans sa perfection scientifique, peut être considérée comme un modèle du genre.

Ces lettres, bien qu'elles n'aient pas été écrites pour être publiées, nous intéressent à un double point de vue, à la fois littéraire et humain. Elles prennent place tout d'abord dans la lignée des grandes correspondances du XVIIIe siècle et M. Tiemann a su en quelques pages (p. 734 sqq.) retracer l'évolution du genre : les lettres « à la française » de Louise Kulmus à Gottsched, le naturel affecté de Gellert, le badinage bavard de Rabener, puis l'influence décisive des romans par lettres de Richardson. Ce qui caractérise la correspondance de Meta, c'est la spontanéité vraie, la force et l'authenticité du sentiment et de la passion, le don du récit et de la description. Ainsi, avec Meta, un ton nouveau apparaît.

Qui était donc Meta Moller? M. Erich Trunz nous le dit dans les vingt pages qu'il lui consacre à la fin du recueil et souligne en ces termes la place qu'il convient de lui donner sur le plan littéraire : « Sie ist eine der grössten Meisterinnen des deutschen Briefes : um die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts kann sich auf diesem Gebiet niemand in Deutschland mit ihr messen. Und der Reichtum an Freundschaft und Liebe, der ihrem Leben und ihren Briefen die Erfülltheit gibt, ist gleichsam (p. 956) eine Vorwegnahme der ganzen seelischen Kultur der Goethezeit. » Ne nous étonnons pas, dans ces conditions, que M. Trunz trouve en Meta l'humour de Liselotte, la spontanéité de Frau Rat, la tendresse et la culture de Caroline de Humboldt (p. 964), et qu'il compare ses lettres pleines de vie et de passion à celles que Goethe écrivait de Leipzig en 1769 (pp. 963-964).

Peut-on conseiller à ceux que le seul nom de Klopstock suffit à mettre en fuite, de lire cette correspondance? Ce courant d'air frais pourrait balayer bien des préjugés!

Il serait injuste, en terminant, de ne pas souligner que cette publication a pu être entreprise et menée à bien grâce à l'appui de la *Maximilian-Gesellschaft* de Hambourg, dont on connaît le dévouement à la cause des Belles-Lettres. — J. MURAT.

GOETHE. — *Wilhelm Meisters Theatralische Sendung,* bearbeitet von R. FISCHER-LAMBERG (Berlin, Akademie-Verlag, 1957, 380 p., DM 18).
— *Götz von Berlichingen,* bearbeitet von J. NEUENDORFF-FÜRSTENAU (Berlin, Akademie-Verlag, 1958, 2 fois 293 p., DM 26,50).

Il faut déplorer une fois de plus que cette édition matériellement si soignée des œuvres de Goethe, avec sa typographie aérée et facile à lire, présente des textes si dépouillés de tout appareil critique. Il n'y a ici ni introduction, ni postface, ni notes, ni commentaires, ni même la liste des personnages de la pièce de théâtre. Le lecteur est seul en face du poète et n'a rien pour le guider.

Nous nous bornerons donc à signaler que le second de ces volumes présente en parallèle à gauche la *Geschichte Gottfriedens von Berlichingen mit der eisernen Hand, dramatisiert,* c'est-à-dire la première rédaction non écrite pour la scène, et à droite *Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand. Ein Schauspiel.* On peut ainsi comparer aisément, scène par scène le texte des deux versions et se rendre compte des grandes différences qu'elles offrent. On sait que dans la seconde œuvre la principale innovation est l'introduction de Weislingen et des personnages avec lesquels il est en rapports. — Maurice COLLEVILLE.

Kanzler von MÜLLER. — *Unterhaltungen mit Goethe.* Kritische Ausgabe besorgt von E. GRUMACH (Weimar, H. Böhlaus Nachfolger, 1956, XVII + 410 p., DM 33).

On sait que les « Entretiens » de von Müller sont, avec ceux d'Eckermann, une des principales sources de renseignements sur la vie, les occupations, les conceptions, les opinions du poète, comme aussi sur nombre de personnalités contemporaines, allemandes ou étrangères. Le fonctionnaire de l'État de Saxe-Weimar, devenu « Wirklicher Geheimer Rat » et « Exzellenz », a sur le secrétaire privé de Goethe en les dernières années de ce dernier l'avantage d'avoir été dès 1808 un des familiers du poète et d'avoir tenu régulièrement un journal depuis 1812. Il fut mêlé si étroitement à la vie de Goethe (avec lequel il dînait très souvent) et gagna à ce point sa confiance que le grand homme l'institua son exécuteur testamentaire.

La présente publication offre l'intérêt de reproduire les notes hâtivement couchées sur le papier — en style abrégé et sans phrases rédigées — où von Müller résumait ses entretiens avec Goethe et qui, mises en une forme littéraire vers 1836, sont devenues les célèbres *Unterhaltungen,* pendant des *Gespräche d'Eckermann.* On lira ici en 207 pages de grand format la notation de premier jet des matériaux d'où von Müller a tiré les 93 pages — au contenu sans cesse modifié — de sa publication qui ne verra le jour qu'en 1870.

L'introduction de M. Grumach fait particulièrement ressortir combien ces Entretiens ont été remaniés par l'auteur, arrangés, adaptés, augmentés de souvenirs; elle déclare nettement que von Müller trop souvent « die Fabrikation von Goetheworten geraten ist ». L'authenticité des paroles de Goethe, citées par von Müller, est donc extrêmement contestable. C'e

la constatation qui se dégage du travail de M. Grumach, qui rétablit pour la première fois en sa forme brute le texte originel des notes primitives. Il permet par là au lecteur de comparer entre elles les diverses rédactions de von Müller et de ses scribes et de les confronter avec les *Tagebücher* de Goethe lui-même. La documentation est complétée par 260 pages de textes variés empruntés à des écrits de von Müller, à sa correspondance et à d'autres sources. — Maurice COLLEVILLE.

Edwin REDSLOB. — « *Mein Fest* », *Goethes Geburtstage als Stufen seines Lebens*. (München R. Piper, 1956, 182 p., br., DM 10,50).

Ce petit livre charmant, dont la substance est empruntée à des conférences faites par M. Redslob dans diverses circonstances, dont la première est la célébration par l'Université libre de Berlin, en 1949, du deuxième centenaire de la naissance de Goethe, est une biographie réduite au retour annuel de la date du 28 août. En quelques pages se trouve reconstituée l'atmosphère de chacun de ces anniversaires qui, à mesure que Goethe prenait de l'âge, devenaient des manières de fêtes publiques ou populaires, avec banquets, beuveries et spectacles de gala — où le poète se gardait systématiquement de paraître. Les notes et la correspondance de Goethe ont fourni la majeure partie des renseignements utilisés, auxquels s'ajoutent des poésies par lesquelles il remerciait ses amis, et quelques pièces de vers écrites à son intention ou en son honneur et où les bons sentiments des auteurs éclatent plus nettement que leur génie (Marianne Willemer mise à part). Parmi les auteurs de notes ou de lettres dont les extraits viennent compléter la documentation de l'ouvrage et qui aident à reconstituer les groupes réunis autour de Goethe, on trouve Riemer, Sulpice Boisserée, Wilhelm Grimm, Eduard Genast, Jakob et Marianne Willemer, Ulrike de Levetzow, Zelter et bien d'autres. L'ensemble est présenté avec une parfaite élégance, l'éditeur l'a accompagné d'un bon choix de documents d'époque dont la reproduction est irréprochable. — Jean BOYER.

Matthijs JOLLES. — *Goethes Kunstanschauung*, (Bern, Francke 1957, 342 p., 24 Fr. s.).

Bien des travaux ont été déjà consacrés à l'esthétique de Goethe, où les découvertes sensationnelles sont depuis longtemps peu probables. Il ne semble pourtant pas que le livre de M. Jolles fasse double emploi avec l'une quelconque des publications antérieures consacrées à la même question. En effet, l'analyse des idées de Goethe y est centrée sur un seul texte, considéré comme les résumant toutes ou permettant de les rattacher à lui : il s'agit de la discussion, sous forme épistolaire, publiée dans les *Propylées* en 1799 : *der Sammler und die Seinigen*. A l'examen, ces huit lettres, simple variation exécutée sur le thème général de l'esthétique goethéenne postérieure au séjour en Italie, se révèlent d'une extrême richesse, si bien que M. Jolles a pu, à leur propos, étudier toutes les faces de cette esthétique, non seulement telle que l'expriment d'autres écrits contemporains, mais en en faisant le centre de l'ensemble de la pensée esthétique de Goethe. Comme il le déclare nettement dans son introduction, il n'a pas été question pour lui de retracer l'évolution de cette pensée dans le temps, mais d'en dégager les constantes depuis l'éloge enthousiaste de Shakespeare et d'Erwin de Steinbach jusqu'aux entretiens avec Eckermann et aux propos formulés dans les préférences personnelles pour une autre méthode d'analyse appliquée à cet objet précis. Mais celle-ci est, en tout cas, parfaitement légitime. M. Jolles la pratique

avec loyauté et rigueur, la foule de références précises dont il appuie sa démonstration prouve son sérieux et l'étendue de ses connaissances en la matière. Comme élément dernier de l'esthétique goethéenne il dégage le *style* — ce qui n'est pas une découverte fulgurante — et analyse cette notion comme *Urphänomen,* c'est-à-dire comme élément commun (on n'ose dire élément abstrait) à toutes œuvres d'art dignes de ce nom. L'ampleur de la recherche fait qu'on se demande parfois si le point de départ précis, le texte du *Sammler,* n'est pas un peu perdu de vue. Mais la démonstration retombe toujours sur lui, comme un développement symphonique sur un motif conducteur, et aboutit à souligner l'importance du style, élément essentiel de la valeur de l'œuvre d'art. On ne peut qu'admirer à la fois la virtuosité dialectique de M. Jolles, son souci d'aller au fond des choses et la finesse de son analyse. Une dernière partie a l'originalité de confronter les notions goethéennes acquises à l'attitude de la critique esthétique moderne : Dilthey, Wölfflin, Strich, Wolfgang Kayser et surtout Emil Staiger, avec, pour conclusion, l'affirmation de la valeur toujours actuelle du critère goethéen du style. Car, comme l'annonçait l'introduction, il ne faut pas « essayer de mesurer Goethe à notre aune, mais plutôt nous à la sienne ». Point de vue d'une prudente humilité, qu'on ne peut qu'approuver et qui nous a valu un ouvrage critique à la fois original, solide et riche d'aperçus féconds. — Jean BOYER.

J. U. TERPSTRA. — *Friedrich Heinrich Jacobis « Allwill »,* (Groningen, J. B. Wolters, 1957, 365 p.).

On sait combien il est malaisé de se procurer les ouvrages de F. H. Jacobi et qu'il importe aussi de tenir compte des variantes des éditions successives qu'il en donna. Il convient donc de savoir gré à J. U. Terpstra de nous présenter une réédition du premier roman de F. H. Jacobi, d'après le texte de 1812, avec les diverses modifications portées en note. A lui seul ce travail, fait avec minutie et méthode, d'une composition typographique claire, assurerait l'intérêt de ce volume.

Il est précédé d'une introduction qui constitue une étude biographique, littéraire et philosophique d'*Allwill;* les résultats sont solidement étayés et exposés avec netteté. Dans le chapitre consacré aux éléments et tendances philosophiques de ce roman, on souhaiterait une analyse moins sèche, moins énumérative et une mise en valeur des grandes lignes de force qui se dessineront plus précises par la suite : il est vrai que, dans ces épanchements sentimentaux, le tracé en est encore confus et que J. U. Terpstra entend s'en tenir à son texte.

Des notes très abondantes, une bibliographie à jour, une table des noms propres font finalement de cette réédition, non seulement une monographie exemplaire d'*Allwill,* mais encore une contribution fructueuse à la connaissance de F. H. Jacobi en général. — J.-J. ANSTETT.

Eduard BEREND. — *Jean Pauls Persönlichkeit in Berichten der Zeitgenossen.* Jean Pauls sämtliche Werke, Ergänzungsband (Weimar, Hermann Böhlaus Nachfolger, 1955, IX + 484 p., 16 pl., DM 25,50).

Ce beau volume rassemble une foule de témoignages contemporains sur l'un des romanciers qui ont été le plus admirés, voire adulés par le public allemand. Jean Paul vivait assez retiré et sédentaire dans sa petite maison de Bayreuth, mais on venait le voir de loin, et les visiteurs, surtout les visiteuses, décrivaient ensuite à leurs amis le grand homme et son entourage : sa maison exiguë, sale et en désordre, le poète habituellement

débraillé, mais jovial, ses enfants, sa femme, son chien, ses canaris. Nous savons que pour écrire il aimait se retirer dans uu pavillon de jardin où il emportait toujours, pour nourrir l'inspiration, un panier de bouteilles de bourgogne. Et, à toutes les fenêtres des environs, des télescopes étaient braqués sur le grand homme. On trouve dans ce volume des lettres, des pages de journaux intimes, et de longs passages empruntés aux deux biographes amis et contemporains de Jean Paul, Richard Spazier et Christian Otto. Le ton général est l'enthousiasme, voire l'attendrissement. Mais il y a aussi des observateurs critiques, ou ceux qui ont été mal reçus. Dans l'ensemble, on obtient une image très vivante de « Jean Paul en pantoufles ». C'est utile et amusant à connaître, même si ce n'est pas très révélateur du génie de l'écrivain et de ses procédés de travail. — — Geneviève BIANQUIS.

Wilhelm und Caroline von HUMBOLDT. — *Ein Leben in Briefen.* Ausgewählt und eingeleitet von Herbert NETTE (Düsseldorf, Eugen Diederichs, 1956, 278 p., DM 10,80).

Cet élégant recueil ne contient qu'une faible partie des lettres échangées entre Wilhelm von Humboldt et sa femme, au cours de quarante années. Les originaux sont au nombre de 3300 et remplissent 7 volumes. Le présent choix suffit pour que l'on se fasse une idée de ce qu'a été une union exemplaire entre un homme et une femme égaux par l'éducation et la culture, entièrement dignes l'un de l'autre par le caractère. Trois ans de fiançailles, 38 ans de mariage, 8 enfants, les tribulations d'un diplomate prussien, ballotté de Rome à Vienne, à Berlin, à Paris, à Londres, à Königsberg; le Congrès de Vienne, puis le travail épineux de la reconstruction d'une Prusse moderne, au milieu de jalousies et de suspicions qui finiront par amener une retraite prématurée. Et le jour même de sa mise à la retraite Humboldt se met à apprendre le sanscrit qui, joint aux nombreuses langues européennes qu'il sait, au basque qu'il a appris en traversant les Pyrénées, aux langues malaises et précolombiennes qu'il lui reste à approfondir, lui permettra d'écrire l'œuvre capitale de sa vieillesse, sur les diverses structures des langues humaines et leur influence sur l'évolution du genre humain. Au cours des années antérieures, Mme von Humboldt, de santé assez délicate, séjourne longuement à Rome, et les séparations durent parfois jusqu'à deux ans. Les enfants naissent, très désirés, grandissent, très aimés, et parfois meurent, très tendrement pleurés. Entre les parents, l'intimité ne fait que croître, et la délicate expression d'une noble reconnaissance mutuelle se renouvelle. S'il y eut, nous le savons, des nuages dans ce ciel conjugal, des tentations venues du dehors, ils se dissipèrent et elles furent écartées et rien ne troubla très profondément le cours d'une très vive affection mutuelle. Mais la politique, la vie de famille et la philologie ne sont pas seules à absorber les activités et les préoccupations de Humboldt : de temps à autre il va voir à Iéna ou à Weimar les grands amis de sa maturité, Schiller, « l'âme la plus grande et la plus belle » qu'il ait connue, et Goethe, l'ami paternel chez qui il est accueilli familièrement. Quelques belles images de la vieillesse du poète illustrent ces pages; elles sont parmi les plus précieux témoignages qui nous en aient été laissés. — G. BIANQUIS.

Beda ALLEMANN. — *Hölderlins Friedensfeier* (Pfullingen, Günther Neske, 1956, 112 p., DM 8,50).

Cette nouvelle *édition* du poème de Hölderlin, suivie d'une *interprétation* et d'un important *commentaire,* nous renseigne sur le manuscrit qui fit son

apparition à Londres en 1954, lors d'une vente d'autographes, et trouva acquéreur en la personne de M. Martin Bodmer à Coligny près de Genève. Aussitôt publié et commenté par M. Fr. Beissner (cf. *EG* XI 264), ce poème eut tôt fait d'être disputé en de nombreuses études, dont on trouvera chez M. Allemann l'énumération dans un appendice bibliographique. L'édition du texte lui-même accuse pour les vers 93 et 95 de légères variantes qui influent sur l'interprétation de certains détails sans toutefois modifier celle du poème dans son ensemble. La controverse est ailleurs. Elle est dans la divergence d'opinion sur le personnage central, celui qui est appelé *der Fürst des Festes*. Alors que M. Beissner pensait avoir démontré de manière définitive, à l'aide de rapprochements avec des poèmes de la même époque, que Hölderlin entendait parler du « génie du peuple allemand », des voix contraires se sont élevées pour établir, à l'aide d'autres poèmes contemporains, qu'il s'agissait soit du Christ, soit de Napoléon. Or, cette divergence même vient du fait que dans les vers 109 à 112 (*ich rief... dich zum Fürsten des Festes*) on prêtait à *rufen* le sens de « proclamer » (*zum Fürsten ausrufen*). Si au contraire on évite cette interprétation arbitraire, on s'aperçoit que le texte suppose deux personnages. Dans un chapitre intitulé *Christus und Buonaparte*, M. Allemann remet les choses au point : Christ adolescent, annonçant le retour des dieux, est lui-même convié par le héros. Autre problème : jusqu'ici la *Hölderlinforschung* admettait que les fragments du groupe *Versöhnender* représentaient des ébauches successives; nous savons maintenant qu'ils sont, en fait, les premières esquisses des différentes strophes du poème définitif. Ainsi la découverte de *Friedensfeier* pose pour tous les autres fragments la même question de principe sans que l'on puisse affirmer que la même réponse convienne à tous les cas. — A. SCHLAGDENHAUFFEN.

Friedrich SCHLEGEL. — *Kritische Schriften*, hg. von W. RASCH (München, Hanser, 1956, 519 p., DM 14,80).

Malgré quelques coïncidences inévitables avec les morceaux choisis publiés par le Kröner-Verlag, ce choix ne fait pas double emploi avec le précédent recueil. Il s'agit, en effet, ici avant tout de F. Schlegel critique littéraire et ce sont d'amples et judicieux extraits de cette manifestation de son activité intellectuelle qui nous sont offerts; idées, fragments, essais plus centrés de la jeunesse, pages tirées des grands cours de la maturité, articles traitant de problèmes littéraires comme de questions d'art en général, nous sont donc à nouveau aisément accessibles, et des notes, peut-être trop uniquement historiques, en facilitent la lecture.

Mais, autant que de son initiative et de son choix, il faut savoir gré à M. Wolfdietrich Rasch de son excellente post-face : elle constitue une étude en bien des points exhaustive du sens et du rôle de la critique chez F. Schlegel dont il met justement en lumière qu'elle n'a pas seulement une intention esthétique, mais qu'elle a des tenants dans sa psychologie et des aboutissants dans sa pensée philosophique. — J.-J. ANSTETT.

Friedrich SCHLEGEL. — *Literary Notebooks 1797-1801*. Edited by Hans EICHNER. (University of London, The Athlone Press, 1957, 342 p., 50 s net).

Des quinze cahiers de notes de F. Schlegel qui, après avoir été en la possession de C. I. H. Windischmann et de J. W. J. Braun, furent, on le sait, déposés qui à la Bibliothèque municipale de Trèves, qui à la Bibliothèque nationale de Berlin, H. Eichner publie ici les trois premiers, soit 2191 notes au total.

C'est presque uniquement la littérature qui constitue l'objet de ces idées jetées sur le papier par F. Schlegel : esthétique, théorie des genres, principes généraux de critique, réflexions sur des auteurs ou des œuvres, considérations d'histoire littéraire témoignent non pas seulement d'une ample information, mais plus encore d'un propos d'arriver à dégager une philosophie de la littérature, que les *Idées* et les *Fragments* publiés par F. Schlegel dans ses revues révèlent déjà. Nous ne pensons pas qu'une étude des présents textes doive amener à modifier les grandes lignes que les commentateurs ont pu déjà établir : les très nombreux et érudits rapprochements que fait H. Eichner entre ces notes inédites et des fragments du *Lyceum* et de l'*Athenäum,* des passages d'articles, des extraits de la correspondance permettent de l'admettre; mais il reste que, telle quelle, cette publication, outre qu'elle pose la question de rechercher pourquoi certaines idées sont demeurées dans le secret des carnets, nous donne accès à l'atelier de F. Schlegel et peut conduire à des remarques intéressantes sur le travail de l'écrivain grâce à des comparaisons du premier jet et de la rédaction imprimée de la même pensée.

H. Eichner a donné à son édition un caractère scientifique dont on ne saurait assez souligner le mérite. Le déchiffrement de l'écriture est fait avec une minutieuse attention; les abréviations souvent presque cabalistiques dont use F. Schlegel ne sont pas reproduites purement et simplement, mais sont éclairées soit par référence à un tableau de ces abréviations et de leur sens, soit dans les commentaires; chaque note ou presque fait, en effet, l'objet d'un commentaire dense, de renvois précis et justifiés à d'autres textes connexes, à des études concernant la question soulevée. Une table des noms propres complète cette édition dont le maniement aurait été rendu plus aisé par une table alphabétique des matières : il est vrai que mêmes mots, mêmes sujets reviennent si fréquemment que cette imbrication risquait de rendre une table inexploitable.

Ce volume donne en appendice quatre recensions de F. Schlegel que Minor n'avait pas accueillies, mais que L. Lier, Walzel et J. Körner avaient signalées : elles sont consacrées au *Platon* de F. L. Stolberg, au *Térence* de Böttiger, à la lettre de J. G. Schlosser sur la philosophie critique et à des numéros de l'*Akademie der schönen Künste* qu'éditait Bürger.

Nous voudrions, pour terminer, exprimer un regret : pour des raisons de clarté de présentation, H. Eichner a renoncé à publier les *Ideen zu Gedichten* qui figurent dans ces cahiers. Une publication d'inédits qui a les qualités de celle-ci ne devrait pas se permettre de telles amputations. — J.-J. ANSTETT.

F. SCHLEGEL-NOVALIS. — *Briefwechsel,* hg. von Max PREITZ (Darmstadt, Hermann Gentner, 1957, 272 p. DM 16).

Trente-deux lettres inédites de Fr. Schlegel à Novalis, conservées par miracle dans les papiers de la famille du Dr. Lieber, le successeur de Windthorst à la tête du parti du Centre, et généreusement confiées par son fils à M. Preitz pour qu'il les publie, voilà qui suffirait à faire l'intérêt et la valeur de cet ouvrage, car, même si ces pages jusque-là inconnues ne doivent pas provoquer une révision radicale des conclusions déjà acquises sur les rapports de deux des principaux représentants du premier romantisme, elles conduisent parfois à des rectifications de détail, en particulier de datation, en ce qui concerne les influences exercées ou subies.

Chaque lettre, qu'elle soit révélée pour la première fois ou qu'elle soit reprise d'éditions antérieures, fait l'objet d'un commentaire et d'élucidations dont la minutie et la sûreté des connaissances mettent pleinement en lumière la portée et dont les références à d'autres textes essentiels la situent dans son moment littéraire ou philosophique.

Une post-face analyse avec finesse l'ensemble de cette correspondance et une table alphabétique et analytique facilite les recherches éventuelles.

Par sa richesse neuve et sa méthode, cette édition nous paraît continuer dignement la tradition de J. Körner, ce qui n'est pas un mince compliment. — J.-J. ANSTETT.

Cuno Ch. LEHRMANN. — *Heinrich Heine, Kämpfer und Dichter.* (Bern, Francke, 1957, 220 p., br., 12,50 fr. s.).

M. Lehrmann est un bon spécialiste de la littérature juive européenne. On ne s'étonnera pas qu'il ait choisi de consacrer un livre au plus grand poète juif de langue allemande, Henri Heine. Son livre est essentiellement une biographie bien documentée, appuyée sur une bonne connaissance des textes.

Mais l'érudition n'apparaît jamais; ni notes, ni références. Tout est fondu dans un courant uniforme dont le style est curieux; c'est une sorte de tissu lamé ou broché dans lequel sont entretissés, à peine déformés, de longs passages de prose ou de poésie heinéennes. Tant il est pénétré du poète et de son œuvre que l'auteur en vient à composer — de pièces détachées, et, hélas! rattachées — un dialogue en vers entre le poète moribond et la Mouche. On sera reconnaissant à M. Lehrmann de donner une importance égale aux deux parties de la vie de Heine et de tenir grandement compte des écrits de la période parisienne. L'auteur a des points de vue auxquels il tient, par exemple celui du judaïsme de Heine, qu'il soutient avec raison contre Hirth. D'autres peuvent paraître excessifs : si belle que soit la ballade des *Deux Grenadiers*, il est difficile d'y voir « comme une sorte d'Illiade, du chant des Nibelungen des temps modernes » et d'y découvrir l'idée, chère à Heine plus tard, du Messie temporel, du sauveur des peuples Faire remonter à ce seul et court poème la formation de la légende napoléonienne, c'est oublier Béranger et Victor Hugo. Il y a des confusions : Maimon et Mammon, l'ami berlinois de Heine, orthographié successivement Zuns, Zunst et Zunz. Qui est « le gros Charles qui fut exécuté par les généraux de l'Empereur »? Cité après Louis XVIII, il ferait penser à Charles X, mais celui-ci n'était pas gros et n'est pas mort de mort violente La lettre « introuvable » relative à *Donna Clara* est facile à retrouver : Hirth, *Heine-Briefe,* I, p. 119. Ces vétilles n'empêchent pas de goûter le fond solide du livre, son ton chaleureux, son atmosphère robuste et saine, orientée vers les seules valeurs qui soient restées constantes chez Heine, l'amour de la liberté et de la paix. — Geneviève BIANQUIS.

Henri ARVON. — *Ludwig Feuerbach ou La Transformation du Sacré* (Paris, Presses Universitaires, 1957, 188 p., 600 fr.).

L'auteur s'est installé dans une période cruciale de la pensée allemande : celle où les philosophes se tournent vers la vie sociale et les problèmes politiques. Après s'être penché sur Marx et Stirner, voici qu'il nous donne une étude substantielle sur Feuerbach, Dans une analyse serrée des différentes œuvres de ce penseur, il fait ressortir surtout ce qu'il a apporté de nouveau par rapport à ses prédécesseurs et à ses compagnons de lutte. Et là, on a la grande surprise de découvrir, à une de leurs sources, quelques-unes des grandes idées de notre vingtième siècle. Quand Martin Buber, par exemple, publia en 1922 son livre célèbre *Ich und Du,* on pouvait croire qu'il était le premier à constater la fécondité dialectique des rapports réciproques entre le moi et le toi. Or, Feuerbach l'avait mise en lumière dès 1843 dans ses *Grundsätze der Philosophie der Zukunft.* Un moment dramatique de l'histoire

du dix-neuvième siècle est constitué par la scission qui se produisit en 1845 entre Marx et Feuerbach, entre le matérialisme historique du premier et l'humanisme spiritualiste du second. Peut-être que Heine, s'il n'avait pas été terrassé par la maladie, eût été l'homme à mettre fin à ce schisme néfaste par une synthèse qui aurait concilié les nécessités pratiques et les exigences spirituelles. Feuerbach apparaît ainsi comme un des grands représentants de la tradition humaniste allemande. — Louis LEIBRICH.

Richard WAGNER. — *Die Hauptschriften,* hrsg. und eingeleitet von Ernst BÜCKEN. 2. Aufl. neubearbeitet von Erich RAPPL. — Kröners Taschenausgabe, Bd 145 (Stuttgart, A. Kröner, 432 p., DM 12).

Cette réimpression sera la bienvenue de tous ceux qui veulent avoir à portée de la main l'essentiel des idées exprimées par Wagner sur la musique, le théâtre, la société humaine et la politique, sans compter le domaine philosophique. Le choix est assez abondant pour que les diverses nuances d'une pensée qui se modifia selon les circonstances y soient représentées. En général, les pages supprimées avaient trait à des choses contemporaines, maintenant périmées, ou sont des redites. L'essentiel de ce qu'il faut en connaître est résumé en guise de raccords. Une bonne introduction indique les idées permanentes de Wagner et met en valeur ce qu'il faut bien appeler son classicisme. Quelques notes succinctes aident à l'intelligence de détails maintenant peu familiers au lecteur bénévole. Une bibliographie réduite aidera les néophytes curieux à se retrouver dans le maquis de la surabondante littérature critique consacrée à Wagner. — Jean BOYER.

Walter DIETZE. — *Junges Deutschland und deutsche Klassik. Zur Aesthetik und Literaturtheorie des Vormärz.* (Berlin, Rütten und Loening, 1957, 393 p., DM 18,50). — (Neue Beiträge zur Literaturwissenschaft, Bd 6).

Dans sa préface, l'auteur précise lui-même que son objectif est la « Fixierung des historischen Standortes, den die Jungdeutschen in der deutschen Literatur einnehmen » (p. 6). Aussi bien l'attitude des « Jeunes Allemands » devant Goethe et Schiller est étudiée moins pour elle-même qu'en tant qu'expression d'une situation historique et sociale, c'est-à-dire en tant que révélatrice de la « Weltanschauung » (au sens marxiste du terme) d'un groupe social donné.

Sans être marxiste soi-même, on pourra accepter ce postulat, ne serait-ce que comme hypothèse de travail. On le fera d'autant plus volontiers que l'enquête de M. Dietze est menée avec prudence et méthode : judicieusement, méticuleusement sont dégagées les nuances que comporte l'opposition à l'esthétique weimarienne, opposition où se rencontrent le « réactionnaire » Wolfgang Menzel (p. 27), Börne, aux perspectives limitées par son « anachronistisch plebeisch-jakobinische[r] Standpunkt » (p. 49), Heine « Repräsentant einer höheren Bewusstseinsform » du fait de son matérialisme (p. 53), enfin les différents membres de la « Jeune Allemagne » proprement dite : Mundt, Kühne, Laube, Gutzkow, Wienbarg. En tant que répertoire minutieux et bien ordonné des jugements portés sur Goethe et Schiller en Allemagne entre 1820 et 1848, ce livre rendra les plus grands services.

Le refus du classicisme weimarien par la jeune littérature d'après 1820 est ensuite expliqué, à savoir comme épiphénomène de la prise de conscience par la petite bourgeoisie de la fin de la suprématie « feudalistisch »... (p. 139) : la conception de l'histoire et du progrès des « Jeunes Allemands » n'est que le reflet de cette évolution sociale. Du fait de la « misère alle-

mande » (p. 260 : la formule est de Engels) cette conception se révèle cependant inadéquate, sans prise sur le réel. Du moins est-ce ce que doivent démontrer plusieurs parallèles, au demeurant suggestifs, entre l'idée progressiste « jeune allemande » d'une part, la dialectique hégelienne, l'historisme de Savigny et Ranke, le réformisme saint simonien, de l'autre : prisonniers d'un « radikaler Idealismus » (p. 200) les « Jeunes Allemands » ne devinent pas « das Neue und Gewaltige, die schlummernden schöpferischen Kräfte, die fast gleichzeitig der geniale Blick von Marx und Engels im Proletariat entdeckte » (p. 204) : ils sont incapables de corriger leur « Geschichtsauffassung im Sinne echter Parteilichkeit für die Volksmassen » (p. 207), et par conséquent condamnés à l'inefficacité. Aussi bien l'argumentation culmine très logiquement dans un éloge de celui à qui l'on doit « Die Ueberwindung der jungdeutschen Klassik-Diskussion : Friedrich Engels » (p. 243). Pour finir, Lénine lui-même est cité à l'appui! (p. 265).

La cohérence de cette démonstration ne laisse pas de séduire. Mais ne démontre-t-elle pas trop justement, je veux dire ne transforme-t-elle pas trop facilement les réalités concrètes — les œuvres littéraires — en signes qui révèlent autre chose? Malgré leur médiocrité, les romans de Gutzkow auraient peut-être mérité mieux que quelques allusions, et certains auteurs étudiés dans ce livre un peu plus de sympathie. On ne dit pas grand chose de Laube écrivain en le définissant par sa « politische Charakterlosigkeit » (p. 95), ni de Wienbarg en le louant comme « aufrechten Demokraten » (p. 116). Il n'est point besoin d'être un admirateur fervent de Heine pour lui trouver d'autres mérites que ceux d'un marxiste avant la lettre (p. 218, p. ex.). Des formules trop carrées comme celle-ci : « Indem Luther der fürstlichen, Lessing aber der bürgerlichen Klasse vorkämpfte... » se justifient difficilement même du point de vue marxiste, ou peut-être surtout du point de vue marxiste, du moins s'il est vrai, comme l'auteur lui-même nous l'affirme (p. 49), qu'un des mérites de la méthode dialectique est de prémunir contre les prises de position trop apodictiques... — Roger BAUER.

Georg BRANDES u. Arthur SCHNITZLER. — *Ein Briefwechsel,* hg. von K. BERGEL (Bern, Francke, 1956, 240 p.; br. 16, rel. 19,80 fr. s.).

Cette édition de la correspondance entre les deux amis est présentée avec un large appareil scientifique : 40 pages d'introduction, 60 pages de notes (dont un discours de Schnitzler sur Brandes), 13 de bibliographie et deux index; ces nombreux renseignements font honneur à l'éditeur H. Bergel. Mais surtout on sera frappé par tout ce que les lettres révèlent des deux hommes : d'une part un Danois éprouvant à tous égards un vif intérêt pour l'Allemagne et l'Autriche; de l'autre un Autrichien, critique impitoyable de son œuvre propre : les deux, victimes de l'antisémitisme et faisant du judaïsme un problème à la fois personnel et social.

Ces lettres vont de mai 1894 à mai 1926. Elles constituent pour cette trentaine d'années un document important sur la vie intellectuelle de l'Europe d'alors, car 52 poètes ou écrivains appartenant à onze nations différentes y apparaissent. Le mérite de Brandes, auteur des *Hauptströmungen*, fut de pressentir tôt le talent de Schnitzler, qui, médecin avant tout, reste dans ses livres un « Seelenarzt ». C'est à la fois son originalité et sa faiblesse que Brandes a bien caractérisées en disant un jour :« Als Arzt gewohnt, das Kranke zu behandeln, und mit dem Gedanken an den Tod vertraut, hat er viel von der Gesichtsweise des Arztes in seinem psychologischen Blick, auch etwas von der Unempfindlichkeit des Arztes in seiner ruhigen Haltung ».

Médecin et psychologue, tel fut Schnitzler, qui prend place à ce titre dans la longue lignée des médecins écrivains qui va de Rabelais à Gottfried Benn et à Alfred Döblin en passant par Tchekov, Schönherr, Carossa et G. Duhamel. — Maurice COLLEVILLE.

Oskar WALZEL. — *Wachstum und Wandel, Lebenserinnerungen* (Berlin, Erich Schmidt, 1956, 364 p., DM 19,60).

Oskar Walzel fut au début de ce siècle un excellent historien et critique de la littérature allemande, dont les travaux gardent encore aujourd'hui leur pleine valeur. Tué en 1943 dans un bombardement aérien, il venait de rédiger ses Mémoires que Carl Anders a maintenant réussi à publier. Il faut l'en féliciter, de même que l'éditeur qui a assumé le risque financier de l'opération. Car l'autobiographie d'un professeur d'université semble appelée à un moindre retentissement que les Mémoires des grands de ce monde qui ont façonné l'histoire. Il est intéressant, toutefois, de voir comment un intellectuel de la classe de Walzel a traversé son époque, construit sa carrière et développé son œuvre. Le dernier chapitre du livre se transforme en confession où l'auteur nous livre le compte rendu d'une expérience religieuse. L'ensemble de l'ouvrage, en plus de ses idées littéraires, nous apporte un véritable document sur l'évolution spirituelle de notre temps. — Louis LEIBRICH.

M. HANOT. — *De beginselen van Albert Verweys literaire kritiek* — Kon VI. Acad. voor Taal-en Letterkunde, VI (Gent, Secretarie der Academie, 1957, 298 p.).

L'œuvre critique d'A. Verwey est considérable — et d'aspect sévère, comme le reste de sa production. Le Dr Hanot n'a pas manqué de courage en s'y attaquant. Probe et claire, sa dissertation a été à juste titre couronnée par l'Académie Flamande. Il envisage successivement les idées de Verwey sur la critique, ses principes généraux en matière d'art et de poésie, sa conception de l'histoire littéraire, ses sources (tant étrangères que néerlandaises). Un registre des personnes et des matières facilite la consultation : on trouvera ainsi sans peine la théorie de la traduction chez Verwey, ou bien ce qu'il doit à Wordsworth. Mais ce n'est là que la première partie, celle d'ailleurs qui rendra le plus de services à la grande majorité des lecteurs. Dès l'abord, Hanot avait également en vue une bibliographie approfondie, qui remplit le dernier tiers du volume. Elle comporte l'indication exhaustive, semble-t-il, de ce qui a été écrit *par* Verwey dans le domaine de la critique et de ce qu'on a écrit *sur* cette partie de son œuvre, avec tous les index souhaitables à l'appui. — P. BRACHIN.

Friedrich HIEBEL. — *Christian Morgenstern, Wende und Aufbruch unseres Jahrhunderts* (Bern, Francke, 1957, 241 p., Fr. s. 15,80).

Il faut bien l'avouer : c'est avant tout comme poète de la fantaisie que Morgenstern survit pour beaucoup d'entre nous. Aussi n'était-il pas inutile de rappeler que les *Galgenlieder* ne sont qu'un aspect de son lyrisme et n'expriment qu'une tendance de sa vie intérieure : c'est ce que fait F. Hiebel dans le présent ouvrage qui révélera à un grand nombre de lecteurs un Morgenstern témoin de la crise spirituelle de son époque et palpitant d'aspirations mystiques. Nous ne pensons pas diminuer le mérite de F. Hiebel en disant que, pour arriver à cette conclusion, il n'était, une fois de plus, que de lire tous les textes, sans négliger correspondance et journal.

L'étude qui nous est offerte est donc et minutieuse et probante. Mais elle nous semble d'une économie peu heureuse. Une moitié de l'ouvrage, la première, est, somme toute, consacrée à l'exposé des influences qui s'exercèrent sur Morgenstern : Schopenhauer, Nietzsche, Ibsen, Paul de Lagarde, F. Mauthner et surtout l'anthroposophie de R. Steiner. Mais, probablement par un souci excessif de clarté vulgarisatrice, ces divers chapitres deviennent à chaque fois des résumés analytiques des systèmes considérés et alors, dans cette peinture de moments de la crise spirituelle de la fin du XIXe siècle, on perd un peu de vue Morgenstern tandis que, dans la seconde moitié de l'ouvrage, qui est consacrée à l'œuvre même de Morgenstern, on n'a plus très présentes à l'esprit, sauf rappels ou retours en arrière, ces affinités originelles. Il est vrai qu'une table alphabétique des noms propres, mais non pas des matières, permet des repérages aisés.

Quoi qu'il en soit, finalement, cette étude constitue une importante contribution à une connaissance plus intime de Morgenstern et un appréciable complément à la monographie de Michael Bauer. — J.-J. ANSTETT.

Hugo von HOFMANNSTHAL. — *Prosa IV* (Frankfurt/M., S. Fischer, 1955, 529 p.).

Hugo von HOFMANNSTHAL. — *Ausgewählte Werke in zwei Bänden* (Frankfurt/M., S. Fischer, 1957, 799 + 766 p., DM 48).

L'édition Herbert Steiner (*Gesammelte Werke in Einzelausgaben*) approche de sa fin. Le dernier volume de prose, *Prosa IV*, est paru : il réunit les essais critiques postérieurs à la guerre, et donc des textes essentiels tels que *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation*, *Wert und Ehre deutscher Sprache*, etc... Il reste à paraître le 4e et dernier volume des *Drames* (avec *Der Turm*, *Die ägyptische Helena*, etc...) et un volume de *Aufzeichnungen und Reden*. On a critiqué quelquefois, dans cette édition, la fantaisie chronologique dans l'ordre des textes, le manque de méthode dans le choix de l'orthographe et la rédaction des rares notes, l'hésitation constante entre la forme de l'édition critique et celle d'une édition pour grand public. En dépit de ces reproches, pour une part justifiés, l'édition Steiner, qui comptera finalement 15 volumes, est le premier instrument qui permette de travailler utilement sur un écrivain jusqu'à présent peu et mal exploré.

Parallèlement à l'édition Steiner, les éditions S. Fischer font paraître un Hofmannsthal choisi en 2 volumes, sur papier bible, qui devrait trouver pour le grand poète le public qu'il mérite et qu'il attend encore. Le 1er volume réunit les poésies et le théâtre. Les poésies sont enfin classées ici selon l'ordre chronologique : on retrouve presque au complet les textes poétiques rangés, dans l'ancienne édition, sous la rubrique I, auxquels s'ajoutent environ 25 pièces des rubriques II et III. Les deux dernières poésies (*Die Geständnisse*, 1919; *Lied der Welt*, 1920) sont, semble-t-il, inédites.

Le théâtre est rangé, en revanche, selon un ordre peu cohérent. On y retrouvera *Das Bergwerk zu Falun* en 5 actes, *Der Turm* dans la version de 1924 (avec le « Kinderkönig »). Les « tragédies » grecques (*Electre*, *Œdipe*) n'ont pas été reprises ici, pas plus que la *Venise Sauvée*, le *Rosekavalier* ou le *Salzburger grosses Welttheater*. On regrette l'absence de *Der Tor und der Tod*, et celle de *Cristinas Heimreise* (qui eût avantageusement remplacé *Florindo und die Unbekannte*). *Ariadne auf Naxos* figure ici, détaché du *Bourgeois gentilhomme*.

Dans le 2e volume, on trouve, presque au complet, les *Erzählungen*, auxquelles est faite ainsi une place d'honneur méritée. Des textes de prose, bien choisis, occupent les 500 dernières pages. L'édition est due aux soins de Rudolf Hirsch. — Cl. DAVID.

Werner METZELER. — *Ursprung und Krise von Hofmannsthals Mystik* (München, Bergstadtverlag W. G. Korn, 1956, 128 p., DM 12).

Les mots « mystique » et « magique » tiennent dans le vocabulaire de Hofmannsthal une place assez grande pour qu'il soit justifié de les placer au centre d'une étude sur le poète. Malheureusement, le travail de M. W. Metzeler — apparemment une « dissertation » universitaire — manque de savoir-faire et de clarté. Au moment où l'on espère saisir le sens des fuyantes notions de « préexistence » ou de « sur-moi », le développement s'évade en digressions superficielles sur le XVIe siècle ou le baroque, sur Shakespeare, sur les relations entre Hofmannsthal et le christianisme, et même sur Kafka. La thèse de M. Metzeler est qu'une « crise » arrache Hofmannsthal au pressentiment mystique pour le ramener vers la « vie », la « fidélité » et la « communauté ». Mais on ne voit pas le cheminement de cette crise ni sa justification psychologique; on n'en situe pas même le moment avec précision. Une comparaison entre Hofmannsthal et Tieck n'emporte pas la conviction. De très nombreuses citations de Hofmannsthal — pas toujours bien comprises — encombrent la démonstration plutôt qu'elles ne l'étayent. Citons, parmi les rares apports positifs de ce livre, des citations de Lafcadio Hearn (p. 50), qui montrent une composante asiatique dans l'idée de « préexistence ». — Cl. DAVID.

Karl KRAUS. — *Auswahl aus dem Werk*. Die Bücher der Neunzehn (München, Kösel, 1957, 392 p., DM 9,80).

Après des années de silence et de reniement l'Allemagne découvre aujourd'hui un de ses grands écrivains de la génération adulte d'entre les deux guerres : Karl Kraus. Le Kösel-Verlag qui a entrepris de publier les œuvres de cet auteur autrichien de race juive et d'esprit européen avant la lettre, a fait un louable effort pour offrir à un prix modique et populaire, mais dans une présentation très digne, un choix d'essais, de gloses, d'aphorismes et de poésies d'un polémiste qui fut aussi un poète de classe et un « Kulturkritiker » d'une rare clairvoyance.

Karl Kraus est avec Broch et Musil l'auteur qui a le mieux exprimé l'agonie de la vieille monarchie austro-hongroise, ce « mal autrichien » qui n'est qu'un aspect du mal tout court de notre époque, de cette rapide dégradation des valeurs que nous n'arrivons pas, ou pas assez vite, à remplacer par un idéal dans une humanité en évolution constante.

La position de Karl Kraus dans les Lettres allemandes fut toujours assez particulière. Rédigeant à lui seul, pendant trente-sept ans, la revue *Die Fackel* (Le Flambeau), il a livré un combat acharné et héroïque contre la puissance corruptrice numéro un : la grande presse. En retour, elle a organisé autour de lui une stupéfiante conspiration du silence, qui a contribué à le laisser longtemps presque inconnu du grand public.

Pourtant sa pureté morale, sa verve satirique, sa profondeur poétique et enfin une langue extraordinaire, drue, nette, précise et animée d'une grande ardeur humaine, lui conservent une actualité dont le succès commercial de ce nouveau volume est une preuve : 12 000 exemplaires vendus dans les cinq premières semaines!

Si le choix des textes semble, en général, assez heureux, on pourrait regretter que ce livre, destiné à un large public où figurent aussi des étudiants germanistes de pays étrangers et encore ignorants de Karl Kraus, ne soit pas plus explicite sur la méthode de travail de ce remarquable écrivain. Méthode très originale : il découpait dans la presse quotidienne des passages, des articles, des annonces typiques sur les procédés malhonnêtes des journaux. Chaque extrait, imprimé dans la *Fackel* en petits caractères, était suivi d'un commentaire, d'une phrase incisive ou d'une glose entière, par lesquels Kraus exprimait ou suggérait un jugement critique, mettant ainsi à nu l'incommensurable sottise ou l'hypocrisie des textes livrés à sa plume.

Dans le « Auswahlband » quelques commentaires appropriés auraient dû faciliter à des non-initiés la compréhension des gloses, dont ils auraient plus sûrement goûté la valeur ironique et morale.

Quant aux écrits choisis, logiquement groupés d'après les idées principales de Kraus et les buts de sa lutte évoqués dans une poésie rétrospective pour le 20e anniversaire de la *Fackel* — nous approuvons entièrement la publication d'essais aussi importants que *Apokalypse, Heine und die Folgen, Nestroy und die Nachwelt,* de critiques aussi représentatives que *Vor dem Höllentor* ou *Jüdelnde Hasen.* Mais nous aurions pu nous passer d'un nombre assez élevé de gloses moins importantes ou d'essais aussi difficiles à comprendre que *Harakiri,* en leur préférant des pages d'une actualité et d'une originalité indéniables comme *Die Welt der Plakate,* la gaîté ironique de *Verkehrte Welt,* le style merveilleusement pathétique de *Die Oesterreichische Folter.* D'autres textes qui nous manquent auraient eu un intérêt historique tels que *Weltgericht, Sintflut, Nachruf* ou un attrait biographique tels que *Bitte an Menschenfreunde, Recht und Pflicht mich totzuschweigen, Er ist doch ä Jud* ou *Saalverweigerung.*

En revanche nous sommes très heureux de voir imprimées, pour la première fois depuis leur publication dans *Worte in Versen,* quelques-unes des plus belles poésies de Kraus telles que *Vallorbe, Flieder, Nächtliche Stunde, Der Bürger, Ich habe einen Blick gesehn* et les pièces lyriques du 5e acte de la tragédie *Die Letzten Tage der Menschheit.* Kraus a écrit neuf volumes de poésies dont la forme atteint souvent la perfection et où étincelle une grande richesse du verbe. On pense aux neuf volumes lyriques de Stefan George. Mais ici quelle hauteur morale, quelle émouvante chaleur humaine! Beaucoup de ces trésors attendent encore leur heure — elle ne saurait tarder. — Caroline KOHN.

Rainer Maria RILKE. — *Sämtliche Werke.* Band II (Wiesbaden, Insel-Verlag, 1956, 951 p., DM 30).

Le 2e volume des *Sämtliche Werke* contient, d'une part, toute l'œuvre poétique de Rilke composée après 1906, et qui ne parut pas du vivant de l'auteur sous forme de recueil; d'autre part, l'ensemble des poèmes français. La partie allemande réunit donc, en les complétant, le livre paru en 1953 (*Gedichte 1906 bis 1926*) et les trois fascicules posthumes publiés en 1950 (*Aus Taschen-Büchern und Merk-Blättern 1925; Aus dem Nachlass des Grafen C. W.; Briefwechsel in Gedichten mit Erika Mitterer*). Ces publications, aujourd'hui devenues inutiles, avaient de graves défauts, qui furent signalés un peu partout, et que l'actuelle édition a à peu près éliminés tous les textes sont groupés en un seul volume; une table des *incipit* et des titres permet de retrouver le poème que l'on cherche. En outre, les poésies sont datées avec précision et on a joint une cinquantaine de pages de notes. La disposition en sept séries chronologiques, qui rendait inutilisables les

« Œuvres posthumes » de 1953, a été heureusement abandonnée. Les poèmes allemands ne forment plus que trois groupes, et qui sont mieux définis. On se demandera cependant s'il était opportun de constituer un groupe *Widmungen* : ces textes « dédiés » à des personnes amies se distinguent mal des autres (ainsi pourquoi le célèbre *Wendung*, dont l'unique texte connu se trouve dans une lettre à Lou Andreas Salomé, ne figure-t-il pas parmi les *Widmungen*, mais dans la série des œuvres dites « achevées »?). Il était indispensable, en revanche, de séparer, comme le fait Ernst Zinn, les poèmes finis et les ébauches. Mais, dans le cas de Rilke, il est souvent malaisé de faire le départ, et cette classification laisse place à beaucoup d'arbitraire. Combien d'œuvres rangées dans la première série (improprement intitulée : *Vollendetes*) ne sont que des ébauches ou des fragments (*Ausgesetzt auf den Bergen des Herzens*, p. 94; *Der Tod*, p. 103, etc...). Et inversement, dans la 3e partie (*Entwürfe*), combien de poèmes à peine moins élaborés que ceux du premier groupe.

Ces défauts sont inhérents au genre même de cette édition, qui reste à mi-chemin entre les exigences de l'édition critique et la maniabilité de l'édition pour le grand public. Voici du moins un *Rilke* utilisable. On ne peut que s'en féliciter. — Cl. DAVID.

Rilkes Leben und Werk im Bild (Wiesbaden, Insel-Verlag, 1956, 265 p., DM 30).

On s'intéresse depuis quelque trente ans au moins autant à la personne de Rilke qu'à son œuvre. On connaît les étapes de sa vie, le nom de ses amies. Ce bel album d'images arrive donc à point nommé et trouvera à juste titre un public nombreux. On y voit, bien sûr, Rilke d'abord, Rilke si peu « photogénique » cependant, et qui paraît toujours si mal à sa place, qu'il semble « poser ». Les paysages où il vécut, beaucoup de ses amis, les œuvres d'art qui l'inspirèrent, les écrivains qu'il apprécia; de nombreux manuscrits aussi, composés avec la tranquille calligraphie de Rilke. Quelques éditions anciennes, dans le goût du *Jugendstil*. Le tout d'excellente qualité photographique, de bon goût, et passionnant à feuilleter. Le choix des images est dû à Ingeborg Schnack. Un essai biographique de J. R. von Salis, précède l'album. — Cl. DAVID.

Hans M. WOLFF. — *Thomas Mann, Werk und Bekenntnis* (Bern, Francke, 1957, 144 p., frs s. 7.80; DM 7.50).

L'auteur nous a donné, en 1956, un excellent livre sur Nietzsche. Il est donc particulièrement qualifié pour écrire sur Thomas Mann, un des continuateurs et critiques les plus marquants du grand philosophe. C'est dans la conclusion (p. 142) qu'il souligne la parenté qui lie les deux esprits : Nietzsche a posé le problème du nihilisme, Thomas Mann l'a vécu et résolu d'une façon originale. Cette vue d'ensemble juste lui permet de faire, au cours de son étude, de nombreux rapprochements. Il faut noter, pourtant, que l'influence nietzschéenne, pour importante qu'elle soit, n'a pas été la seule à déterminer l'épanouissement intellectuel et moral du jeune auteur des *Buddenbrook*. C'est ainsi que Goethe, l'antipode de Nietzsche, est là dès le commencement. Il y a chez Thomas Mann une densité spirituelle qui disparaît quelquefois derrière les analyses, un peu sommaires, de M. Wolff.

De plus, le critique est trop enclin à confondre l'écrivain avec ses différents personnages. C'est dire que nous ne sommes pas encore en présence de cette « Thomas Mann-Darstellung abschliessender Art » que nous avait annoncée l'éditeur. Les travaux déjà existants, tous trop exigus pour la vaste matière qu'ils traitent, ne sont pas dépassés par ce nouvel ouvrage, en dépit de l'intérêt qu'il présente. — Louis LEIBRICH.

R. Hinton THOMAS. — *Thomas Mann : The Mediation of Art* (Oxford, At the Clarendon Press, 1956, 188 p., 25 sh.).

Il ne faut pas trop s'attacher au sous-titre de ce livre. Pourtant, la question soulevée du rôle médiateur de l'art (entre quoi exactement? il ne suffit plus de répondre en gros : entre la nature et l'esprit) aurait mérité un examen approfondi. Cette réserve faite, il faut dire tout de suite que nous sommes en présence d'une des meilleures études parues jusqu'à présent sur Thomas Mann. L'auteur connaît et domine la vaste matière qu'il nous présente en raccourci. Son point de vue, à l'exception du chapitre important sur *La Mort à Venise* où prédominent les considérations littéraires, est avant tout politique et social. Cependant, il ne faudrait pas trop forcer les coïncidences qui peuvent exister entre certains événements historiques et les situations créées par le romancier. C'est ainsi que la prévoyance économique de Joseph en Egypte, déjà attestée par la Bible, n'avait pas besoin de s'inspirer du New Deal de Roosevelt, et ce n'est certainement pas du Plan Dawes que le jeune Hans Castorp a pu tirer momentanément les raisons de croire et d'espérer qui lui faisaient initialement défaut (pp. 113 et 177). Certes, et pour nous en tenir seulement à ce dernier héros de Thomas Mann, le plus représentatif de ses difficultés et de ses aspirations politiques, Hans Castorp est mécontent de la société capitaliste et bourgeoise de son temps, mais il souffre en même temps d'une insatisfaction plus profonde, existentielle. L'on voit, par ces quelques exemples, l'intérêt du travail de R. Hinton Thomas. On n'a pas besoin d'être en tous points d'accord avec lui pour en apprécier la valeur. — Louis LEIBRICH.

Richard STRAUSS/Stefan ZWEIG. — *Briefwechsel*. Hrsg. von Willi SCHUH (Frankfurt/M., S. Fischer, 1957, 180 p. + 4 illustrations, rel., DM 14,80).

Présentée dans une édition soignée, conforme aux traditions de l'Inselverlag, la correspondance échangée entre R. Strauss et S. Zweig s'étend sur une période de quatre années, d'octobre 1931 à octobre 1935.

R. Strauss qui, depuis la disparition de Hofmannsthal, n'avait plus de librettiste attitré, découvre alors en Zweig le collaborateur idéal, qui lui fournira le livret de la *Schweigsame Frau* et de nombreux autres projets. Malheureusement les lois antisémites du Troisième Reich mettront bientôt fin à cette entente fructueuse.

Le dialogue entre compositeur et librettiste est riche d'enseignements. On y voit à quelles difficultés se heurte le musicien à la recherche du « bon » livret et l'habileté dont doit faire preuve l'auteur de ce dernier. Quant aux tribulations de la *Schweigsame Frau* que S. Strauss, alors *Reichsmusikkammer-Präsident,* se flattait de pouvoir imposer aux maîtres de l'heure — tolérée d'abord par Goebbels, qui en soumit le livret à Hitler lui-même! l'œuvre fut finalement retirée après trois représentations — elles méritent de figurer dans la Petite Histoire du Troisième Reich.

On notera enfin l'attitude digne de Zweig qui se refuse à continuer sous le manteau une collaboration qui pourrait sembler inspirée par l'espoir d'un traitement de faveur en Allemagne. — R. DUMONT.

Karl August HORST. — *Ina Seidel — Wesen und Werk* (Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1956, 194 p.).

En dehors d'une étude déjà ancienne de Cl. di San Lazzaro (1938) et d'une douzaine de dissertations universitaires, ce livre est le premier ouvrage d'ensemble sur Ina Seidel. Soigneusement édité, orné d'une gracieuse reliure, il s'adresse aux lecteurs fidèles d'Ina Seidel plus qu'au public savant. Ces lecteurs fidèles forment d'ailleurs une assez belle cohorte : *Das Wunschkind* en était en 1955, sans compter les traductions, à sa 24e édition et à son 729e mille. Le livre de K. A. Horst commence par une brève biographie, conçue en termes prudents et vagues. Ainsi (p. 41) : « Für viele, die im Jahrzehnt nach dem verlorenen Krieg um ihr Volk gelitten haben, musste das folgende Jahrzehnt ein Weg von der blossen Empfänglichkeit zu Bewusstsein und Bekenntnis werden. Und die ganze Spanne, die zwischen Mitleiden und empfundener Solidarität und dem Bekenntnis des Einzelnen liegt, ist an dem Weg zu lesen, der vom « Wunschkind » zum « Lennacker » führt ». On devinerait à peine à travers ces mots que le portrait d'Ina Seidel figure dans le 3e volume de Soergel, devenu malgré lui un pilori bien indiscret, parmi les écrivains du *Deutschtum*. Après un chapitre sur les poésies, K. A. Horst passe en revue les différents romans, dans un style à la fois abstrait et fuyant : « diese Vermischung einer weltabgewandten und weltverneinenden Lehre mit der dämonischen Diesseitsbejahung antiken Lebensgefühls ist für den inneren Zwiespalt dieser Schaffensperiode überaus kennzeichnend... » Ailleurs : « ihre mediale Empfänglichkeit für abgründig Verborgenes... » Le livre n'essaye qu'à peine d'indiquer la place d'Ina Seidel dans la littérature : celle-ci nous semble beaucoup plus près de la *Heimatdichtung* et de Lulu von Strauss und Torney que de Stifter ou des romantiques.

K. A. Horst est un des bons critiques de l'Allemagne d'aujourd'hui. Nous avons le sentiment qu'il n'est pas tout entier ni de très bon cœur dans ce livre conventionnel. Mais peut-être nous trompons-nous.

L'ouvrage s'achève par une bibliographie de l'œuvre d'Ina Seidel et des textes qui lui ont été consacrés. — Cl. DAVID.

Bruno FRANK. — *Ausgewählte Werke* (Hamburg, Rowohlt, 1957, 571 p., Ln. DM 9,80).

On ne saurait adresser qu'un seul reproche aux éditeurs de ce volume : c'est d'avoir publié leur choix, intéressant et opportun, sans le moindre appareil scientifique. Nous ne considérons pas Bruno Frank comme un classique du vingtième siècle, mais nous avions le besoin de lire sur lui une notice succincte, ou, au moins, de connaître les dates de la première parution des œuvres du recueil. On n'aurait pas choqué le grand public en accordant cette satisfaction aux esprits curieux des rapports historiques. Car ceux-ci, dans le cas d'un écrivain qui n'est tout de même pas le premier venu, ont leur importance. Il n'est pas indifférent de savoir que la célèbre *Politische Novelle,* qui évoque symboliquement les rapports franco-allemands entre les deux guerres, a paru en 1930. Bruno Frank réussit d'ailleurs admirablement dans le domaine du roman et du drame historiques. Même un récit comme *Der Magier,* s'édifiant autour de la figure de Max Reinhardt, peut entrer dans cette catégorie. L'histoire, avec laquelle l'auteur prend du reste une grande liberté, le rattache à son pays qu'il dut quitter après l'avènement d'Hitler. Ce qui est frappant, c'est l'intérêt que la personnalité de Frédéric II de Prusse suscite parmi les écrivains allemands. Le mystère de son existence est éclairé dans *Tage des Königs* avec une audace psychologique qui classe ce fragment parmi les meilleurs du genre. Nous ne saurions passer en revue les autres textes du volume. Disons simplement que la distinction intellec-

tuelle de l'auteur et la qualité de sa prose justifient amplement cette réédition. — L. LEIBRICH.

Martin HEIDEGGER. — *Lettre sur l'Humanisme* (Paris, Aubier, 1957, 188 p., 660 fr.).

Les *Etudes Germaniques* (1950 IV 317) ont rendu compte de la deuxième édition allemande de ce texte important. En voici maintenant une édition bilingue. La remarquable traduction française de Roger Munier a bénéficié de la collaboration de Heidegger lui-même et de celle de Jean Beaufret, le premier destinataire de cette « Lettre ». Ce dernier a formulé très exactement la difficulté de l'entreprise : « si l'allemand a ses ressources, le français a ses limites » (p. 178). Une excellente introduction du traducteur, des notes et un glossaire très utile complètent l'ouvrage qui est d'une présentation matérielle impeccable. — Louis LEIBRICH.

Kurt TUCHOLSKY *hasst-liebt in Prosastücken, Gedichten u. Briefen* (Hamburg, Rowohlt, 1957, 256 p., Ln DM 12,80).

Tucholsky, esprit insatisfait et styliste exigeant, fut un collaborateur actif de l'hebdomadaire « Schaubühne », devenu « Die Weltbühne », qui a joué un rôle important dans la vie littéraire et politique allemande de 1905 à 1933. Déjà sous la république de Weimar, il séjournait de préférence à l'étranger, et souvent en France. Après le triomphe d'Hitler, il se fixa en Suède où il se suicida en 1935. Après plusieurs autres recueils, sa veuve nous offre un nouveau choix de ses œuvres. Ce qui a vieilli le plus, ce sont ses articles satiriques : il nous est difficile, aujourd'hui, de retrouver l'atmosphère qui leur avait donné leur pleine résonance. Par contre, les poésies, même polémiques, gardent toute leur saveur. Mais le grand intérêt du volume réside dans les quelque cinquante lettres qui sont publiées ici pour la première fois. La personnalité de l'écrivain y apparaît au naturel, et non plus à travers les déformations du pamphlet. Un portrait au regard triste se trouve confirmé par la lettre d'adieu à sa femme où l'écrivain confesse sa tragique désespérance. Comme Klaus Mann, Cesare Pavese, Nicolas de Staël et d'autres intellectuels révolutionnaires, Kurt Tucholsky n'a pas su vivre dans notre époque de stagnation politique et morale. — L. LEIBRICH.

John WINKELMAN. *The Poetic Style of Erich Kästner.* — University of Nebraska Studies, New Series, n° 17. (University of Nebraska Press, 1957, 53 p., $ 1,00).

Cette publication n'est pas exempte de défauts : elle fait état de « the existing studies of the poetry of Erich Kästner », mais n'en mentionne précisément aucune; elle n'a ni appareil critique, ni table des matières; le développement ne comporte ni titres, ni sous-titres; et l'auteur a le tort de traduire en anglais les propres déclarations de Kästner (cf. pp. 2, 3, 5, 11, etc.) qu'on eût préféré lire dans la langue originale. La brochure a en revanche l'avantage de citer nombre de textes auxquels le lecteur ne se reporterait que difficilement.

M. Winkelman ne se propose ni une étude des thèmes, ni l'examen des idées de Kästner; il ne veut envisager ni le côté satirique de l'œuvre, ni son aspect lyrique, mais uniquement l'esthétique et la structure des poèmes. En fait, il ne peut cependant se dispenser de faire appel à l'expérience vécue de l'homme, à ses souvenirs d'enfance, aux rêves de Kästner, à ses habitudes

de journaliste, à ses « Bildungserlebnisse » ou, à l'inverse, à son penchant à l'humour, à la critique, à la raillerie, ou encore à son admiration pour les expressionnistes. Après toutes ces dérogations au plan initial l'auteur pose que le style de Kästner est la synthèse du style lyrique et du style satirique et il démontre en détail cette thèse par une étude formelle portant sur de nombreux extraits du poète. Il examine successivement : situations condensées, monologue intérieur, discours à des personnages fictifs, rythme, emploi des images, intentions didactiques, formules épigrammatiques, enjambement du vers, etc.

Le travail mérite considération. Mais que pensera de ce commentaire de son exégète Kästner, le Munichois, homme de théâtre que l'*Ecole des Dictateurs* intéresse plus qu'une école poétique? — Maurice COLLEVILLE.

Unsere Zeit. Die schönsten deutschen Erzählungen des 20. Jahrhunderts. Eine Anthologie hrsg. von Hermann KESTEN (Köln-Berlin, Kiepenheuer u. Witsch, 1956, 524 p.).

Hermann Kesten nous présenta naguère « les plus belles histoires romantiques de la littérature universelle ». Le voici qui réunit en un volume intitulé « Notre temps » les « plus belles nouvelles du vingtième siècle en langue allemande » composées entre 1900 et 1955. Spécialiste de l'anthologie subjective, il ne dissimule pas que son livre renseignera avant tout sur lui-même, « ami de la raison au siècle de la déraison ». Il ne vise pas à l'impartialité et ne travaille pas pour l'histoire littéraire. Il choisit les écrivains et les œuvres selon son goût personnel, dont les deux caractéristiques essentielles semblent être le souci de la beauté formelle et la fidélité aux normes classiques. Les 44 nouvelles du recueil illustrent la définition de Goethe : un événement inouï qui a eu lieu. Quatre seulement sont inédites; dix sont empruntées à des revues. Certaines absences surprennent : Bergengrün, Binding, Borchert, G. von Le Fort, W. Schäfer, Strauss, Wiechert... Mais on se réjouit que Hermann Kesten fasse une assez large place aux émigrés et aux conteurs de la jeune génération. La nouvelle, dont certains annonçaient la mort, ne cesse d'inspirer des auteurs de qualité. Hermann Kesten nous invite même à voir dans l'année 54 une véritable « Novellenjahr »! Il a composé son anthologie avec amour. Ce n'est pas un livre d'étude, mais un livre de loisir pour l'honnête homme. — Pierre COTET.

André JOLLES. — *Einfache Formen*. Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz — 2. Aufl., durchgesehen von A. SCHOSSIG (Halle, VEB, Max Niemeyer, 1956, XVI+252 p., DM 13,80).

Émule de Goethe et de ses intuitions morphologiques, André Jolles s'est proposé dans cet ouvrage de déterminer, sinon *la* forme simple dont les métamorphoses seraient à l'origine de toutes les œuvres dans toutes les littératures, du moins *les* formes simples d'où sont dérivés les principaux genres littéraires. Deux notions jouent dans ses recherches un rôle de premier plan : celle de *Geistesbeschäftigung* (attitude de l'esprit en présence d'une réalité donnée) et celle de *Sprachgebärde* (les formules qui traduisent spontanément cette attitude et d'où naissent les formes simples).

Prenons par exemple le récit hagiographique tel qu'il s'est développé dans nos littératures européennes au Moyen âge. Le principe créateur est ici celui de l'Imitation, et il se nourrit de l'admiration que nous inspire un modèle digne d'être suivi en tous points. De cette attitude de l'esprit découlent certains clichés, certaines locutions qui ne sont que « des réactions émotion-

nelles de la langue en tant que telle ». Mais le récit hagiographique n'est plus une forme simple; c'est déjà une forme dérivée, c'est-à-dire qu'elle a utilisé à sa façon certaines virtualités de la forme simple qui se retrouveront plus tard, sécularisées en quelque sorte, dans la biographie du champion sportif.

Ambitieux dans ses visées (il ne s'agit de rien moins que de dépasser l'œuvre littéraire concrète pour pénétrer jusqu'à cette abstraction qu'est la forme simple), contestable sur de nombreux points de détail (la *Saga* par exemple se limite pour l'auteur à la légende héroïque vue sous son aspect germanique), l'ouvrage d'A. Jolles est un de ces livres dont le grand mérite est de poser des problèmes et de soulever des discussions. A l'époque où il parut en première édition (1929), de nombreux et importants articles ou comptes rendus lui furent effectivement consacrés; et l'auteur d'un des articles (R. Petsch, *DV*, 1932) allait jusqu'à écrire que, pour en parler pertinemment, il faudrait lui opposer tout un nouveau livre. On accueillera donc avec satisfaction cette nouvelle édition, augmentée d'une longue introduction et d'un index précieux. — G. ZINK.

Julius WIEGAND. — *Zur lyrischen Kunst Walthers, Klopstocks und Goethes.* (Tübingen, Max Niemeyer, 1956, 160 p., DM 8,60).

Le livre de M. Wiegand se présente comme une application à quelque quatre-vingts poésies de Walther von der Vogelweide, Klopstock et Goethe des théories qu'il avait exposées dans un autre ouvrage, *Abriss der lyrischen Technik* (Fulda, 1951). Le commentaire des poèmes est suivi, pour chacun des trois auteurs, d'un jugement d'ensemble, dont M. Wiegand déclare honnêtement qu'il est peut-être un peu arbitraire, puisqu'il est fondé sur un nombre limité de poèmes. Que l'on ne s'attende pas à trouver ici une série d'explications de textes au sens traditionnel du terme. M. Wiegand nous prévient qu'il se limite à ce qu'il appelle *das Technische,* terme qu'il prend dans son acception la plus étroite, puisqu'il exclut les éléments métriques et stylistiques. Ses commentaires visent en fait, pour la plupart, à mettre en relief le mode d'exposition et de liaison des idées dans chaque poème envisagé. Sur ce point précis M. Wiegand fait œuvre utile. Mais était-il besoin pour cela d'apposer sur chaque procédé (conscient ou inconscient) une étiquette dont le libellé demande à son tour une exégèse? Nous apprenons par exemple que dans *Diu werlt was gelf...* Walther von der Vogelweide applique « das umschichtig-ungleichlange Verfahren » (p. 7), qu'à propos de *Die beiden Musen* de Klopstock, on pourrait presque parler de *Sprachrohreinkleidung* (p. 57) quant au *Lied* de Mignon : *Nur wer die Sehnsucht kennt* », c'est, paraît-il « ein leidenschaftlich drängendes Rollen-Alleingespräch » (p. 89). Dans notre siècle « technique » peut-être arrivera-t-on à remplacer l'explication de texte par l'établissement d'une fiche mécanographique! — J. MURAT.

Max RYCHNER. — *Arachne. Aufsätze zur Literatur.* (Zürich, Manesse Verlag, 1957, 335 p., Fr. s. 17,60).

La renommée de Max Rychner comme critique littéraire et comme essayiste n'est plus à faire. Le nouveau recueil qui groupe un choix d'une bonne vingtaine d'études, vient s'ajouter à une collection déjà nombreuse (v. *EG* XI 253); il est aussi riche sinon plus fouillé que les précédents. On y trouve à la fois une pensée ferme et précise et une forme choisie, parfois brillante. Partant le plus souvent d'un livre récemment paru, M. Rychner va au-delà du compte rendu; il pénètre à la base génératrice de l'œuvre, ce qui donne à son exposé une valeur durable. Qu'il discute d'un paradoxe sur l

roman allemand, et son essai lui-même en est une défense et une illustration. Qu'il ait entre les mains l'Artemis-Goethe (Correspondance, tome Ier), et son commentaire se cristallise en une psychologie de Goethe à Weimar. A propos de la remarquable édition de textes procurée par Erich Löwenthal, il définit en quelques pages le mouvement du *Sturm und Drang*. Son étude intitulée *Der unzeitgemässe Jean Paul* témoigne pour cet auteur, aujourd'hui délaissé, d'un amour non dissimulé et d'une compétence incontestable. On lit avec le même plaisir les pages qu'il consacre à Rudolf Kassner, à Carl Gustav Jung, à Else Lasker Schüler, à Carl J. Buckhardt, à Karl Kraus, ce dernier ayant fait de sa part, en 1924, l'objet d'une importante étude. La polémique qui anima la discussion de Lernet-Holenia et de G. Benn sur le rôle de l'écrivain dans la cité et sur la littérature « engagée », la correspondance de Hugo von Hofmannsthal échangée avec Rudolf Borchardt et cette autre, toute d'amitié, avec Carl J. Burckhardt, ont, les unes et les autres, donné lieu à des remarques très fines, aussi bien que celle, enfin, d'André Gide et de Paul Valéry. C'est dire que l'auteur ne s'est pas cantonné dans la littérature allemande. Il sait faire apprécier des auteurs tels que Cyril Connolly, Ezra Pound, parus en traduction et dont il facilite la découverte à des lecteurs de langue allemande. Aussi le mythe d'Arachné, placé en tête du volume, est-il non seulement un hommage rendu au génie humain, cet éternel créateur, mais encore une glorification de la littérature universelle symbolisée par la tapisserie aux fils mille fois entrecroisés. — A. SCHLAGDENHAUFFEN.

Paul FECHTER. — *Das europäische Drama. Geist und Kultur im Spiegel des Theaters*. Bd. I : *Vom Barock zum Naturalismus* (1956, 511 p.). Bd. II : *Vom Naturalismus zum Expressionismus* (1957, 558 p.,). (Mannheim, Bibliographisches Institut, Subskr.-Pr., DM 18,90. Einzeln, DM 24 le vol.).

Le titre du livre ne doit pas tromper : il s'agit, en fait, d'un tableau du théâtre allemand. Les œuvres étrangères n'apparaissent qu'en marge. Il ne pouvait en être autrement : l'entreprise eût été démesurée. Et le théâtre allemand n'est considéré qu'à partir du XVIIIe siècle: on n'y trouve ni le moyen âge, ni Hans Sachs, ni la scène baroque du XVIIe siècle, et le chapitre sur Lessing s'intitule « *der Beginn des deutschen Dramas* ».

Le livre devient de plus en plus abondant à mesure qu'on approche de l'époque que Paul Fechter lui-même a vécue : 17 pages sur Lessing, 22 pages sur Georg Kaiser. Là encore, tant mieux : car le livre de P. Fechter n'a rien d'un ouvrage savant. C'est un livre de vulgarisation destiné à un large public; il n'a d'intérêt que dans la mesure où il exprime l'expérience personnelle de l'auteur, témoin passionné de la vie théâtrale de son temps.

Les vaticinations nazies ont à peu près disparu de l'ouvrage. Paul Ernst garde encore 15 pages, mais Sternheim en a presque autant. C'est ailleurs qu'on cherchera les bizarreries du livre : Goldoni, à côté de Molière dans « *der Kampf um die Klassik* ». — *Faust* représentatif de Goethe classique. — Shakespeare à côté de Marlowe, de Calderon, de Lope de Vega, coudoie les romantiques français (de Rousseau à Henri Beyle...). — Zacharias Werner est, loin des romantiques, entre Nestroy et Immermann. — Hölderlin entre Hebbel et Wagner. — Labiche apparaît curieusement dans « *der frühe Realismus* ». — Parmi les « pionniers du naturalisme », on trouve Pouchkine, Gogol et... Gorki. — Sous la rubrique « existentialisme », on découvre Yeats, aux côtés de Knut Hamsun et Maeterlinck. — Hofmannsthal porte encore l'étiquette de néo-romantique. — Édouard Bourdet se situe au « début de l'expressionnisme »!...

On le voit : un livre touffu, brouillon, fantaisiste. Mais aussi P. Fechter connaît par expérience la matière qu'il traite. A défaut de rigueur, un tempérament. Et on trouvera à tout le moins le résumé fidèle de quelques centaines de pièces, une sorte de *Schauspielführer*...

Le livre est illustré de façon amusante. Un troisième volume, sur le « Théâtre au XXᵉ siècle » (entendons : depuis 1920), est annoncé. — Cl. DAVID.

Joseph GREGOR. — *Der Schauspielführer,* Bd VI. Nachträge zu Bd I-V, Vergleichender Abriss der dramatischen Weltliteratur, Gesamtregister zu Bd I-VI (Stuttgart, A. Hiersemann, 1957, 324 p., DM 32).

Le 6ᵉ et dernier volume de cette collection que nous avons suivie pas à pas, porte à 1 180 le total des pièces de théâtre analysées dans les diverses littératures. Il apparaît comme un volume de complément destiné à combler les lacunes que présentaient rétrospectivement les tomes précédents; c'est pourquoi on trouve ici de nouveaux échantillons du drame allemand, italien, espagnol, français, anglais, américain, danois, norvégien et russe au même titre que des pièces hongroises, grecques ou orientales.

Das deutsche Schauspiel groupe 42 rubriques où voisinent Lessing et Goethe, Schiller et Kleist, Immermann et Hebbel, Hofmannsthal et Brecht, Kolbenheyer et Zuckmayer, sans parler d'autres noms moins connus. Les études sont toujours précises et objectives.

En une centaine de pages le *Vergleichender Abriss der dramatischen Weltliteratur* opère la synthèse des six volumes et tente d'en dégager de grands courants et des lignes de force, des principes généraux et de nouvelles explications du fait littéraire : le Japon et la Chine, p. ex., sont considérés comme l'une des sources du romantisme. On rejoint ainsi Goethe qui disait déjà que seul celui qui aime et connaît Hafis peut savoir ce que Calderon a chanté. — Maurice COLLEVILLE.

Richard BRINKMANN. — *Wirklichkeit und Illusion,* Studien über Gehalt und Grenzen des Begriffs Realismus für die erzählende Dichtung des 19. Jahrhunderts. (Tübingen, M. Niemeyer, 1957, 347 p., br. DM 23).

R. Brinkmann a bien senti que le danger pour son étude était de donner dans une sorte de métaphysique de la littérature à propos du « réalisme » alors que, précisément dans son premier chapitre, il avait passé en revue, analysé, critiqué et rejeté le plus souvent un certain nombre de définitions théoriques proposées par la spéculation généralement abstraite sur ce concept qui n'a, si on peut dire, de réalité que dans et par une œuvre.

Aussi a-t-il donné comme matière essentielle à son ouvrage quatre études, partielles ou totales, portant sur des œuvres épiques réalistes : *Der arme Spielmann, Zwischen Himmel und Erde, Beate und Mareile* et, encore que l'on s'en puisse étonner, *Die Wahlverwandtschaften.* Toutes ces études s'appliquent à dégager les éléments et les procédés de réalisme (structure générale de l'œuvre, intervention de l'auteur, soit directe, soit indirecte, par la valeur des adjectifs, des notations, etc..., importance du temps, syntaxe, etc...); elles décèlent les intentions de réalisme et examinent et jugent leur réalisation. Bref, elles constituent autant de minutieuses explications de texte orientées sur le réalisme qui suivent l'œuvre pas à pas et se ramassent au point voulu, sans abuser de recours à la philosophie, mais y faisant appel dans la mesure où elle éclaircit et condense.

Le dernier chapitre, qui est réflexion sur ces constatations concrètes

est donc soutenu par la réalité littéraire même et ses conclusions sur les rapports du réalisme, de l'objectivité, de la subjectivité débouchent dans des remarques sur les conséquences du réalisme dans la littérature du XX[e] siècle qui ne sont pas en l'air.

Le mérite de cette étude, qui ne veut et ne peut pas plus aboutir à une définition invariable du réalisme que, par exemple, les théories sur la nouvelle ne peuvent dire ce qu'est la nouvelle type, réside, à notre sens, en ce que s'y allient le sens de la réalité littéraire et une réflexion perspicace. — **J.-J. ANSTETT.**

Gestaltprobleme der Dichtung, herausgegeben von Richard Alewyn, Hans-Egon Hass, Clemans Heselhaus. Festschrift Günther MÜLLER (Bonn, H. Bouvier, 1957, 337 p., DM 38,50)[1].

Les meilleurs germanistes se sont réunis pour offrir à Günther Müller, à l'occasion de son 65[e] anniversaire, ce très beau livre d'hommage.

Günther Müller est, on le sait, un des introducteurs, dans la science littéraire, des mots *Gestalt* et *Struktur* (*Die Gestaltfrage in der Literaturwissenschaft und Goethes Morphologie.* — *Die Bedeutung der Zeit in der Erzählkunst.* — *Erzählzeit und erzählte Zeit.* — *Zeiterlebnis und Zeitgerüst in der Dichtung.* — *Morphologische Poetik. . . Aufbauformen des Romans,* etc...). Et ce sont ces deux concepts de *Gestalt* et de *Struktur* qui dominent aussi ces « Mélanges ».

Concepts souples, d'ailleurs, et assez mal délimités, à voir la diversité des méthodes critiques qui se rencontrent ici. Les « interprétations » de poésies de Kurt May (Goethe) et de Staiger (Brentano) ont apparemment peu de ressemblance avec les procédés de l' « analyse structurelle ». Hans Egon Hass, dans son texte sur *Werther,* étudie certes la construction du roman et la façon dont les thèmes s'y entrecroisent : mais il considère d'abord, dans une longue introduction, la relation entre *Erlebnis* et *Dichtung,* pour renverser, il est vrai, le rapport coutumier : dans l'œuvre de Goethe, nous dit Hass, on trouve dès avant 1772, l'aventure de Wetzlar « anticipée ».

Dans un article, dont il avait donné naguère lecture à Paris, Paul Böckmann réduit le « naturalisme » de Hauptmann au sentiment de l'impuissance du langage; ce sentiment ramène le théâtre à l'en-deçà du langage, à la mimique et au geste : étude intéressante, en ce qu'elle définit le naturalisme selon des considérations intrinsèquement « littéraires » (non plus sociologiques ou idéologiques), mais qui ne s'apparente que de très loin à une analyse de structure. Le bel article de E. L. Stahl intitulé *Darstellung,* est une pure étude d'esthétique théorique, sur la substitution, dans l'œuvre de Schiller, de l'idée de *Darstellung* à l'ancien concept de *Nachahmung* (*Mimesis*). De même, l'excellent chapitre de *Gattungsgeschichte* que nous offre F. Martini (*Drama und Roman im XIX. Jahrhundert*)

1. W. RICHTER : *Widmung.* — W. BETZ : *Der Gestaltwandel des Burgunderuntergangs von Prosper Aquitanus bis Magister Konrad.* — W. MOHR : *Obie und Meljanz. Zum 7. Buch von Wolframs Parzival.* — R. GRUENTER : *Bauformen der Waldleben-Episode in Gottfrids Tristan und Isold.* — H. MEYER : *Das Zitat als Strukturelement in Rabelais' Erzählwerk.* — H. E. HASS : *Werther-Studie.* — K. MAY : *Drei Goethesche Gedichte interpretiert.* — R. ALEWYN : *Ueber Brentanos « Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl ».* — E. STAIGER : *Clemens Brentano « Die Abendwinde wehen ».* — B. VON WIESE : *Peter Schlemihls wundersame Geschichte. Eine Studie zum Gestaltungsproblem des Novellen-Märchens.* — P. BOCKMANN : *Der Naturalismus Gerhart Hauptmanns.* — C. HESELHAUS : *Zur Methode der Strukturanalyse.* — E. L. STAHL : *Darstellung.* — F. SENGLE : *Der Umfang als ein Problem der Dichtungswissenschaft.* — J. TRIER : *Partnerschaft.* — H. SCHMITZ : *Der Gestaltbegriff in Hegels « Phänomenologie des Geistes » und seine geistesgeschichtliche Bedeutung.* — H. MÜLLER : *Verzeichnis der wissenschaftlichen Schriften von Günther Müller.*

est plus près des théories que des textes eux-mêmes; et il fait intervenir dans le contexte littéraire des événements du « dehors » (comme la Révolution de 1848), sans que la concomitance des faits parvienne toujours à prendre une valeur d'explication.

Benno von Wiese, dans son article sur *Peter Schlemihl,* ne hante que les confins de la *Strukturanalyse,* en explorant le caractère hybride de ce texte, intermédiaire entre le conte et la nouvelle, où le merveilleux s'allégorise et se rationalise.

Avec Friedrich Sengle et Herman Meyer, on pénètre un peu plus avant dans l'analyse de structure, mais on y entre encore par d'assez petites portes : Sengle, dans un bref et spirituel article, montre le sens — structurel et historique — de l'étendue d'une œuvre — idylle brève ou roman fleuve. Herman Meyer, poursuivant ses recherches sur la technique de la citation, prend ici Rabelais comme exemple : intéressante et minutieuse étude, mais dont les conclusions nous ont paru tourner un peu court.

Le problème de l'analyse structurelle est abordé de front, sous son aspect théorique, dans l'article de Clemens Heselhaus. Avec d'utiles pointes contre Heidegger et de moins utiles pointes contre Staiger, Heselhaus oppose les deux méthodes fondamentales de la recherche littéraire actuelle : l' « interprétation » (*Auslegung*), qui veut approfondir, élucider l'impression première que produit sur nous une œuvre littéraire (*begreifen, was uns ergreift*) — et l'analyse structurelle, qui démonte les structures formelles de l'œuvre. La première, plus subjective (puisqu'elle veut seulement préciser la rencontre de l'œuvre et du lecteur) se définit comme un art (*Die Kunst der Interpretation*). La seconde, qui est une rhétorique renouvelée, entend aboutir à une « connaissance » vraie (*Erkenntnis*) de l'œuvre d'art. La première, dit Heselhaus avec moins de justesse, tend plus vers l'anthropologie (Staiger ? ? ?); elle veut trouver, comme dit Hegel, à travers l'œuvre d'art, « les intérêts les plus profonds de l'homme, les vérités les plus générales de l'esprit ». L'analyse structurelle, au contraire, a pour objet et pour terme l'œuvre d'art elle-même. Cette description de Heselhaus a le mérite d'éclairer avec netteté l'antagonisme des méthodes. Avec trop de netteté peut-être, car que fait-il, sinon opposer « forme » et « fond » ? Et cette opposition, qu'on croyait dépassée, est si mal défendable qu'elle mène Heselhaus à réserver à l'analyse structurelle *Aufbau, Form* et *Gestalt*, à attribuer à l' « interprétation » *Wort, Bild* et *Bedeutung,* comme si *Wort* et *Bild* n'étaient pas aussi des éléments structurels. Ailleurs, il veut, contre Staiger, réserver l' « interprétation » aux œuvres d'art « difficiles », celles dont le « sens » n'apparaît pas aussitôt : réduisant ainsi l'*Auslegung* à ce commentaire du « contenu », que précisément elle s'interdit d'être.

En dépit de ces quelques réserves, l'exposé critique de Heselhaus est fort intéressant. On reste plus sceptique en face de la suite : l'adaptation des concepts de la rhétorique de Dante aux besoins de l'interprétation des textes modernes n'a pas lieu sans arbitraire; — et la méthode critique que Heselhaus préconise — non une impossible synthèse entre interprétation et analyse structurelle, mais une addition des deux méthodes — n'emporte pas toujours l'adhésion.

Les possibilités de l'analyse structurelle sont illustrées surtout par deux textes excellents : l'article de Wolfgang Kayser sur le *Prince constant* de Calderon, et surtout — la perle du recueil — l'article de Richard Alewyn sur la *Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl,* de Brentano. Une étude minutieuse de la technique du récit, du « temps » romanesque et du symbolisme, menée avec une intelligence et une subtilité incomparables, font apparaître les immenses ressources d'une méthode encore

presque neuve : l'œuvre littéraire y est saisie en tant qu'œuvre, non plus seulement dans sa relation avec l'auteur ou le public; entre la philosophie et l'histoire, on a le sentiment que la « science littéraire » est sur le point — enfin! — de définir son domaine autonome.

Une bibliographie de l'œuvre de Günther Müller achève le recueil. — Cl. DAVID.

Aira KEMILÄINEN. — *Auffassungen über die Sendung des deutschen Volkes um die Wende des 18. und 19. Jahrhunderts* — Helsinki, 1956, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, 101. (Wiesbaden, Harrassowitz, 301 p. in-8°).

Le grand mérite de cet ouvrage est d'exposer les idées patriotiques non seulement de penseurs connus, mais aussi d'écrivains qui, actuellement oubliés, n'en reflètent pas moins les idées à la mode, p. ex. von Archenholtz, directeur de la revue *Minerva*, ou le professeur Goess. L'auteur rappelle avec raison que les opinions rapportées ici étaient celles d'une minorité d'intellectuels, et que beaucoup d'Allemands considéraient Napoléon comme l'instrument du Destin : fatalisme historique qui jouait contre le patriotisme allemand. Il souligne que, de l'avis même de Humboldt, Fr. Schlegel et Fichte, l'Allemagne ne comptait que fort peu de vrais Allemands, alors que des étrangers pouvaient mériter ce titre : preuve que leur définition de l'Allemand était un idéal utopique, non un type réellement existant. Il ne lui a pas échappé non plus que Herder et Adam Müller militent tout à la fois pour l'universalisme et pour une nationalisation de la culture et de la pensée qui, poussée à son terme, élimine toute la valeur universelle. Il fait donc preuve d'un esprit critique de bon aloi. Mais cet esprit critique demeure beaucoup trop timide, et c'est dommage; il omet de signaler p. ex. que les critiques allemandes de la littérature et de l'esprit français entre 1780 et 1810 portent sur une période de déclin provisoire; en sorte que, tout à fait justifiées dans leur ensemble, elles ne s'appliquent qu'à un moment exceptionnel, particulièrement pauvre de la pensée française, ce qui leur enlève toute valeur définitive; il pouvait signaler aussi que les Allemands d'alors avaient raison de reprocher aux Français l'étroitesse de leur goût et leur prétention; mais qu'ils faisaient preuve d'un orgueil non moins grand en se prétendant eux-mêmes le Peuple Élu de l'Esprit; et que l'Allemand hitlérien devait pousser à l'extrême les défauts reprochés au Français napoléonien, pris à tort pour le Français en soi. Il aurait valu la peine également d'observer que les Romantiques alléguaient comme preuve de la supériorité de leur peuple son idéalisme et sa religiosité, alors qu'après un bref renouveau religieux, le XIXe siècle allait opérer la déchristianisation de la pensée allemande, puisqu'il devait voir triompher le positivisme athée de Feuerbach, l'exégèse critique de D. Fr. Strauss, le matérialisme historique marxiste et le paganisme goethéen; en sorte que le XIXe siècle a réfuté de façon éclatante l'un des arguments avancés entre 1795 et 1810 en faveur de la supériorité et de la mission de l'Allemagne. En outre, la bibliographie présente une lacune scandaleuse : alors qu'elle ne manque pas de mentionner des articles de revues américaines, elle ne connaît qu'un seul livre français, et de 1878! Elle ne semble pas même soupçonner les thèses de doctorat et autres études consacrées en France entre 1934 et 1954 à W. von Humboldt, Adam Müller, Kleist, Fr. Schlegel, Herder, Fichte, ainsi qu'à l'histoire du sentiment national en Allemagne de 1750 à 1815 : l'ignorance de l'auteur à cet égard est massive et systématique. On pouvait espérer qu'un Finlandais échapperait à ce travers de la germanistique allemande, séquelle de l'orgueil wilhelminien et hitlérien. Klopstock disait avec raison :

Nie war gegen das Ausland
Ein andres Land gerecht wie du.

Mais cet esprit d'impartiale justice à l'égard de la pensée étrangère, dont les Allemands tiraient à bon droit argument en faveur de leur supériorité à l'époque considérée, ils étaient en train de le perdre au moment même où ils s'en vantaient tant; et cela, l'auteur aurait pu le signaler avec plus de vigueur; lui qui connaît bien Herder aurait dû citer à ce propos le passage du livre 6 de l'*Adrastea* condamnant l'outrecuidance récente de ses compatriotes : « Comment diable les Allemands, à qui revenait d'ordinaire la louange de manifester une virile modestie, en sont-ils venus, eux à qui jadis était propre une froide équité dans l'appréciation du mérite des étrangers, à un injuste et grossier mépris des autres nations, et précisément de celles qu'ils ont imitées, à qui ils ont emprunté ? » (Suphan XXIV, p. 378) : à partir du moment où les Allemands se sont déclarés supérieurs parce qu'impartiaux, ils ont cessé justement d'être impartiaux; et cela à l'égard non seulement des Français, mais également des Anglais. — Plus que le chapitre où l'auteur présente un résumé-synthèse, sans grande vigueur, de ses recherches, nous apprécions les remarques qu'il suggère tout en laissant au lecteur le soin de les formuler; p. ex., les arguments en faveur de la supériorité culturelle et de la mission de l'Allemagne varient non seulement avec les individus, mais aussi avec les générations (il eût été intéressant d'en dresser l'ordre chronologique; ce travail reste à faire) : on a invoqué le respect témoigné par les critiques littéraires allemands à l'égard du génie propre de chaque nation, — la fidélité des traductions allemandes, — le caractère non-dérivé de la langue, — le sérieux de l'érudition en Allemagne, — la meilleure compréhension de la Grèce antique ainsi que l'affinité entre Allemands et Grecs, — l'œuvre de Goethe, Schiller, Kant, — la Réforme conçue comme prélude à la liberté de pensée, — l'idéalisme post-kantien, — le renouveau religieux annoncé par le Premier Romantisme. Chose curieuse : cet impérialisme culturel est particulièrement virulent chez Klopstock dès 1774, c'est-à-dire tout au début, juste au moment où il ne pouvait pas encore se prévaloir de la plupart des arguments énumérés ci-dessus : cela montre bien que les arguments étaient secondaires et que l'affirmation de la supériorité et de la mission allemandes était un mythe d'auto-consolation, une prétention gratuite. — On voit que l'ouvrage est un instrument de travail précieux, indispensable, dont les citations sont parfois plus instructives que les conclusions. Il vient confirmer sur tous les points, et compléter sur certains, l'excellent livre consacré par M. Boucher au sentiment national en Allemagne, ainsi que mon article d'*Études Germaniques* concernant le patriotisme allemand de 1750 à 1815. Je suis reconnaissant à l'auteur de signaler un fait qui m'avait échappé : l'amour-propre national des Allemands se trouva exacerbé par les revers militaires de 1794 (cela explique sa véhémence à partir de 1795!), puis par les revers diplomatiques du Congrès de Rastadt (1799) et du Traité de Lunéville (1801). — M. ROUCHÉ.

Fritz HEINEMANN. — *Jenseits des Existentialismus*. — Urban-Bücher, 24 (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1957, 247 p., DM 4,80).

Fritz Heinemann est un philosophe allemand qui, après avoir enseigné à l'Université de Francfort, s'exila et devint professeur à Oxford. C'est le deuxième ouvrage important qu'il confie à l'excellente collection de vulgarisation scientifique des « Urban-Bücher ». L'essentiel de sa philosophie réside dans sa volonté de dépasser l'existentialisme, dépassement qui implique une interprétation intelligente des éléments valables de cette doctrine. L

grand problème consiste à revivifier la foi de l'humanité moderne dans sa destinée. Dieu reste l'expression suprême du pouvoir d'affirmation de l'homme. Voilà pourquoi les différentes religions ont un rôle capital à jouer dans la reconstruction de l'humanisme, détruit par les différents courants intellectuels des cent dernières années et par les catastrophes sanglantes du demi-siècle qui vient de s'écouler. Les solutions proposées par Fritz Heinemann sont moins probantes que l'analyse critique qu'il fait de la situation. Mais son livre se distingue par sa solidité scientifique en même temps que par son ouverture spirituelle. — L. LEIBRICH.

Max PICARD. — *Der Mensch und das Wort.* (Zürich/Stuttgart, E. Rentsch, 1955, 201 p.).

Cette suite de petits poèmes en prose (cf. p. 176 et « Les Phares ») psalmodie avec l'aide de Merleau-Ponty, l'abbé Brémond, Baader, Saint Augustin (entre autres) la théorie bonaldienne : la langue vient de Dieu, elle est sa trace, elle a sa richesse insondable. Théorie mystique : 1° insuffisante en ce qu'elle ne pose pas le problème des Universaux, inévitable; 2° trop riche : « die Sprache ist da, bevor der Mensch anfängt zu reden » veut dire aussi : le calcul matriciel est dans l'enfant qui sait s'il lui manque ou non un de ses trois cubes; le nom est, par ailleurs, prédicat ou sujet d'une infinité de jugements éventuels, mais chaque jugement exclut tous les autres (il ne les nie pas comme la thèse nie l'antithèse, en l'appelant), comme une pyramide p. ex. exclut un trou, un cercle, bien que la nature de l'espace soit la même; 3° parfois confuse : l'homme avant de parler est consubstantiel à ce qui ne parle pas (p. 92), identifie un jugement adventice « un tel se tait, hic et nunc » à un jugement analytique « les choses n'ont pas la parole »... Mais quelle richesse de formules : « Das vollkommene Bild aber ist wie der Traum, den der Gegenstand von sich selber träumt » (p. 193); « die Sicherheit, mit der der Mensch schweigt, kommt von der Gewissheit, dass das Wort auf ihn im Vorgegebenen wartet » (p. 12). L'optimisme problématique est une belle chose! Remarques : on ne dit guère, même en mystique « eine Aktion wird gefolgt von einer anderen » (p. 146); le « puer modo nascens » de la IVe Bucolique n'est probablement pas (p. 196) enfant « impérial ». Après Brindes, Octave et Scribonie eurent une fille, Antoine et Octavie n'ont jamais eu d'enfant. Les poètes se trompent aussi! — Jean CHARIER.

Henry A. POCHMANN. — *German Culture in America. Philosophical and Literary Influences* (Madison, The University of Wisconsin Press, 865 p., $ 7,50).

L'université de Wisconsin est une des universités américaines où le département d'allemand est le plus important et le plus actif. C'est de cette université que sort le monumental ouvrage de M. Henry A. Pochmann sur l'influence de la culture allemande en Amérique : en grand in-4° environ 500 pages de texte et 300 pages de notes, un index alphabétique de 70 pages. L'ouvrage est doublé en outre par une bibliographie : *Bibliography of German Culture in America to 1940, Compiled and Edited by Henry A. Pochmann and Arthur R. Schultz* (512 p., $ 6,50). Encore la préface précise-t-elle que le projet primitif a dû être considérablement réduit; 3 chapitres furent entièrement supprimés (1° *German Educational Influences;* 2° *German-American Radicalism in the Midwest;* 3° *German-American Writings* (*in German*) *in the United States*). Le présent livre comprend deux parties : la première est consacrée aux philosophes et aux penseurs, la deuxième à la littérature pro-

prement dite. Le livre étudie les influences directes, mais aussi le cheminement des courants de pensée : ainsi, comme l'idéalisme allemand du XIXᵉ siècle n'est parvenu parfois en Amérique qu'à travers ses vulgarisateurs anglais ou français, le livre consacre un développement à Carlyle et à De Quincey, à V. Cousin et à Jouffroy. Inversement, dans la biographie d'Emerson, le livre relate non seulement les moments de l'influence allemande, mais encore les périodes « platoniciennes » du philosophe, étrangères à la pensée germanique.

Le projet du livre est donc gigantesque. Précisons, pour fixer les idées, que 54 pages sont consacrées à Emerson, 14 à Washington Irving, 20 à Edgar Poë, 17 à Longfellow. Cette recherche d'influences relève évidemment d'une conception positiviste de l'histoire littéraire; mais c'est seulement sur les données du positivisme que d'autres peuvent ensuite échafauder des recherches plus originales. Le livre de H. A. Pochmann sera, dans son domaine, un indispensable ouvrage de référence.

Le livre est complété par six tableaux statistiques. Signalons, parmi les résultats curieux de ces statistiques, qu'entre 1810 et 1864, l'Amérique consacra 80 articles à Th. Körner contre 15 à E. T. A. Hoffmann, 43 à Kotzebue (dont 40 avant 1824) contre 36 à Luther. — Cl. DAVID.

The Years Work in Modern Language Studies, edited by L. T. TOPSFIELD, vol. XVIII, 1956 (Cambridge University Press, 1957, 620 p., 60 s.).

Travail collectif d'une quarantaine de collaborateurs, cet « annuaire » se propose de présenter toute la production que l'année 1956 à vu naître en livres et en articles disséminés dans quelque 900 revues. C'est dire l'importance et le mérite d'un tel dépouillement qui met si commodément tant de titres à la portée du chercheur.

Le volume est divisé en huit parties consacrées aux diverses langues. La 5ᵉ section a pour titre *German* avec 7 subdivisions par époques, la 6ᵉ *Scandinavian Languages* (190 p. au total pour ces deux grandes rubriques). On note l'absence de toute référence au néerlandais. Successivement sous les titres de *German Language, Medieval Literature, Renaissance and Baroque,* etc..., jusqu'à la littérature allemande contemporaine, sont rangés par noms d'écrivains, objets de l'étude (et non par nom d'auteurs; pour ceux-ci voir l'index), les libellés des volumes, les articles originaux et les comptes rendus des articles, souvent appréciés d'un mot.

L'utilité d'un pareil ouvrage n'est pas à démontrer. Est-il complet? Nous posons la question. La préface laisse entendre que des interférences et des chevauchements se produisent aux limites de l'année de publication, ce qui peut expliquer certaines omissions. Nous devons en tous cas signaler pour notre part que des sondages effectués par nous pour l'année 1956 d'*Études Germaniques,* il appert que trois noms de nos collaborateurs ont été oubliés dans ce relevé général. Nous ne pouvons que le déplorer. — Maurice COLLEVILLE.

REVUE DES REVUES

Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae. — 1, 1957. — T. TROSTLER, H. Heine, die Weltliteratur und die ungarische Dichtung. — L. BÓKA, Die eigentümlichen Probleme der Literaturwissenschaft des 20. Jahrhunderts. — A. ANGYAL, Barockforschung und ungarische Literaturgeschichte. — I. KOMOR, Neue Ergebnisse der Opitz-Forschung.

Akzente. — 1958, 1. — B. BRECHT, Herrn K's Lieblingstier. — G. HEYM, Gedichte aus dem Nachlass. — T. W. ADORNO, Zum Gedächtnis Eichendorffs.

Arkiv för nordisk Filologi. — 72, 3-4, 1957. — J. DE VRIES, Die Helgilieder. — E. ELGQVIST, Guden Höner. — E. SALBERGER, Ristu nú, Skírnir. Ett textställe i *Skinismál* 1. — M. C. VAN DEN TOORN, Saga und Wirklichkeit. — N. HALLAN, Sverres draum før slaget på Kalvskinnet. — B. E. ULVESTAD och M. S. BEELER, On the etymology of On. *boði* « submerged reef ». — B. EDJER, Bidrag till de fornsvenska postillornas textkritik. — L. CARLSSON, Äldre Västgötalagens « til hogs » än en gang. — E. HARDING, Om urnordiskt *sa wilaga*'R igen. — R. NORDENSTRENG, Hilditannr, Hilditǫnn. — E. LAGMAN, Gideon Danell in memoriam.

Aufbau. — 1957, 12. — A. GISSELBRECHT, Bertolt Brecht und die Güte. — W. DUEWEL, Das Hoffmann-Bild der russischen revolutionären Demokraten. — P. GOLDAMMER, Kommunikationsmittel oder Dichtungs-Surrogat? Zu den Briefen R. M. Rilkes. — 1958, 1. — R. SCHNEIDER, Auf der Suche nach dem verlorenen Dichter. — R. CHRIST, Ein proletarischer Entwicklungsroman. — A. ANTKOWIAK, Schelm und Schelmenroman. Zu einer Form plebejischer Tradition in der Literatur. — P. RILLA, Aristotelische Poetik und Hamburgische Dramaturgie — 2. — G. MENDE, Der Philosoph Jaspers und die Atomgefahr. — G. WEISSBACH, Misere einer Wissenschaft. Bemerkungen zur gegenwärtigen Situation der bürgerlichen Literaturwissenschaft. — E. A. KOSMINSKIJ, Die Geschichtsphilosophie A. Toynbees. — A. METTE, Freud und Pawlow. — B. BRECHT, Flüchtlingsgespräche über die Hegelsche Dialektik.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (Halle). — 70, 3 (1957). — D. GERMANN, Eduard Sievers' Bericht über seine Handschriftenfunde in der Bodleiana und dem Britischen Museum im Frühjahr 1871. — H. RUPP, Leid und Sünde im Heliand und in Otfrids Evangelienbuch. 2. — M. BOETERS, *Lehrerin*. — L. ROSENTHAL, Zeugnisse zur Begriffsbestimmung des älteren Meistersangs. — H. NIEWÖHNER, Kunst oder Methode. — G. ISING, Die niederdeutschen Bibelfrühdrucke. — E. MÜLLER-GRAUPA, Verbale Tiermetaphern.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (Tübingen). — 79, 2-3 (1957). — O. HÖFLER, Die zweite Lautverschiebung bei Ostgermanen und Westgermanen. — N. FICKERMANN, Ein Werk Ekkehards II ? — I. SCHRÖBLER, Otloh von St. Emmeram und Hieronymus. — H. KOLB, Die Blutstropfen-Episode bei Chrétien und Wolfram. — G. EIS, Ein Lucidarius-Auszug. — H. BAHLOW, Dienheim im Wormsgau. Ein Beitrag zur Methodik der Namenforschung. — H. DE BOOR, Erwiderung.

Beiträge zur Namenforschung. — 1958, 1. — H. KRAHE, Über einige mit *f*-anlautende (Orts- und) Gewässernamen. — F. LANGENBECK, Die Entstehung der elsässischen *-heim*-Ortsnamen. Sprachliche Einstrahlung oder fränkische

Siedlung? — W. KROGMANN, Der Ortsname Förste. — Id., Manesse. — L. STEINBERGER, Verspätetes Nachwort zu K. Puchners Ortsnamenbuch des Landkreises Ebersberg in Oberbayern.

Books Abroad. — Winter 1958. — I. BENTZ & W. A. WILLIBRAND; Werner, Bergengruen. — L. S. THOMPSON, Peter Freuchen.

Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg. — Déc. 1957 : A. FUCHS, Goethe et la langue française. — Janvier 1958 : A. FUCHS, Goethe et la littérature française. — Février 1958 : E. MERIAN-GENAST, Goethe und die französische Klassik. — Mars 1958 : E. VERMEIL, La Nouvelle Héloïse et son influence sur l'œuvre de Goethe. — Avril 1958 : W. MOMMSEN, Goethe und die Französische Revolution. — Mai 1958 : P.-P. SAGAVE, Goethe et les économistes français.

Cahiers du Sud. — 1958, Janvier. — M. HEIDEGGER, « L'homme habite en poète » (Hölderlin).

Časopis pro Moderni Filologii. — XXXIX, 5 (1957). — K. HYRŠLOVÁ, Franz Werfel (en tchèque). — V. KAFKA, F. X. Salda et Henri Heine (en tchèque). — **Philologica** (suppl. à CMF) IX (1957), 5. — A. HOFMAN, Friedrich Schiller und Sophie Mereau. — J.-B. MICHL, Zu Bjørnsons Briefen an Lederer. — P. TROST, Eine mundartkundliche Voraussage.

Critique. — 126. — L. LEIBRICH, Confirmation de Thomas Mann. — C. JULIET, Le thème de la Mort chez Kafka et Leiris. — 127. — C. DAVID, Theodor Fontane ou la crise du réalisme. — L. LEIBRICH, Confirmation de Thomas Mann (II). — 128. — E. DUNE, Lenz et le « Sturm und Drang ». — 130. — L. ESTANG, L'Homme sans qualités ou le Roman de la Table rase.

Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft. — 1958, 1. — D. FREY, Probleme einer Geschichte der Kunstwissenschaft. — F. R. SCHROEDER, Die Sage von Hetel und Hilde. — H. HENEL, Erlebnisdichtung und Symbolismus. — E. GALLEY, Heine und der Kölner Dom. — F. H. MAUTNER, Noch ein Wort zu « Amintor ». — 2. — K. F. STROHEKER, Studien zu den historisch-geographischen Grundlagen der Nibelungendichtung. — B. BOESCH, Ueber die Namengebung mittelhochdeutscher Dichter. — O. BENESCH, Moderne Kunst und das Problem des Kulturverfalls. — W. E. PEUCKERT, Die zweite Mystik. Ein Forschungsbericht. — W. VOLKE, Die neue Ausgabe der Werke H. von Hofmannsthals.

Dietsche Warande en Belfort. — 1957, 10. — A. KEERSMAEKERS, E. van Hemeldonck 60. — 1958, 1. — E. CLAES, Het Germanistenkot. — A. WESTERLINCK, Vlaams Proza. — 2. — E. CLAES, Het Germanistenkot (vervolg). — A. WESTERLINCK, Grote weemoed en kleine bitterheden. — L. TEGENBOSCH, Noordnederlandse letteren : Proza van Vestdijk. — 3. — A. DEMEDTS, Twee Vlaamse verhalen. — Th. J. DE JONG, Nederlandse letteren Michel van der Plas.

Esprit. — 1958, février. — A. S., J.-L. Barrault a-t-il trahi Kafka?

Euphorion. — 1957, 4. — B. BUME, Die Kahnfahrt. Ein Beitrag zur Motivgeschichte des 18. Jahrhunderts. — H. BORNKAMM, Die innere Handlung in Lessings « Miss Sara Sampson ». — Th. WIESER, Der Malteser in Hofmannsthals « Andreas ». — W. KILLY, Das Spiel des Orpheus. Ueber die erste Fassung von Georg Trakls « Passion ». — R. C. ZIMMERMANN, Zur Datierung von Goethes Aufsatz « Von deutscher Baukunst ». — M. MOMMSEN, Goethes « Sophokles-Bearbeitung ». — A. MARKUS, Neue Zeugnisse über Stifters Tod.

Fornvännen. — 1958, 1-2. — A. OLDEBERG, Några gotländska husurnor. — G. EKHOLM, De ribbade glasskålarnas ursprung. — E. GUSTAFSSON, Barlingbofuntens reliefer, ett tolkningsförsök. — A. ANDERSSON, Anna Reinholdsdotters guldkedja. — I. WILCKE-LINDQVIST, Husby och Skederid.

The Germanic Review. — XXXII, 4. — H. v. HOFE, The Halberstadt Poets and the New World. — P. MATENKO and R. SAMUEL, Two Unpublished

L. Tieck & A. v. Hardenberg Letters. — H. W. Hewett-Thayer, Traditional Technique in Mörike's « Maler Nolten ». — F. X. Braun, Th. Storm's « Doppelgänger ». — W. W. Pusey, Point of View in the Novels and Stories of Ed. v. Keyserling. — H. Politzer, Some Aspects of « Late Art » in R. M. Rilke's Fifth Duino Elegy. — J. C. Middleton, H. Hesse's « Morgenlandfahrt ». — F. Erpel, Th. Mann's Knowledge of Goethe. — A. M. Sturtevant, Postconsonantal *w* in the two Gothic Types « Skadus » (shadow) and « Triggw » (faithful). — XXXIII, 1. — H. B. Willson, Sin and Redemption in Hartmann's « Erec ». — I. S. Stamm, Wieland and Sceptical Rationalism. — C. H. Moore, A Hearing on « Germinal » and « Die Weber ». — W. Braun, Musil's Siamese Twins.

Germanisch-Romanische Monatsschrift. — VIII, 1. — J. de Vries, Die Sage von Wolfdietrich. — H. Rupp, Ueber das Verhältnis von deutscher und lateinischer Dichtung im 9. bis 12. Jahrhundert. — W. Martens, Zur Karikatur in der Dichtung Büchners (Woyzecks Hauptmann). — G. Weydt, Ist der « Nachsommer » ein geheimer « Ofterdingen »? — M. Dahrendorf, H. Hesses « Demian » und C. G. Jung.

German Life and Letters. — 1958, 1. — J. P. Stern, The White Rose. — M. E. Gilbert, Some Observations on Hofmannsthals Two Novellen : « Reitergeschichte » and « Das Erlebnis des Marschalls von Bassompierre ». — W. Schlegelmilch, « Entsagung » : Zu einem späten Gedicht der Droste. — E. E. Papst, Some recent Approaches to Goethe. — W. Hausenstein, Hans Carossa. — H. S. Reiss, The Criticism of Heine in the « Heine-Jahr ». A Survey.

Hochland. — 1958, Febr. — H. Kestranek, Notizen über die Sprache. — R. Braun, Strindbergs Tag, Strindbergs Nacht. Dichtung und Wahrheit. — W. Groezinger, Der Romantiker des Klassenkampfes. Zum Nachlass Bert Brechts.

It Beaken. Tydskrift fan de Fryske Akademy. — XX, 1/2/3, Maert 1958. — J. J. Spahr van der Hoek, It wittenskiplik wurk fan Dr. O. Postma. — J. H. Brouwer, Jitteris « clewendene ». — M. P. van Buijtenen, Franeker en « Tjummer Fiarndel ». — J. J. Kalma, Bij Gysbert Japiks thús. — H. J. Keuning, Enige opmerkingen over de geografie van de menlijke occupatie in de kustlandschappen van het Noordzeegebied. — S. J. van der Molen, Ta de skiednis fan de heechfeangraverij. — H. Tj. Obreen, Oud-Dokkum en Dokkum's bestuur. — K. A. Rienks, In oarkonde fan 30 Maeije 1453. — P. Sipma, Kalahey.

Journal of English and Germanic Philology. — LVI, 3. — H. A. Maier, Zur Textgestaltung des West-östlichen Divans. — LVI, 4. — O. Seidlin, Eichendorffs Sehnsucht. — H. Rehder, Ursprünge dichterischer Emblematik in Eichendorffs Prosawerken. — E. Schwarz, Bemerkungen zu Eichendorffs Erzähltechnik. — D. W. Schumann, Some Scenic Motifs in Eichendorffs Ahnung und Gegenwart.

Language. — 33,3, Part I, July-Sept. 1957. — J. W. Marchand, Germanic short **ι* and **e* : Two phonemes or one? — Comptes rendus de l' « Allgemeine u. vergleichende Sprachwissenschaft » de Pisani, par Hamp; et de l' « Isländisches etymologisches Wörterbuch » de Johannesson, 8-9, par Kemp Malone.

Letterature Moderne. — 1957, Sett.-Ott. — L. Cremonte, Rilke « mistico » e « claustrale ». Esame del Libro d'Ore : la « Vita claustrale ». — Nov.-Dic. — A. Fongaro, L'Après-Midi d'un Faune et le Second Faust.

Leuvense Bijdragen. — 1958, 1-2. — J. J. Mak, Het Boek van der Wraken. — A. Carnoy, Les conifères dans la toponymie et la linguistique. — N. Bakker, Aantekeningen bij een paragraaf uit G. Royens buigingsverschijnselen. — K. Iwema, Limborch VII, 814.

Mercure de France. — 1958, Février. — J. F. Angelloz, Correspondances. — Mars. — ID., Du réalisme.

Moderna Språk. — 1957, 1. — H. Böll, Ein Denkmal für Joseph Roth. — G. Kandler, Angewandte Sprachwissenschaft.

Modern Language Notes. — LXXIII, 1. — K. S. Guthke, Some Unidentified Early English Translations from Herder's Volkslieder.

Modern Language Quarterly. — XVIII, 4. — C. Grant Loomis, Martin Opitz and John Owen. — U. Weisstein, Concerning the Word « Gothisch » in the Stage Directions to the « Nacht » Scene of Goethe's Faust.

Monatshefte. — XLIX, 7. — A. G. de Capua, Early Poetical Anthologies for Schools, a Contribution to the History of the Lyrical Anthology in Germany before 1770. — G. W. Radimersky, Magic in the Works of Hildegard von Bingen. — Chr. Hering, Die Poetisierung des Alltäglichen in Tiecks « Peter Leberecht ». — L, 1. — H. Tucker, Joseph, the Musician in Stifter's « Nachsommer ». — Lee B. Jennings, Gottfried Keller and the Grotesque. — Roland Hoermann, The Romantic Golden Age in Arnim's Writings.

Neophilologus. — 1958, 1. — R. Wellek, Concept of form and structure in twentieth century criticism. — F. Kurris, Methode der Taalstratigraphie. — H. W. J. Kroes, Gotische Dichtung. — 2. — K. S. Guthke, Die Sinnstruktur des Wallenstein. — G. Francescato, On Italian loan-words in German.

Neue Deutsche Literatur. — 1958, 1. — G. Wolf, « Von einer Menschenheimat, die ich finde... » Aus Anlass von Georg Maurers Dichtung « Selbstbildnis ». — W. Teichmann, Wilhelm Busch heute. — H. J. Geerdts, Unsere Literatur und das Neue auf dem Lande. — W. Dreher, Jugendliteratur vor 200 Jahren. — 2. — B. Brecht, Leben des Konfutse. Szene aus einem nachgelassenen Fragment. — A. Auer, Die Landschaft der Dichter. — H. Lorbeer, Luther in Augsburg. — G. Cwojdrak, Das Elend des Hans Hellmut Kirst. — M. Linzer, Bausteine zu einem realistischen Theater. — 3. — Thesen zum sozialistischen Realismus. — H. Friederici, Goethe-Forschung auf Irrwegen. F. Erpenbeck, Lessing-Preis und Gegenwartsdramatik. — B. Frei, Kisch in Paris.

Die Neue Rundschau. — 1957, 3. — W. Kayser, Wer erzählt den Roman? H. Domin, Gedichte. — B. Reifenberg, Rede bei der Verleihung der Goethe-Plakette. — R. Seewald, Reise an das andere Ufer. — 4. — E. Kahler, Die Verinnerung des Erzählens. — C. J. Burckhardt, An Rudolf Alexander Schröder. — R. A. Schröder u. R. Borchardt, Briefe. — Martin Buber, Erinnerung. — E. Wasmuth, Prophet in verdunkelter Zeit, Zu Martin Bubers 80. Geburtstag. — Joh. Oeschger, Gedichte. — E. Behler, Eine unbekannte Studie Friedrich Schlegels über Jean Pauls « Vorschule der Ästhetik ». — E. Schaper, Baltische Lande und Baltisches Volkstum im Bewusstsein der Deutschen.

De Nieuwe Taalgids. — 1958, 1. — W. A. P. Smit, De literaire gestalte van Bellamy. — C. B. Van Haeringen, Studeerkamer en laboratorium. — Mea Nijland-Verwey, De Nieuwe Gids te Katwijk in 1888, I (Juli). — L. C. Michels, Spiegels Revierein. — B. Van den Berg, Oratio pro domo. — A. Cohen, Het Ned. diminutiesuffix, een morfonologische proeve. — L. Strengholt, Een retorikaal curiosum. — 2. — Mea Nijland-Verwey, De Nieuwe Gids te Katwijk in 1888, II (Aug.). — C. B. Van Haeringen, Een systematisch Woordenboek. — W. A. P. Smit, Nieuwe Vondel-literatuur (V). — C. C. de Bruin, Habent sua fata manuscripta. — L. C. Michiels, Klaar-overtjes. — M. Uyldert, W. Kloos en de chronologie van de gedichten uit zijn jeugd I. — H. Roose, Nevenschikkende en onderschikkende voegwoorden.

Nieuw Vlaams Tijdschrift. — 1957, 10. — E. Verhofstadt, Een gestalte in het werk van Kierkegaard. — M. Lambin, Karamellenverzen van Conscience en van tijdgenoten. — 11. — K. Jonckheere, 50 jaar Vlaamse poëzie. — 12. — G. J. Geers, Naar een oplossing van het Barokprobleem. — P. Van Aken, Gijsen herlezende. — 1958, 1. — P. de Wispelaere, D. Coster als criticus.

PMLA. — LXXIII, 1, March 1958. — George Nordmeyer, On the OHG *Isidor* and Its Significance for Early German Prose Writings. — Guy Stern, Hugo von Hofmannsthal and the Speyers : A Report on an Unpublished Correspondence.

Revue des Langues vivantes / Tijdschrift voor Levende Talen. — 1958, 1. R. DE CONINCK, De nieuwe Woordenlijst en de Z. N. woorden. — R. HENRARD, M.ter Braak, Nietzsche en het cultuurprobleem. — F. CLOSSET, Ned. letteren. — 2. — R. DE CONINCK, De nieuwe Woordenlijst en de Z. N. woorden. — R. HENRARD, M.ter Braak, Nietzsche en het cultuurprobleem. — J. LEENEN, De Z. N. woorden in de Woordenlijst. — F. CLOSSET, Ned. letteren.

Revue de Linguistique de l'Académie de la République populaire roumaine. — 1956, 1. — A ROSETTI, Autour du phonème. — J. IORDAN, Quelques problèmes de la langue littéraire.

Scandinavian Studies. — 30, 1 (1958). — C. E. W. L. DAHLSTRÖM, Strindberg and Naturalistic Tragedy. — E. O. JOHANNESSON, Pär Lagerkvist and the Art of Rebellion. — A. M. STURTEVANT, The Old Norse Proper Name *Svipdagr*.

Schweizer Monatshefte. — 1958, 1. — H. HESSE, Das Haus der Träume. Eine unvollendete Dichtung. — H. HANSELMANN, Geliebtes Deutsch. — 2. — E. STAIGER, Der siebzigjährige Goethe. — H. JACOBI, Sainte-Beuves Bemühungen um den deutschen Geist.

Sinn und Form. — 1957, 6. — M. NAUMANN, Französierende Literatursprache in der deutschen Aufklärung. — S. STRELLER, Glasperlenspiele Goethes. — H. IHERING, Bemerkungen zu Theater und Film. — 1958, 1. — B. BRECHT, Der Brotladen. Zwei Szenen aus dem Fragment. — Briefe des jungen Brecht an Herbert Ihering. — H. IHERING, Bemerkungen zu Theater und Film.

Spiegel der Letteren. — 1957, 4. — L. ROOSE, Waardering en invloed van A. Bijns in de 16de en 17de eeuw. — W. THIJS, De vergelijkende literatuurwetenschap. Verenigingen en congressen. — K. LANGVIK JOHANNESSEN, Een eigenhandig Vondelmanuscript te Tronheim. — E. WILLEKENS, Bibliografisch overzicht 1956 (met aanvullingen 1955).

Studia Neophilologica. — XXIX, 2 (1957). — P. AEBISCHER, Karlamagnús saga, *Keiser Karl Krønike* danoise et *Karl Magnus* suédois. — E. LÜDERS, Zur Ueberlieferung der St. Georgener Predigten.

Tijdschrift voor Nederlandse Taal- en Letterkunde. — 1957, 4. — J. H. MAK, Boendale-studies (I. B. en Durandus; II, B. en Sidrac). — P. MAXIMILIANUS, Vondel en Th. van Kempen.

De Vlaamse Gids. — 1958, 1. — R. FONCKE, Bij de instelling van de Kon. Belgische Commissie voor Volkskunde. — K. DE CLERCK, De « gebruikskunst » van P. C. Boutens. — S. KNOP, Nieuwe bloeitijd van de Vlaamse toneelletterkunde. — 2. — M. C. VAN DEN TOORN, De oudgermaanse achtergrond in Rodenbachs « Gudrun » en Hegenscheidts « Starkadd ». — J. WALRAVENS, In memorian R. C. van de Kerckhove. — 3. — A. DONKER, Eva bij romantici en satyrici. — M. STIJNS, A. Verhoeven en de pers. — S. KNOP, Problemen in het Vlaamse drama. — 4. — K. DE CLERCK, P. C. Boutens aan de Utrechtse Universiteit. — O. VAN HAUWAERT, De straatnamen van Gent. — R. ADAM, B. Brecht, rustverstoorder te Brussel. — S. KNOP, Te veel en te weinig in het Vlaamse toneel.

Der Wächter. — 1-2, 1957. — Fr. K. MOHR, Hälfte des Lebens, Rückblick. — Theaterwissenschaft. — 3. — J. von EICHENDORFF, Mahnung. — Fr. K. MOHR, Eichendorffs Lorelei-Romanze « Waldgespräch ». — Deutsche Literaturgeschichte. — Neue Kunde von Charles Sealsfield. — Eichendorff in Wien. Theaterwissenschaft. — Das Josefstädter Theater in Wien.

Welt und Wort. — 1958, 1. — A. HUEBSCHER, Nietzsches Nachlass. Tragödie einer Fälschung. — A. BALDUS, Norwegischer Büchermarkt 1957. — R. MARWITZ, Ein Selbstporträt. — 2. — J. KLEIN, Fragen und Fragwürdigkeit der deutschen Literaturwissenschaft. — G. SCHNEIDER, Britings Lyrik. — W. HAAS, Karl Kraus — wie ich ihn sehe. — K. JASPERS, Philosophische Autobiographie. Ein Selbstporträt. — 3. — J. KLEIN, Fragen und Fragwürdigkeit der deutschen Literaturwissenschaft II. — F. KNOELLER, Johann Peter Hebels Briefe. — E. HOFERICHTER, Der Jahrmarkt meines Lebens. Ein Selbstporträt.

Wetenschappelijke Tijdingen. — 1958, 1. — DE BAETS, O. P., Het eerste Lam Gods-spel 1458. — 3. DE BAETS, O. P., Het eerste Lam Gods-spel 1458 (II).

Wirkendes Wort. — 1957-58, 2. — B. BOESCH, Die mehrsprachige Schweiz. — J. KLEIN, « Nathan », « Iphigenie », « Don Carlos ». Bemerkungen zum vor — und frühklassischen Drama. — S. BOKELMANN, Betrachtungen zur Satzgestaltung in Kleists Novelle « Die Marquise von O... ». — K. DODERER, Die Kurzgeschichte als literarische Form. — H. THIELE, « An eine Äolsharfe ». Zu dem Gedicht von E. Mörike. — A. ZACHARIAS, Wort und Bild. — M. STERN, In illo tempore. Ueber Notizen und Varianten zu Hofmannsthals Lustspiel « Der Schwierige ». — 3. — H. BRINKMANN, Satzprobleme. — E. HOCK, Eichendorffs Dichtertum. — K. WOLF, Skizze zu einer Wirkungslehre der Literatur.

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur. — LXXXVIII, 2 (1957). — H. FROMM, Die ältesten germanischen Lehnwörter im Finnischen (wird fortgesetzt). — W. SCHRÖDER, « Germanisches » *werden*-Passiv und « christliches » *sein*-Passiv bei Wulfila? — G. HOFMANN, Falkenjagd und Falkenhandel in den nordischen Ländern während des Mittelalters. — W. LANGE, Einige Bemerkungen zur altnordischen Novelle. — S. GUTENBRUNNER, Zur Gotenfrage (Zs. 87,241). — W. SALMEN, Zur Biographie Muskatblüts und Michael Beheims.

OUVRAGES REÇUS

(jusqu'au 15 avril 1958).

I. AICHINGER, *Der Gefesselte*. Erzählungen (Frankfurt/M., S. Fischer, 1958, 80 p., DM 1.80). — J. ANCELET-HUSTACHE, *Maître Eckhart et la mystique rhénane* (Paris, Ed. du Seuil, 1956, 192 p.). — P. ANDERSEN, *Fonemsystemet i Østfynsk. På Grundlag af Dialekten i Revninge Sogn* (København, J. H. Schultz, 1958, 400 p. + 35 cartes et pl.). — V. BÆNNINGER, *Goethes Natürliche Tochter* (Zürich, Atlantis Verlag, 1957, 130 p., fr. s. 8.45). — E. BARLACH, *Das Dichterische Werk*. I. Bd : *Die Dramen* (München, R. Piper & Co, 1956, 620 p.). — H. BIEZAIS, *Das Kirchenbuch der St. Jakobskirche in Riga, 1552-1621* (Uppsala Univ. Årsskrift, 1957, 10). — J.-A. BIZET, *Mystiques allemands du XIVe siècle : Eckhart, Suso, Tauler* (Paris, Aubier, 1957, 296 p., 1 500 fr.). — B. BOESCH, *Die Aussprache des Hochdeutschen in der Schweiz* (Zürich, Schweizer Spiegel-Verlag, 1957, 46 p.). — H. BORLAND, *Nietzsches Influence on Swedish Literature* (Göteborg, Wettergren & Kerber, 1956, 178 p., 15 c. s.). — *Der Grosse Brockhaus*. 16. neubearb. Aufl., XI. Bd (Wiesbaden, F. A. Brockhaus, 1957, 770 p.). — G. BROM, *Schilderkunst en Litteratuur in de 16e en 17e eeuw* (Utrecht, Spectrum, 1937, 295 p.). — *Deutsche Philologie im Aufriss*. Hg. von W. Stammler, 8. - 12. Lfg. (Bielefeld, E. Schmidt, DM 10.10 par fasc.). — *Deutsche Urkunden des 13. Jahrhunderts*. Hg. von B. Boesch (Bern, Franck, 1957, 62 p., fr. s. 4.50). — St. EINARSSON, *A History of Icelandic Literature* (New York, The Johns Hopkins Press, 1957, 409 p., $ 5.50). — G. FISCHER, *Erzählformen in den Werken Gerhart Hauptmanns* (Bonn, Bouvier, 1957, 650 p., DM 18). — W. FOWLIE, *Claudel* (London, Bowes & Bowes, 1957, 111 p., 10 s. 6 d.). — L. FUKS, *The Oldest Known Literary Documents of Yiddish Literature (c. 1382)* (Leiden, E. J. Brill, 1957, 2 vol. 169 et 173 p., fl. 34). — H. FURSTNER, *Studien zur Wesensbestimmung der höfischen Minne* (Groningen, J. B. Wolters, 1956, 235 p., fl. 9.90). — GOETHE, *Götz von Berlichingen*, bearb. von J. Neuendorff-Fürstenau; *Wilhelm Meisters Theatralische Sendung*, bearb. von R. Fischer-Lamberg (Berlin, Akademie-Verlag, 1957 et 1958, 2 fois 293 p., DM 26.50 et 380 p., DM 18). — GOETHE, *Die Schriften zur Naturwissenschaft*. 6. Bd : *Zur Farbenlehre*, 450 p., rel. DM 27.50, Subs.-Pr. 22; 7. Bd : 135 p. + 24 pl., rel. DM 25.50, Subs.-Pr. 20.40 (Weimar, Herm. Böhlaus Nachf., 1957). — *Goethe-Bibliographie*, von H. Pyritz, Lfg. 3 (Heidelberg, Carl Winter, 1957, pp. 161-240, DM 8.60). — *Goethe-Handbuch. Goethe, seine Welt und Zeit in Werk und Wirkung*. 2. Aufl. 5. Lfg. (Stuttgart,

J. B. Metzler, 1958. DM 9). — GOETHE, *Neue Folge des Jahrbuchs*, hg. von A. B. Wachsmuth. XIX. Bd (Weimar, Böhlaus Nachf., 1957, 330 p. et 18 p. de Goethe-Bibliographie, 1955, DM 16). — *Gunnlaugs saga Ormstungu*, hg. von H. Reuschel (Halle/S., M. Niemeyer, 1957, 130 p., DM 9.90). — K. S. GUTHKE, *Englische Vorromantik und deutscher Sturm und Drang*. Palaestra, 223 (Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht ,1958, 231 p., DM 24.80). — B. HASSELROT, *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes* (Uppsala, Lundeqvist, 344 p., 1957). — G. HAUPTMANN, *Im Wirbel der Berufung*. Roman (Gütersloh, G. Bertelsmann, 1957, 255 p., DM 12). — M. HAUSMANN, *Das Lied der Lieder* (Frankfurt/M., S. Fischer, 1958, 48 p., DM 3.80). — R. HEMMERLE, *Franz Kafka. Eine Bibliographie* (München, Robert Lerche, 1958, 140 p., DM 9). — G. HERBST, *Die Entwicklung des Grimmelshausenbildes in der wissenschaftlichen Literatur* (Bonn, Bouvier, 1957, 174 p., DM 12). — J. HERMAND, *Die literarische Formenwelt des Biedermeiers*. (Giessen, W. Schmitz, 1958, 228 p.). — A. HEUSLER, *Die altgermanische Dichtung* (Darmstadt, Herm. Gentner, 1957, 250 p. et 62 illustr., DM 22). — L. HOHENSTEIN, *Conrad Ferd. Meyer* (Bonn, Athenäum-Verlag, 1957, 404 p., DM 25). — HÖLDERLIN. *Jahrbuch* 1957, Bd X (Tübingen, J. C. B. Mohr, 1958, 201 p.). — HÖLDERLIN, *Sämtliche Werke*, Bd III : *Hyperion*. Grosse Stuttgarter Ausg. (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1957, 610 p., DM 49). — G. HOLM, *Syntaxgeografiska Studier över tva nordiska Verb* (Uppsala, Lundeqvist, 1958, 255 p., 24 c. s.). — S. HOLM, *Søren Kierkegaards Geschichts-Philosophie* (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1956, 120 p., DM 9.60). — B. HORACEK, *Kleine historische Lautlehre des Deutschen* (Wien, W. Braumüller, 1958, 104 p., 30 sch.). — W. u. Caroline von HUMBOLDT, *Ein Leben in Briefen* (Düsseldorf, E. Diederichs, 1956, 278 p., DM 10.80). — R. KASSNER, *Der goldene Drachen*. (Zürich/Stuttgart, Erlenbach, 1957, 294 p., fr. s. 16.90). — W. KOHLSCHMIDT/W. MOHR,*Reallexikon der dt. Literaturgeschichte. 2.* Aufl., I. Bd, 6. u. 7. Lfg. (Berlin, W. de Gruyter, 1957, DM 9.50). — O. LAGERCRANTZ, *Dikter och dagbok* (Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1955, 274 p., 15 c. s.). — W. LANGE, *Studien zur christlichen Dichtung der Nordgermanen 1000-1200* (Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1958, 303 p., DM 30). — V. LEEMANN, *Sören Kierkegaard* (Antwerpen/Amsterdam, Standaard-Boekhandel, 1956, 177 p., fr. b. 125). — C. Ch. LEHRMANN, *Heinrich Heine. Kämpfer und Dichter* (Bern, Francke, 1957, 220 p., fr. s. 12.50). — Chr. LEPINTE, *Goethe et l'Occultisme* (Paris, Les « Belles-Lettres », 1957, 186 p.). — K. B. LINDGREN, *Ueber den oberdeutschen Präteritumschwund* (Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1957, 133 p.). — K. LÖWITH, *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkehr des Gleichen* (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1956, 244 p., DM 18.80). — A. LUBOS, *Die schlesische Romantik* (Würzburg, Holzner Verlag, 1956, 148 p.). — A. LUEBBERING, *« Für Klopstock ». Ein Gedichtband des Göttinger Hains, 1773* (Tübingen, M. Niemeyer, 191 p. DM 14). — W. MARTENS, *Bild und Motiv im Weltschmerz. Studien zur Dichtung Lenaus* (Köln/Graz, Böhlau, 1957, 190 p., DM 12.80). — MARZELL, *Wörterbuch der dt. Pflanzennamen*. Bd 5, Lfg. 2 (Leipzig, S. Hirzel, 1957). — Fr. MAURER/Fr. STROH,, *Deutsche Wortgeschichte*. 2. Aufl. Bd I, 2. Lfg. (Berlin. W. de Gruyter, 1958, pp. 97-192, DM 6). — R. MEHLEM/W. SEEDORF, *Niederdeutsch. Ein Handbuch zur Pflege der Heimatsprache* (Hannover, Herm. Schroedel, 1957, 216 p., DM 13.80). — I. MODÉER, *Kommentarer till det svenska riksspråkets historia* (Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1957, 64 p., 10 c. s.). — J. MOGREN, *Herman Bangs Haabløse Slaegter* (Lund, Gleerup, 1957, 314 p., 17 c. s.). — A. MOR/J. WEISGERBER, *Storia delle letterature del Belgio* (Milano, Nuova Accademia Editrice, 1958, 486 p., 3200 l.). — A. MORET, *Anthologie du lyrisme baroque en Allemagne* (Paris, Aubier, 1957, 311 p., 960 fr.). — H. MOSER, *Deutsche Sprachgeschichte*. 3. Aufl. (Stuttgart, Curt E. Schwab, 1957, 231 p., DM 13.80). — G. MÜLLER, *Die deutsche Dichtung von der Renaissance bis zum Barock* (Darmstadt, Herm. Gentner, 1957, 264 p. + 185 illustr., DM 35). — *Otfrids Evangelienbuch*, hg. von O. Erdmann. 3. Aufl. (Tübingen, Niemeyer, 1957, XI + 311 p., DM 10). — P. E. PAARDEKOOPER, *ABN. Spraakkunst*. Voorstudies 2. deel (Den Bosch, L. C. G. Malmberg, 1958, 231 p.). — Herm. PAUL, *Deutsches Wörterbuch*. 5. Aufl., hg. von W. Betz (Tübingen, Niemeyer, 1957, pp. 129 à 192, DM 4). — W. PEHNT *Zeiterlebnis und Zeitdeutung in Goethes Lyrik* (Tübingen, Niemeyer, 1957, 153 p., DM 10). — U. O. von PLANTA, *E. T. A. Hoffmanns Märchen « Das fremde Kind »* (Bern, Francke, 1958, 125 p., 12 fr. s.). — R. von PREMERSTEIN, *Dietrichs Flucht u. die Rabenschlacht* (Giessen, W. Schmitz, 1957, 267 p., DM 10). — J. QUINT, *Textbuch zur Mystik des deutschen Mittelalters*. 2. Aufl. (Halle/S., 1957, 147 p., DM 6.80). — K. H. QUIRIN, *Die deutsche Ostsiedlung im Mittelalter* (Göttingen, Musterschmidt, 1954, 139 p.). — *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*. 2. Aufl. Hg. von W. Kohlschmidt/W. Mohr. Bd 1, 6. und 7. Lfg. (Berlin, W. de Gruyter, 1957, pp. 481-672, DM 9.50 le fasc.). — W. REHM, *Begegnungen und Probleme* (Bern, Francke, 1957, 460 p., DM 22.80). — Johan-

nes REUCHLIN 1455-1522. Hg. von M. Krebs (Im Selbstverlag der Stadt Pforzheim, 1955, 265 p.). — A. RICHLE, *Johann Karl August Musäus. Die Volksmärchen der Deutschen* (Zürich, Atlantis, 1957, 186 p., fr. s. 8.45). — R. M. RILKE, Sämtliche Werke. Bd 2 : *Gedichte* 2. Teil (Wiesbaden, Insel-Verlag, 1957, 951 p., DM 30). — J. RÜHLE, *Das gefesselte Theater* (Köln/Berlin, 1957, 461 p., DM 18.50). — H. RUPP, *Deutsche religiöse Dichtungen des 11. und 12. Jahrhunderts* (Freiburg, Herder, 1958, 325 p.). — Ed. SCHAEFER, *Meister Eckeharts Traktat « Von der Abegescheidenhait »* (Bonn, Ludwig Röhrscheid, 1956, 236 p., DM 28.50). — A. SCHIROKAUER, *Germanistische Studien*. Hg. von Fr. Strich (Hamburg, Dr E. Hauswedell u. Co, 1957, 456 p. DM 24). — K. SCHLECHTA, *Der Fall Nietzsche* (München, Karl Hanser, 1958, 116 p., DM 4.80). — G. SCHNEIDER-HERRMANN, *Stefan George in seiner Dichtung* (Zürich, Origo-Verlag, 1957, 147 p., fr. s. 12.80). — *Schrijvers blootshoofds*, door N. Noordzij (Amsterdam, De Bezije Bij, 1956, 164 p.). — W. SCHULZ, *Die Vollendung des deutschen Idealismus in der Spätphilosophie Schellings* (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1955, 306 p., DM 24). — K. SCHÜMANN, *Gottfried Benn. Eine Studie* (Emsdetten/W., Verlag Lette, 1957, 95 p., DM 5.80). — J. SCHWIETERING, *Deutsche Dichtung des Mittelalters* (Darmstadt, Herm. Gentner, 1957, 312 p. et 130 illustr., DM 35). — Fr. SEEBASS, *Martin Luther. Der Mensch und der Reformator* (Giessen/Basel, Brunnen-Verlag, 1956, 92 p., DM 2). — T. SEGERSTEDT, *Utbildning och samhälle* (Uppsala Univ. Årsskrift, 1957, 8, 78 p.). — H. SINGER, *Rilke und Hölderlin* (Köln/Graz, Böhlau, 1957, 180 p., DM 12.80). — H. STANGERUP, *La Littérature danoise en 1956* (Association pour la diffusion de la culture danoise à l'étranger, 1957, 34 p.). — ST. STEFFENSEN, *Rilke und Skandinavien* (København, Munksgaard, 63 p., 8 c. d.). — J. STRELKA, *Der burgundische Renaissancehof Margarethes von Oesterreich und seine literarhistorische Bedeutung* (Wien, A. Sexl, 1957, 200 p.).— B. SUNDQVIST, *Deutsche u. niederländische Personenbeinamen in Schweden bis 1420* (Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1957, 442 p., 30 c. s.). — TRAKL, *Gedichte*, ausgew. von A. Weber (München, Kösel, 1957, 147 p., DM 4.80). — *Universitets-Statuterna av År 1956* (Uppsala Univ. Årsskrift, 1958, 4. — *Vijfde kolom, Jong Vlaams Proza*, door J. Walrarens (Bruxelles, Manteau, 1957, 95 p.). — Fr. WEDEKIND, *Prosa. Dramen. Verse* (München, A. Langen/G. Müller, 970 p., DM 28.80). — ID., *Selbstdarstellung. Aus Briefen u. anderen persönlichen Dokumenten*, hg. von W. Reich (München, A. Langen/G. Müller, 1954, 90 p., DM 3.80). — P. WEIGLIN, *Bilderbuch von Alt-Berlin* (Berlin-Charlottenburg. A. Nauck, 289 p.). — *Weimarer Beiträge*, 1957, IV (Weimar, Arion-Verlag, pp. 529-705). — E. WESSÉN. *Om Vikingatidens Runor* (Stockholm. Almqvist & Wiksell, 1957, 23 p., 3 c. s. 50). — ID., *Runstenen vid Röks Kyrka* (Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1958, 112 p., 15 c. s.). — L. WIESMANN, *C. F. Meyer. Der Dichter des Todes u. der Maske* (Bern, Francke, 1958, 286 p., 18 fr. s.). — WOSSIDLO-TEUCHERT, *Mecklenburgisches Wörterbuch*. 18. Lfg. (Berlin, Akademie-Verlag, 1957, DM 10).

Le Gérant : Maurice COLLEVILLE.

TOULOUSE — IMPRIMERIE EDOUARD PRIVAT. — 3735-6-58

PRINTED IN FRANCE.

SOMMAIRE

(Suite.)

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

(J. Boyer). — J. U. TERPSTRA, *Friedrich Heinrich Jacobis « Allwill »* (J.-J. Anstett). — E. BEREND, *Jean Pauls Persönlichkeit in Berichten der Zeitgenossen* (G. Bianquis). — W. u. Caroline von HUMBOLDT, *Ein Leben in Briefen* (G. Bianquis). — B. ALLEMANN, *Hölderlins Friedensfeier* (A. Schlagdenhauffen). — Fr. SCHLEGEL, *Kritische Schriften* (J.-J. Anstett). — Fr. SCHLEGEL, *Literary Notebooks 1797-1891,* Ed. by H. Eichner (J.-J. Anstett). — F. SCHLEGEL-NOVALIS, *Briefwechsel* (J.-J. Anstett). — C. Ch. LEHRMANN, *Heinrich Heine, Kämpfer und Dichter* (G. Bianquis). — H. ARVON, *Ludwig Feuerbach ou La Transformation du Sacré* (L. Leibrich). — R. WAGNER, *Die Hauptschriften,* hg. von E. Bücken u. Rappl. (J. Boyer). — W. DIETZE, *Junges Deutschland und deutsche Klassik* (R. Bauer). — G. BRANDES/A. SCHNITZLER, *Ein Briefwechsel* (M. Colleville). — O. WALZEL, *Wachstum und Wandel* (L. Leibrich). — M. HANOT, *De beginselen van Albert Verweys literaire kritiek* (P. Brachin). — F. HIEBEL, *Christian Morgenstern. Wende u. Aufbruch unseres Jahrhunderts* (J.-J. Anstett). — H. von HOFMANNSTHAL, *Prosa* IV; *Ausgewählte Werke in zwei Bänden* (C. David). — W. METZELER, *Ursprung und Krise von Hofmannsthals Mystik* (C. David). — K. KRAUS, *Auswahl aus dem Werk* (C. Kohn). — RILKE, *Sämtliche Werke.* Bd II (C. David). — *Rilkes Leben u. Werk im Bild* (C. David). — H. M. WOLFF, *Thomas Mann, Werk u. Bekenntnis* (L. Leibrich). — R. H. THOMAS, *Thomas Mann : The Mediation of Art* (L. Leibrich). — R. STRAUSS/St. ZWEIG, *Briefwechsel* (R. Dumont). — K. A. HORST, *Ina Seidel. Wesen und Werk* (C. David). — B. FRANCK, *Ausgewählte Werke* (L. Leibrich). — M. HEIDEGGER, *Lettre sur l'Humanisme* (L. Leibrich). — K. TUCHOLSKY *hasst-liebt in Prosastücken, Gedichten u. Briefen* (L. Leibrich). — J. WINKELMAN, *The Poetic Style of Erich Kastner* (M. Colleville). — *Unsere Zeit.* Eine Anthologie (P. Cotet). — A. JOLLES, *Einfache Formen. Legende, Sage, Mythe,* usw. (G. Zink). — J. WIEGAND, *Zur lyrischen Kunst Walthers, Klopstocks und Goethes* (J. Murat). — M. RYCHNER, *Arachne. Aufsätze zur Literatur* (A. Schlagdenhauffen). — P. FECHTER, *Das europäische Drama.* Bd I und II (C. David). — J. GREGOR, *Der Schauspielführer.* Bd VI (M. Colleville). — R. BRINKMANN, *Wirklichkeit und Illusion* (J.-J. Anstett). — *Gestaltprobleme der Dichtung,* hg. von R. Alewyn, H. E. Hass, C. Heselhaus (C. David). — M. PICARD, *Der Mensch und das Wort* (J. Charier). — Fr. HEINEMANN, *Jenseits des Existentialismus* (L. Leibrich). — A. KEMILÄINEN, *Auffassungen über die Sendung des deutschen Volkes um die Wende des 18. u. 19 Jhts* (M. Rouché). — F. HEINEMANN, *Jenseits des Existentialismus* (L. Leibrich). — M. PICARD, *Der Mensch und das Wort* (J. Charier). — H. A. POCHMANN, *German Culture in America* (C. David). — *The Years Work in Modern Language Studies* (M. Colleville).

A paraître prochainement dans ÉTUDES GERMANIQUES :

H. BACH, *L'autobiographie dans la littérature danoise.*

G. BIANQUIS, *Note sur le théâtre d'Ernst Barlach.*

J. CARLES. *Un fragment judéo-allemand du cycle de* Kudrun.

C. DAVID, *Remarques sur le personnage d'Elisabeth dans la* Marie Stuart *de Schiller.*

— *Quelques livres sur la poésie et sur les poètes.*

M. GRAVIER. *Publications récentes sur Georg Brandes.*

— *Strindberg et le théâtre danois.*

V. HELL, *Schiller, lecteur de Kant : les annotations du poète dans son « Handexemplar » de la Critique du Jugement.*

A. HIRSCH, « *Die Leiden des jungen Werthers* ». *Ein bürgerliches Schicksal im absolutistischen Staat.*

A. VAN LOEY, *Problèmes du bilinguisme en Belgique.*

G. MANTION, *Pär Lagerkvist et l'Idée de Dieu.*

P. P. SAGAVE, *Aspects du protestantisme dans les romans de Fontane.*

E. SCHOENWIESE, *Die österreichische Lyrik der Gegenwart.*

J. DE VRIES, « *Die Knaben auf dem Spielplatz* ».

G. ZINK, *Réflexions sur la « littérature germanique ».*